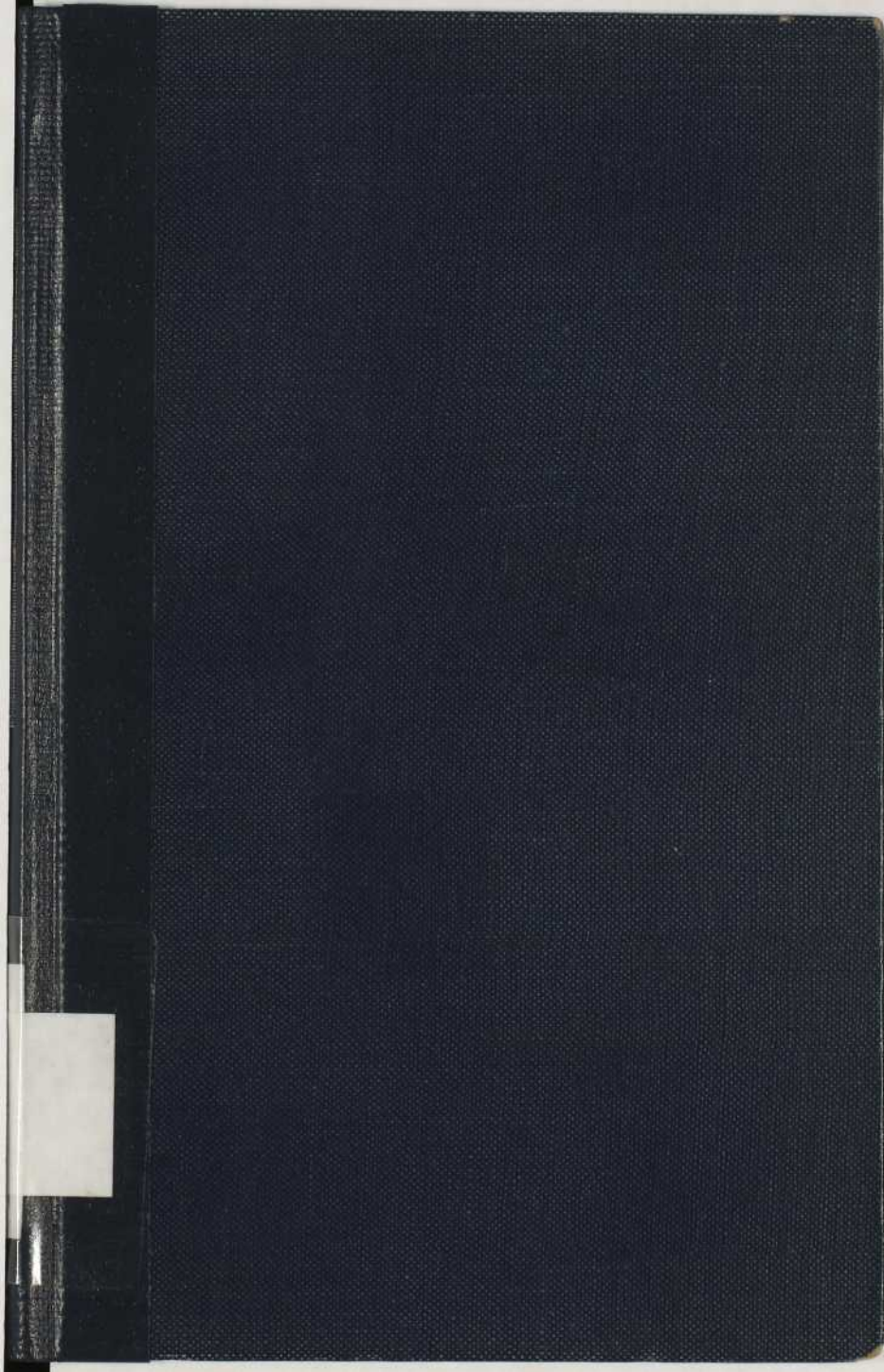
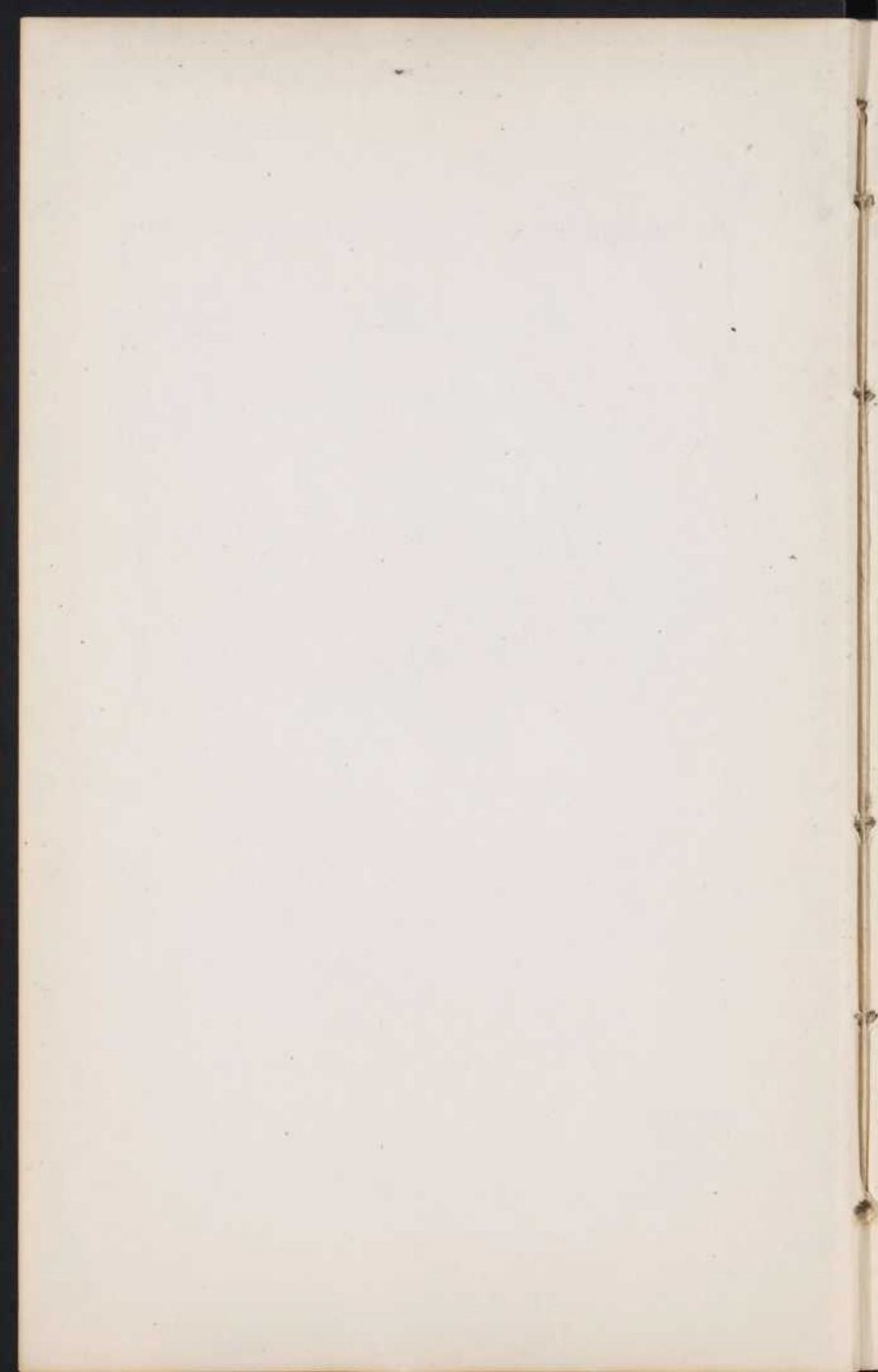


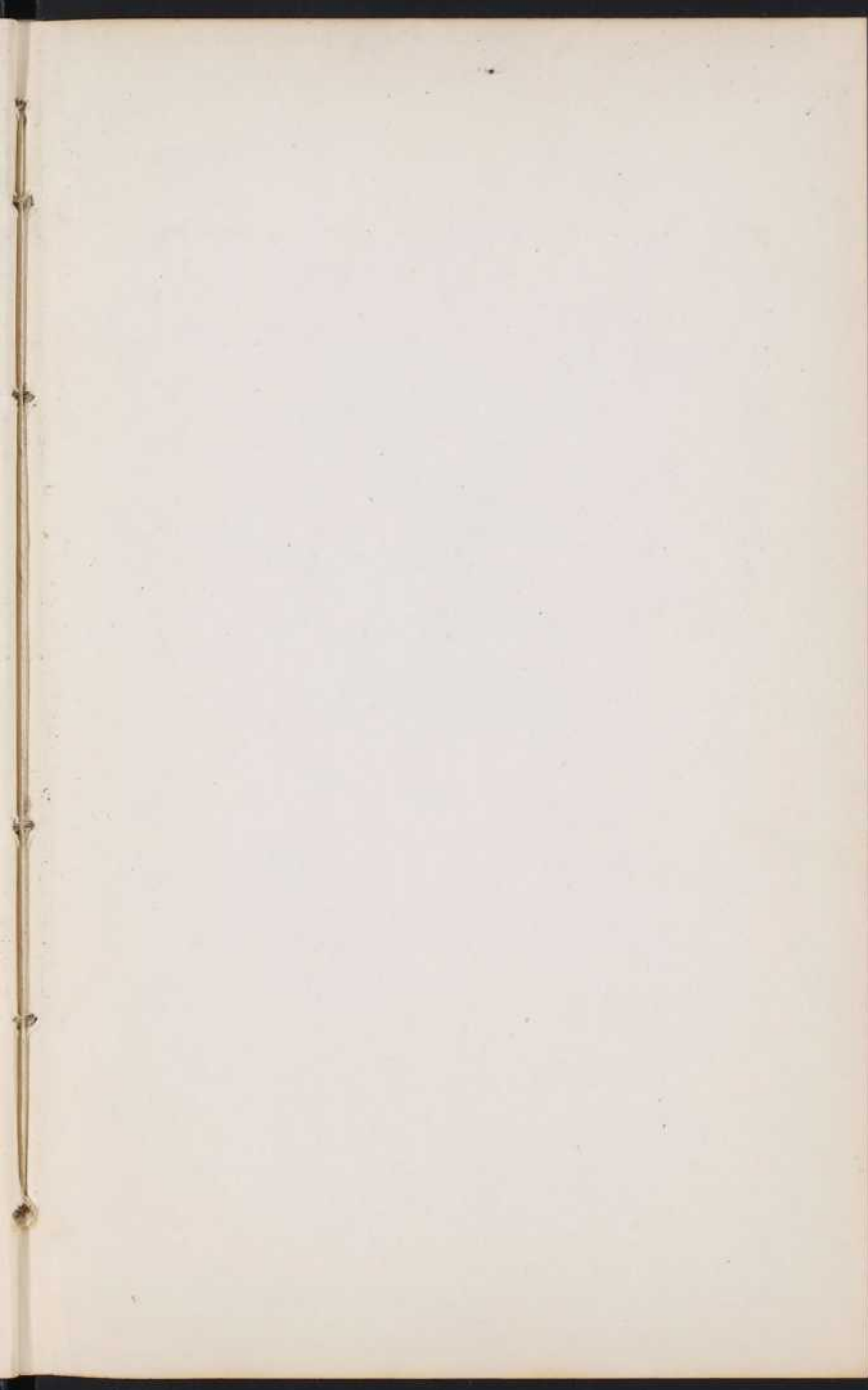


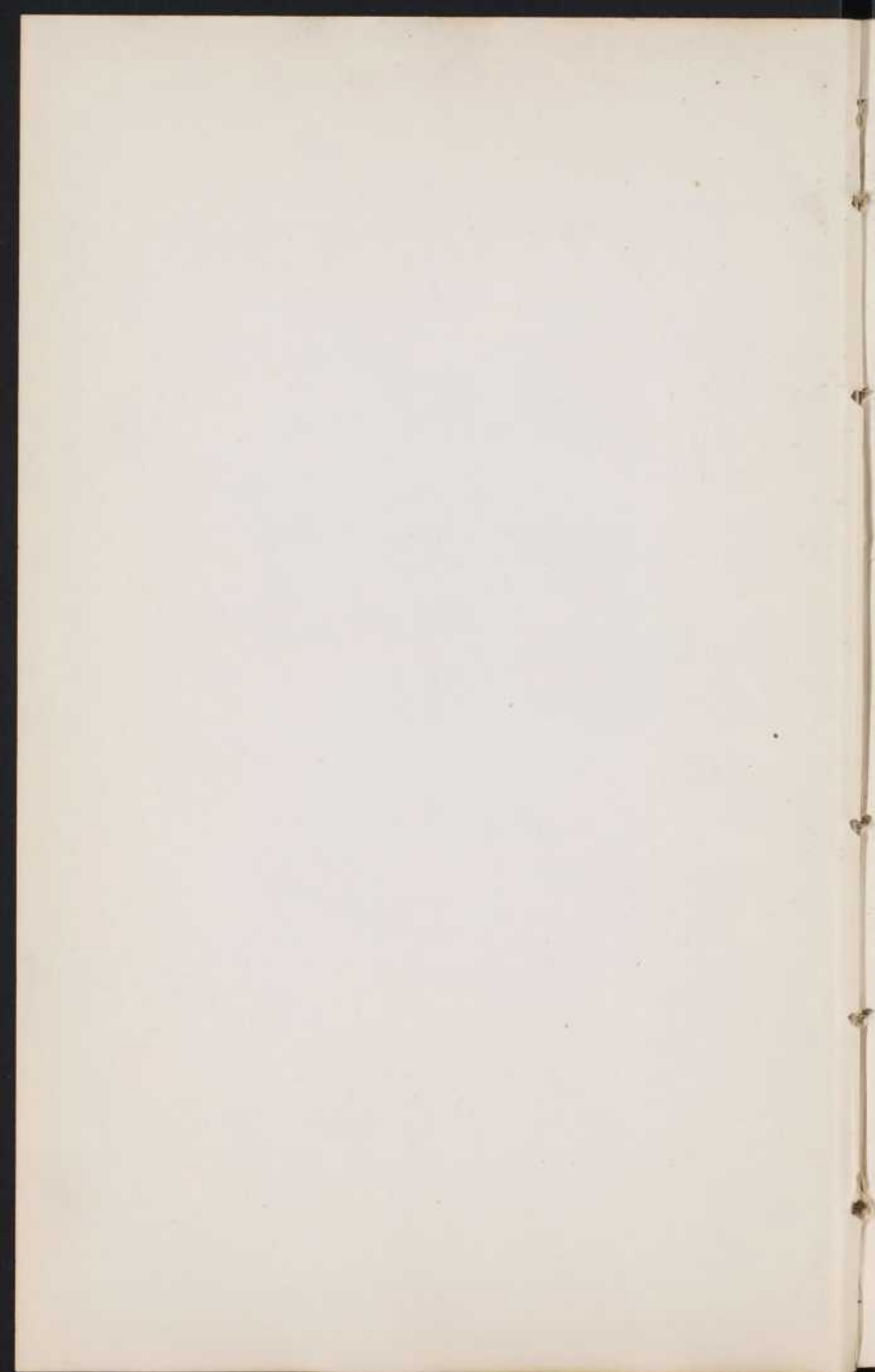


BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL













Les carnets d'un lecteur...

PIERRE DAVIAULT



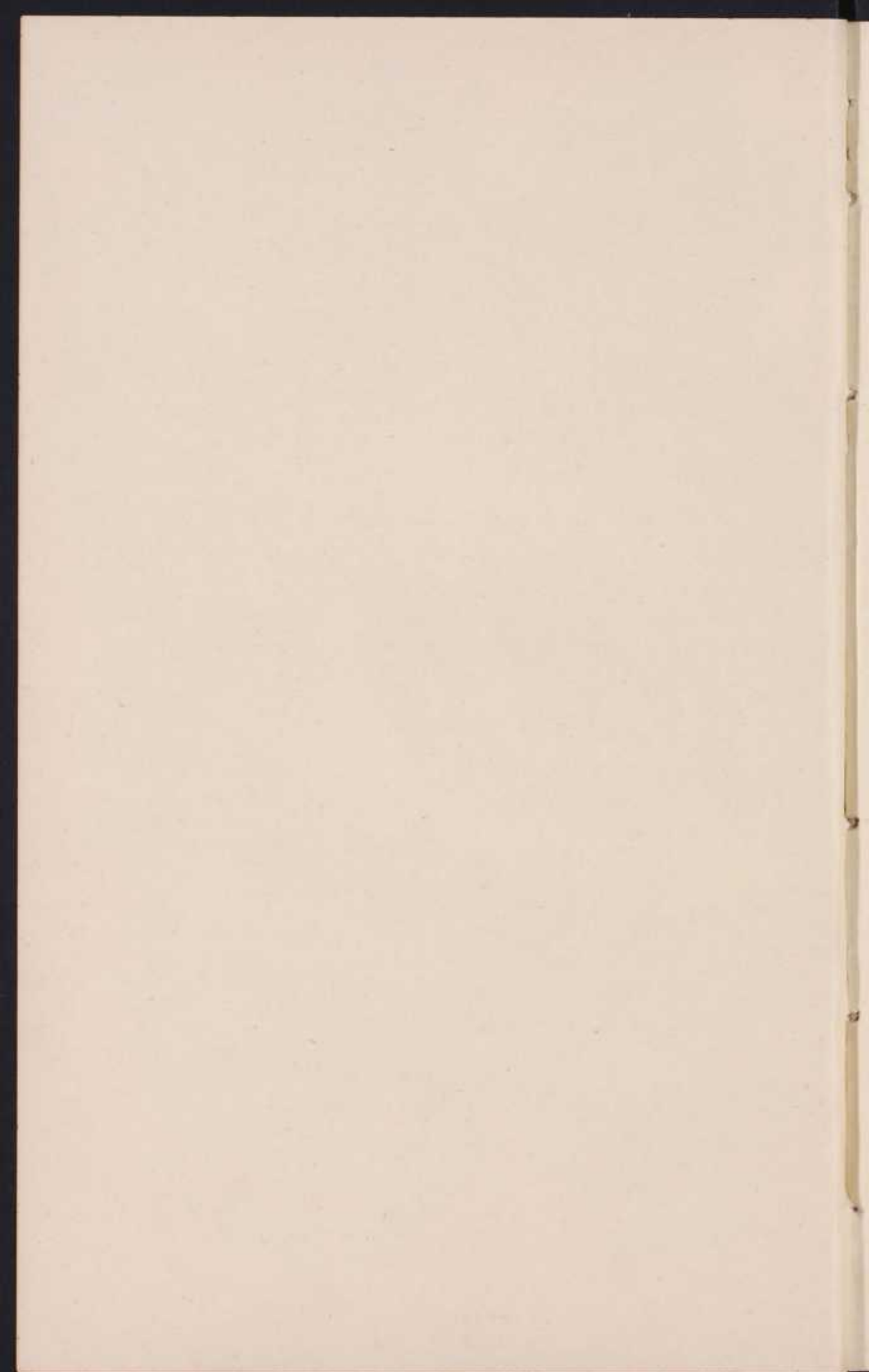
Aventuriers
Artistes
Grands Hommes



ÉDITIONS
BERNARD VALIQUETTE
MONTRÉAL



SECRÉTARIAT DE LA PROVINCE
QUÉBEC.



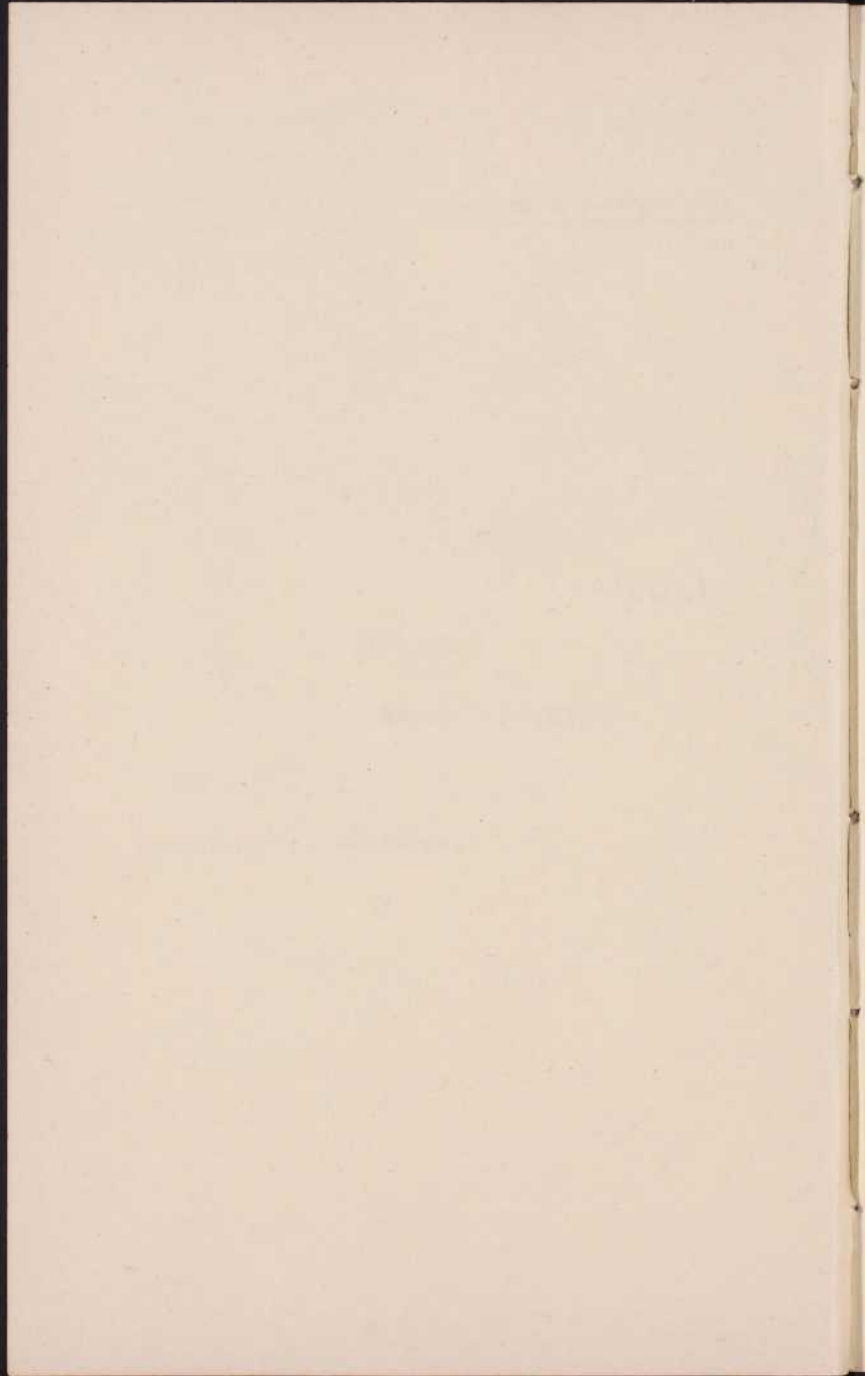
Les carnets d'un lecteur

Artistes

Aventuriers

Grands Hommes

73520



A Madeleine

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Expression juste en traduction
(Notes de traduction, 1re série)

Questions de langage
(Notes de traduction, 2e série)

L'Expression juste en traduction
(Notes de traduction, édition complète et révisée
des deux premières séries).

Traduction...
(Notes de traduction, 3e série)

La Grande aventure de LeMoyne d'Iberville

Le baron de Saint-Castin, chef abénaquis

Le Mystère des Mille Îles, roman

Contes populaires du Canada français
(fascicule du *Journal of American Folklore*)

PIERRE DAVIAULT

Les carnets d'un lecteur

Artistes
Aventuriers
Grands Hommes

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

EDITIONS BERNARD VALIQUETTE

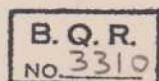
1564 St-Denis,
MONTREAL.

Printed in Canada.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

3100HTOL.188
309.118-TMA2

CT
144
D3
57



3100HTOL.188
309.118-TMA2

... Et grandes dames ...

UNE GRANDE DAME DU CANADA AU 18^e SIÈCLE

Les Archives de Québec viennent de publier, sous la direction de l'archiviste Pierre-Georges Roy, la correspondance de Mme Bégon. C'est le délégué des Archives à Paris, M. Claude de Bonnault, qui présente ces lettres dans une introduction d'un grand intérêt.

Nous possédons peu de correspondances privées. Pourtant elles sont essentielles, au biographe d'abord, mais aussi à l'historien qui, non content de connaître les grands événements dont est jalonnée l'existence d'un peuple, aspire à savoir comment on vivait dans les siècles passés. Au fond, là réside le véritable intérêt de l'histoire. De ce point de vue, les lettres de Mme Bégon constituent un document précieux.

La correspondance publiée par les Archives n'a pas seulement cette utilité documentaire. Elle nous fait connaître une âme de femme exceptionnelle. En somme, elle renferme tous les éléments d'une belle biographie ou d'un bon roman historique qu'on pourrait intituler: *Une grande dame du Canada au 18^e siècle*. Excellente épistolière, Mme Bégon, avec un charme infini, se raconte sincèrement dans ses lettres et recueille tous les potins que des admirateurs

Pierre Daviault

respectueux viennent chaque jour lui apporter pour faire naître un sourire sur ses lèvres moqueuses.

Appartenant à une famille de grands dignitaires coloniaux, Mme Bégon assistait à la fête mondaine et politique, d'une première loge.

Marie-Isabelle Roberth était la fille d'Etienne Roberth de la Morandière, qui fut ordonnateur, autant dire intendant, à Montréal. Elle avait épousé Claude-Michel Bégon, qui remplit de hauts offices dans la colonie, entre autres celui de gouverneur des Trois-Rivières. Ces Bégon étaient fort bien vus à la Cour et admirablement apparentés. Aussi ne manquaient-ils pas de beaux emplois. Claude-Michel était le fils du fameux Bégon qui parvint à la célébrité à cause de ses collections de médailles ou d'estampes. L'heureux homme était cousin par alliance de Colbert, le grand ministre de Louis XIV. Ses fils devaient profiter de cette haute protection. Michel fut le dixième intendant de la Nouvelle-France. Un autre, Scipion-Jérôme, devint évêque comte de Toul, prince du Saint-Empire. Notre Claude-Michel était en outre le beau-frère de M. de la Galissonnière, l'un de nos gouverneurs généraux.

La fille de Claude-Michel et de Marie-Isabelle, nommée Marie-Catherine, avait épousé Honoré de Villebois de la Rouvillière qui, après avoir rempli des postes intéressants au Canada, était devenu commissaire-ordonnateur de la Louisiane, charge qui équivalait à celle d'intendant de la Nouvelle-France.

À l'époque où s'ouvre la correspondance, c'est-à-dire en 1748, Mme de Villebois était morte. Sa mère, Mme Bégon, avait gardé ses deux enfants qu'elle élevait, comme elle élevait une demoiselle de Tilly, nièce de son mari.

Une grande dame...

C'est au gendre, Villebois, que s'adressent les lettres publiées par les Archives. À vrai dire, il s'agit plutôt d'un journal quotidien que Mme Bégon tient à l'intention de son gendre et dont elle lui envoie des tranches à la faveur des bateaux qui partent pour son lointain pays. On aperçoit tout de suite un trait curieux du caractère de notre épistolière. Quelle belle-mère, en effet, se donnerait tant de mal pour son gendre? Cette particularité est plus remarquable si l'on considère le ton des lettres. Jamais mère n'a été plus affectueuse pour son fils. Bien des fois, Mme Bégon, qui ne veut pas qu'un jour se passe sans un mot, se borne à écrire: *Je n'ai rien à te dire qui te puisse amuser. Mais je ne dormirais pas si je ne t'avais dit au moins que je t'aime.*

M. de la Rouvillière ne rendait pas à Mme Bégon la tendresse que celle-ci lui prodiguait. D'un caractère difficile, ce jeune homme ne pouvait souffrir la contradiction. En ce temps-là le gouverneur de la Louisiane était M. de Vaudreuil qui devait devenir plus tard gouverneur du Canada. M. de la Rouvillière ne s'entendait pas avec lui et il allait jusqu'à écrire des lettres amères au ministre sur l'administration de M. de Vaudreuil. On en a de nombreux échos dans la correspondance de Mme Bégon, qui s'affolait chaque fois de ses incartades. *Le ministère ne veut pas de tracasseries*, écrivait-elle: *on t'a envoyé là pour faire tes affaires et non pour réformer le gouvernement; tes lettres au ministre te font du tort.* La Rouvillière se fâchait de ces conseils et il répondait de façon hargneuse à sa belle-mère, critiquant tout ce qu'elle faisait ou disait. La dernière lettre que lui écrivit Mme Bégon, au début de 1753, est une longue plainte contre une missive particulièrement dure qu'elle venait de recevoir de

Pierre Daviault

son gendre. Il lui disait de ne pas s'immiscer dans ses affaires, qu'elle était trop amie de Vaudreuil, qu'elle avait eu tort d'engager un maître de latin pour sa fille; que, d'ailleurs, si cette fille gênait sa grandmère, celle-ci n'avait qu'à la confier à ses tantes de Villebois. L'irascible garçon accusait même Mme Bégon d'avarice, elle qui se ruinait pour mieux élever ses petits-enfants. L'admirable femme terminait sur une note conciliante: *Aimez-moi et vos enfants autant que nous vous aimons, ce n'est pas peu dire, et ne grognez plus; il me semble que l'on peut dire tout ce que l'on pense sans en venir aux duretés. Adieu, je t'embrasse mille et mille fois et serai, toute ma vie, ta tendre et trop bonne mère.*

Elle dut se féliciter de cette phrase quand elle sut que M. de la Rouvillière était déjà mort au moment où elle l'écrivait. Les communications n'avaient aucune rapidité en ce bon vieux temps.

Le ton enjoué des lettres ne doit pas nous tromper. La vie de cette femme en apparence si gaie fut une suite d'épreuves qu'elle ressentait durement, mais dont elle ne voulait pas se plaindre aux autres. N'était-elle pas la conseillère et la consolatrice de tous? Elle n'avait personne sur qui se reposer. À peine lui échappe-t-il des phrases comme celle-ci, où elle laisse deviner l'amertume de son âme: *C'est aujourd'hui, cher fils, avec juste raison la fête de ta pauvre mère: Notre-Dame de Pitié. Y as-tu pensé, cher fils? Si tu me ressembles, tu y penserais à toutes les minutes du jour.*

Elle ne se révolte que contre l'ingratitude, laquelle ne lui est aucunement épargnée. Quand Mme Bégon alla se fixer à Rochefort, en France, elle ramena à ses parents sa nièce de Tilly qu'elle avait élevée. Les Tilly nourrissaient contre Mme Bégon

Une grande dame...

une rancune tenace, croyant que son père lui avait donné de grands biens, à leurs dépens: *Je vis avec eux comme des étrangers*, écrit Mme Bégon. Ils se sont imaginé que mon cher père m'avait donné des sommes immenses et la jalousie leur fait faire ce qu'ils ne feraient pas, puisque je tire plus de consolation des étrangers que d'eux. La fille que j'ai élevée entre même dans leurs idées, car je ne la vois que quand je vais chez eux, ce qui arrive tous les jours, car je ne veux pas que l'on puisse penser que j'ai lieu de m'en plaindre. Ces derniers mots révèlent la bonté qui faisait le fond de ce caractère.

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici l'excellent portrait qu'a tracé de Mme Bégon, dans l'introduction à la correspondance. M. Claude de Bonnault: *Cette Mme Bégon, une fort jolie femme, était mieux encore: une créature très spirituelle et on ne peut plus attachante, d'une sensibilité exquisement raffinée, délicate à l'excès, d'une façon presque maladive. Faite pour aimer et pour souffrir, elle aima et surtout souffrit beaucoup. Elle savait sourire à travers ses larmes. Jamais le tragique de la vie ne l'empêcha d'en apercevoir les côtés plaisants; sans malice aucune, elle s'amusait des autres et d'elle-même. Certainement elle se montrait délicieuse en conversation. C'était l'avis d'un des hommes les plus intelligents de son temps, l'illustre comte de la Galissonnière. Son humeur enjouée le charmait, mais il appréciait aussi son jugement. Des décisions importantes, prises par lui au Canada, ne l'ont été qu'après l'avoir consultée. Elle avait été sa conseillère. Il resta son fidèle correspondant.*

La correspondance s'ouvre en 1748. Bigot, nommé intendant depuis quelques mois, annonce sa visite à Montréal. Grande effervescence chez les gens

Pierre Daviault

du beau monde. *Nous allons voir bien du brillant lorsque la Cour sera ici, note Mme Bégon. Tout ce que je crains c'est que ceux qui n'auront rien de neuf n'en soient malades de chagrin.* On sait que M. l'intendant donne de belles fêtes. Les deux jeunes filles qui vivent avec Mme Bégon, Tilly et la mystérieuse Mater, reviennent de voyage "très enthousiasmées des plaisirs de Québec où M. l'intendant fait danser à toute main". On n'attendait pas l'arrivée de Bigot. Des semaines auparavant, Mme Bégon écrivait: *Le crois-tu, cher fils, que cette dévote Mme de Verchères a fait danser toute la nuit dernière? Nos prêtres vont joliment prêcher: le jour de la Notre-Dame, dans l'avant, donner le bal! Ce qu'il y a de beau, c'est que demain il y en a un chez Mme de Lavaltrie, après-demain chez Mme Bragelogne. Voilà de quoi désespérer M. le curé.*

Bigot arrivé, ce fut une série de fêtes étourdissantes. On dansait tous les soirs, chez l'intendant ou ailleurs: le bal se prolongeait jusqu'à des sept heures du matin. Mme Bégon, dont les deux pupilles étaient de toutes les réunions, contemplait ce spectacle, indulgente et moqueuse. Elle en connaissait le détail et les secrets, car, très aimée, elle avait des visiteurs assidus. Tout le monde venait la voir, surtout les hommes qui tenaient à lui confier leurs ennuis et lui demander conseil. *Je suis bien lasse, écrit-elle, de voir des visites de femmes et d'hommes car ils reviennent quoique j'aie voulu les éviter.* Il ne faut pas la prendre au sérieux: elle ne pourrait se passer de ces visites. Du reste, elle ajoute tout de suite une phrase où pointe un regret: *Les seules Mme de Noyan et Lavaltrie ne sont point venues ici. J'ai vu les maris et ignore pourquoi les femmes n'en ont point fait de même.*

Une grande dame...

Chacun lui conte des potins, et elle en fait part à son gendre. Par exemple, un groupe d'hommes dînent entre eux: *On y chante sauvage et on se prépare à aller au bal couler son menuet. Ou encore: Il y a eu, hier, de belles souleries au dîner de M. de Lantagnac. Tous furent danser un menuet avec peine; puis il fut conclu qu'on irait chez Deschambault manger la soupe à l'oignon. Il y fut bu encore beaucoup de vin.* Elle n'est dupe de personne. M. de Longueuil qu'elle n'aime guère vient faire le vertueux chez elle: *Notez que, dans le temps que ce tartufe parle, toutes ses filles sont aux noces chez un habitant à la Rivière-des-Prairies. Et elle conclut: Tout cela tourne en rond. Puis elle s'excuse, hypocritement, car rien ne la divertit autant: Il m'arrive trop souvent de faire de petites parties de médisance avec toi.*

Bigot était un seigneur fastueux. Il voyageait avec un train de prince, ayant même sa cour autour de lui. *On assure, écrivait Mme Bégon avant son arrivée, qu'il doit venir des dames avec M. l'intendant. Sans doute sa princesse, Mme de Lanaudière. Et quand il quitta Montréal: Il est parti ce matin avec, je crois, mille traînes. C'est un équipage comme il n'y en a point, car il faut des carrioles pour toutes ses glaces et colifichets.*

Vergor l'accompagnait toujours, ce Vergor qu'on accusera (à tort d'ailleurs) de trahison lors de l'attaque de Wolfe contre l'Anse-au-Foulon. Mme Bégon le juge ainsi: *C'est bien le plus épais gars que j'aie de ma vie vu, mais il entend la manivelle.* Bigot aussi l'entendait et il en avait besoin pour entretenir son train de vie. On connaît ses concus-

Pierre Daviault

sions, dont la légende du Chien d'Or perpétue le souvenir:

*Je suis un chien qui ronge l'os.
En le rongeant, je prends mon repos.
Un temps viendra qui n'est pas venu
Que je mordrai qui m'aura mordu.*

Mais si le menu peuple grondait, les gens en place ne le voyaient pas d'un mauvais œil. Ces mœurs étaient acceptés. Mme Bégon, cette si honnête femme, reproche souvent à son gendre de ne pas s'enrichir dans son intendance: *Vois ce que font les autres*, dit-elle, *et ne sois pas plus bête*. Il est vrai que son beau-frère Bégon, l'ancien intendant, lui avait donné de fâcheux exemples.

L'existence dans les villes de la colonie nous apparaît, à travers les lettres de Mme Bégon, comme exceptionnellement brillante. La Nouvelle-France connut alors, juste avant la grande débâcle, une brève période de splendeur sociale et mondaine. On voulait se dédommager des dures époques de colonisation; mais aussi, sentant la précarité des années de paix, on se dépêchait d'en jouir. Les gens se visitaient beaucoup, s'écrivaient au moindre prétexte, se donnaient des dîners gargantuesques ou des bals splendides.

On n'exigeait de personne des quartiers de noblesse. Il suffisait d'avoir accompli une œuvre utile pour avoir droit à la considération, dans ce pays neuf où toutes les énergies trouvaient à s'employer et toutes les ambitions à se satisfaire. Des gens de peu étaient parvenus à de grands honneurs. Le fils d'un cabaretier de Dieppe, Charles Le Moyne, avait fondé une illustre famille, dont les fils s'alliaient aux plus beaux noms de France.

Une grande dame...

Mme Bégon devait regretter cette douceur de vivre quand, pour assurer une meilleure instruction à ses enfants, elle passa en France, d'où est datée une bonne partie de sa correspondance. Rien de ce qu'elle vit dans la métropole, bien qu'elle fût en relations avec d'excellentes maisons, ne l'éblouit. Au contraire, la comparaison était à l'avantage du Canada qu'elle déplora toujours d'avoir quitté. En France, on ne sait pas se chauffer, on ne sait même pas construire une bonne maison. Surtout on ne sait pas être aimable, tout se fait sur le cérémonial, s'écrit-elle. *Je suis en colère contre tout ce que l'on m'a tant prôné en France. A tout ce qui m'arrive, je dis: Si j'étais en Canada, cela ne m'arriverait pas.* Une autre fois, elle écrit: *Il y a bal demain et toutes les frisures sont en l'air, jusqu'à la petite que M. de Tilly doit mener, car je ne puis me résoudre, n'ayant pas le cœur content, à me produire que quand il le faut absolument, et, de plus, je tousse toujours. Mais je ne veux pas que notre chère innocente n'ait pas le plaisir de voir, au moins une fois, ces belles assemblées. Et le lendemain: Elle revint très satisfaite d'avoir vu une aussi belle assemblée, mais toujours fâchée de voir des dames aussi barbouillées de rouge qu'il y en a ici. On lui demande si elle trouvait cela beau. Elle répondit qu'elle avait vu d'aussi belles assemblées à Montréal. Tilly en dit autant, ce qui ne paraît pas flatter Mme Tilly, car elle est tout enthousiasmée de son Rochefort. En février 1750, elle marque: *Il fait un temps magnifique, c'est tout aussi bien, car s'il y avait de la neige et des sauvages, ce pays serait tout ce qu'il y a de plus laid.**

Le Canada que nous décrit Mme Bégon n'est donc pas l'étendue de neige que méprisait Voltaire.

Pierre Daviault

Le pays était déjà formé; il s'y était développé une civilisation particulière et raffinée. On voit aussi qu'il existait un courant continu d'échanges, économiques ou intellectuels, entre la France et sa colonie. Les fils des plus grandes familles tenaient à y servir, non pas par goût de l'aventure en un pays sauvage, mais parce que les ressources de la colonie permettaient soit d'y faire fortune soit de lancer brillamment sa carrière. La France et le Canada, solidement unis, formaient l'empire qu'avaient rêvé de vastes esprits comme Iberville et La Salle.

27 juin 1936.

CHRISTIANE CAVENAUGH, LE DRAGON DE MARLBOROUGH

La chronique mentionne plusieurs femmes-soldats qui se sont illustrées sur les champs de bataille. Le dix-septième siècle en a compté un nombre exceptionnel. Est-ce parce que ce siècle fut celui de la guerre en dentelle? On aurait tort, du reste, de penser que les amazones en question étaient de faibles femmes. La plupart au contraire rendaient des points aux plus rudes soudards.

La plus fameuse de ces aventurières a été sans conteste Christiane Welsh, la belle Christiane, surnommée *Mother Ross*, qui, pendant douze ans, fit campagne avec les armées de Marlborough. D'abord fantassin, la belle Christiane (elle était vraiment belle) passa bientôt dans une arme mieux vue et c'est pourquoi on la connut toujours sous le titre de *dragon du roi*. Quand on eut reconnu son sexe, elle dut abandonner les dragons, mais la vie des camps lui aurait manqué: elle suivit les armées en qualité de cantinière. Souvent, même alors, les officiers lui faisaient revêtir son ancien uniforme, quand il leur manquait un bon soldat pour une revue ou un service particulièrement délicat.

Toute sa vie, *Mother Ross* devait rester étonnamment attachée à son ancien métier. Rien ne lui

Pierre Daviault

plaisait comme de se retrouver avec ses compagnons d'armes. Par une faveur exceptionnelle, sur ses vieux jours, elle fut admise à l'hospice de Chelsea, ces Invalides de l'Angleterre. A cette occasion, elle dut reprendre son uniforme de dragon, car cet endroit est réservé exclusivement aux hommes; ce n'était pas pour lui déplaire. Elle mourut à Chelsea, et y fut enterrée avec les honneurs militaires.

La vie de la belle Christiane est une suite d'aventures incroyables. Mais, comme il arrive souvent chez ces femmes étranges qu'on croirait au premier abord dénuées de tout sentiment délicat, Christiane était capable d'amour passionné. C'était pour suivre son mari qu'elle entra dans l'armée. Au reste, elle se maria trois fois.

Mother Ross a eu la bonne idée de laisser une autobiographie composée avec verve. On en a publié récemment une version française.

L'époque où vécut notre femme-soldat, c'est-à-dire de 1667 à 1739, était particulièrement troublée.

Charles 1^{er} avait été exécuté en 1649 et la République de Cromwell proclamée en Angleterre. L'Irlande tout entière s'était soulevée. Cromwell était parti aussitôt pour Dublin avec des forces considérables. Ayant pris Drogheda d'assaut, il fit un massacre effroyable des catholiques irlandais. Le père de Christiane, Charles Cavenaugh, avait échappé par miracle à la tuerie. Les récits qu'il en faisait enflammaient l'imagination de son ardente fille.

Peu de temps après la mort du Protecteur Cromwell, la dynastie des Stuarts remontait sur le trône en la personne de Charles II, à qui succéda son frère Jacques II. Comme celui-ci montrait ses préfé-

rences pour le catholicisme, l'Angleterre fit appel à Guillaume d'Orange, gendre de Jacques II et dont la femme Marie était l'héritière du roi. Guillaume ne fut d'ailleurs proclamé roi que conjointement avec la reine Marie II.

Guillaume, excellent soldat, débarqua sur les côtes anglaises. Le roi de France Louis XIV, qui avait toujours protégé les Stuarts, envoya une armée à Jacques II. L'Irlande se souleva encore en faveur de son roi légitime. Mais Guillaume remporta la victoire définitive, sur la Boyne. Le père de Christiane devait trouver la mort dans cette campagne.

La guerre se poursuivit entre l'Angleterre et la France. Guillaume forma la Ligue d'Augsbourg, dans laquelle entrèrent la plupart des Etats européens. Louis XIV tint tête partout, avec un groupe de brillants soldats: Louvois, Turenne, Vauban, Villars, Luxembourg, Vendôme. La guerre aboutit à la paix de Ryswick, signée en 1697.

Mais l'avènement au trône d'Espagne du duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, devait rallumer les hostilités. Guillaume III forma de nouveau une grande coalition contre la France, dont la puissance l'inquiétait: ce fut la Grande Alliance de La Haye, de 1701. L'année suivante, Guillaume mourait et il avait comme successeur la fille de Jacques II, Anne, la dernière des Stuarts à régner. (Elle n'était pas l'héritière légitime, du reste, car elle avait un frère, le chevalier de Saint-Georges.) Anne poursuivit la guerre et elle eut, pour la soutenir, le plus grand général que l'Angleterre ait jamais connu sans doute, Marlborough. C'est dans les armées de ce grand capitaine que servit la belle Christiane.

Pierre Daviault

Guillaume d'Orange ayant débarqué en Angleterre, comme nous l'avons vu, Jacques II s'était enfui en France. Mais ayant obtenu l'appui de Louis XIV il rentrait bientôt en Irlande, où son peuple fidèle se joignit avec empressement à l'armée jacobite. Le père Cavanaugh, vieux soldat légitimiste, avait été l'un des premiers à rentrer dans le rang.

Sa fille Christiane, voyant tous ces mouvements de troupes, ne se tenait plus d'aise. Sur son cheval favori, elle courait partout où devait passer un bataillon ou une compagnie. Le cliquetis des armes était pour elle musique agréable. Mais elle allait bientôt elle-même entrer dans la danse.

Un dimanche, elle apprend que des soldats ont barricadé la porte de l'église où se trouve sa mère. Une voisine dit à Christiane: *Qu'allons-nous devenir, sans nos hommes pour nous défendre ?* Christiane n'était pas femme à se complaire aux lamentations. S'emparant d'une fourche, elle s'en va à l'église où elle somme le sergent qui veut lui barrer le passage: *Otez-vous de là, et plus vite que ça; sinon, gare !* Le soldat se met à ricaner. *Une dernière fois, voulez-vous me laisser passer ?* reprend la belle. Le sergent appelle quelques camarades, mais il a à peine esquissé un geste, qu'un coup de manche de fourche l'étend par terre. La jeune fille enlève prestement les objets entassés devant la porte, tandis que les soldats crient de tout coeur: *Hip! Hip! Hurrah!* Traduite devant un magistrat, Christiane se défendit elle-même, arguant qu'elle prenait la protection de sa mère pendant que le père défendait le roi. Elle fut acquittée, aux applaudissements de l'auditoire.

A quelque temps de là, — c'était après la défaite de la Boyne, — son père en fuite devant les armées orangistes arrêta quelques heures chez lui. Il était accompagné d'un bel officier de l'armée française nommé Bodeaux. De manières gracieuses, Bodeaux conquist le coeur de l'inflammable Christiane. Pendant des jours, ensuite, elle ne rêva que du bel officier et elle se demandait si elle pourrait l'amener à lui demander sa main. Mais une nouvelle affreuse devait détruire le charme de l'idylle à peine commencée. Les Cavanaugh apprirent que les deux fugitifs avaient été rattrapés après plusieurs jours, et massacrés. Or, racontait-on, on s'aperçut alors que le beau capitaine Bodeaux était en réalité une femme! Christiane fut déçue, comme bien on pense. Mais cette révélation devait, plus tard, faire germer d'étranges idées dans sa tête.

Christiane Cavanaugh, à quelques années de là, hérita de ses tantes une belle auberge qui portait pour enseigne *Le cygne à deux cous*. Elle se maria. Ce fut le bonheur sans histoire. Trois enfants naquirent. Un beau jour, le mari, Richard Welsh, disparut. Un an se passa. Une lettre de Richard apprit alors à sa femme que, s'étant embarqué, tout juste pour le visiter, sur un bateau qui transportait des recrues, et se trouvant alors fortement éméché par une longue série de libations, il se réveilla en Hollande, sans le sou. Il n'avait rien de mieux à faire que s'enrôler. C'est ce qu'il avait fait.

L'impétueuse Christiane n'hésita pas. Se rappelant le capitaine Bodeaux, elle résolut de retrouver son mari à l'armée. L'auberge vendue et les enfants confiés à sa mère, elle revêtit des habits de son mari et se présenta devant un sergent recruteur qui ne fit aucune difficulté pour joindre ce blanc-bec à ses re-

crues. Elle avait pris le nom de Christophe Welsh et se trouvait embrigadée dans le régiment de fantassins du marquis de Pisare.

Habitée à tirer du fusil et ayant toujours regardé les soldats faire l'exercice, Christiane compléta rapidement son apprentissage, — réduit autant que possible, car on avait besoin de troupes sur la ligne de feu, — elle reçut le baptême de la mitraille à Landen, bataille que Villeroy remporta sur le roi Guillaume.

Cela se passait le 18 juillet 1693. Au printemps suivant, Christiane, ou plutôt Christophe Welsh était fait prisonnier et amené à Saint-Germain-en-Laye, où demeurait le prétendant légitime à la couronne d'Angleterre. On voulut la détacher de l'armée de Guillaume; mais, malgré son attachement aux Stuarts, elle tenait à rester fidèle à sa parole d'honnête homme. Bientôt, grâce à un échange de prisonniers, elle rentrait en Hollande.

Le beau fantassin, il va sans dire, partageait toutes les fatigues de ses compagnons. Christiane ne reculait même pas quand il fallait, dans l'eau jusqu'à la ceinture, réparer les digues rompues par les Français.

Pour donner le change et s'amuser royalement, Christophe Welsh ne dédaignait pas, à l'instar des camarades, de faire la cour aux belles filles. Un jour, il eut maille à partir avec le fiancé de l'une de ces belles, sergent au même régiment, et il se battit en duel. Arrêté, mais bientôt relâché, il devait connaître un danger plus grand. Enflammée d'amour devant tant de bravoure chevaleresque, la jeune fille annonça qu'elle avait donné congé à son fiancé et qu'elle allait épouser Christophe. Celui-ci ne put que lui demander d'attendre jusqu'à ce qu'il eût gagné quelques galons.

Comme Christophe s'était battu avec un supérieur, il demanda à passer dans un autre régiment et opta pour les dragons, arme qui l'avait toujours attiré, car Christiane avait été depuis son enfance excellente cavalière.

Elle termina la guerre dans son nouveau régiment. La paix conclue, elle résolut de rentrer dans l'Ile Verte. Mais le métier des armes avait trop d'attraits pour elle; elle ne voulut pas l'abandonner. En uniforme de dragon, elle alla voir sa mère et ses enfants, se donnant pour un compagnon d'armes de Richard Welsh. Sa famille ne la reconnut pas.

Après quoi elle connut la vie de garnison et à la reprise des hostilités, se retrouva en Hollande. Christiane, vétéran expérimenté, fut toujours au plus fort de la mêlée. Un jour elle reçut une balle dans la hanche. Perplexité. Allait-on l'opérer, pour découvrir son sexe? A l'hôpital elle déclara qu'elle voulait garder sa balle où elle s'était logée, en guise de souvenir! Et les chirurgiens ne purent venir à bout de son obstination. Heureusement elle guérit assez vite. Ses chefs la remarquaient; elle devenait l'un des soldats les mieux notés de l'armée. Un jour, le roi l'aperçut et s'enquit d'elle. *C'est Christophe Welsh, sire*, lui répondit-on. *Dieux! le beau petit dragon!* s'écria le roi. Le nom resta à la belle.

Blessée plusieurs fois, mais jamais assez pour nécessiter une intervention chirurgicale, Christiane avait foi en sa bonne étoile. Mais depuis le temps qu'elle était à l'armée, elle n'avait pas revu le mari qu'elle était venu y chercher. Un beau jour, dans une taverne, elle l'aperçut avec une Hollandaise plantureuse qui le serrait de près, et qui se prétendait sa femme. L'explication fut orageuse. Richard Welsh se justifia de son mieux. Mais Christiane

Pierre Daviault

exigea qu'ils se séparassent au bout d'une heure ou deux. La vérité, c'est qu'elle voulait rester dragon.

C'était le temps de la guerre en dentelle. Christiane raconte un incident qui le démontre bien et que nous ne pouvons passer sous silence.

Villars et le duc de Bavière, qui commandaient les troupes de Louis XIV et de ses alliés, s'aperçurent un jour que Marlborough était isolé entre Maëstricht et Liège, ses renforts n'arrivant pas. Ils résolurent de tenter un coup de main. Par des marches forcées, ils amenèrent leurs troupes devant le camp ennemi. Mais, quand tout semblait aller à merveille, au milieu de la nuit, Marlborough dé-campa. Au matin, un trompette anglais se présenta devant Villars, envoyé par Marlborough, pour présenter fort courtoisement les regrets de son général, lequel était au désespoir de ne pouvoir livrer bataille, le prince de Bade (commandant des renforts) lui ayant manqué de parole !

A la fin de la journée de Ramillies, où Marlborough défit les Français, les Bava-rois et les Espagnols, Christiane reçut un éclat de boulet à la partie postérieure du crâne. Cette fois, elle ne pouvait éviter l'opération, d'autant plus, il va sans dire, qu'elle était inconsciente. Quand elle se réveilla, ce fut pour constater la stupéfaction de tout le régiment qui n'en revenait pas de ce que Christophe Welsh, vieux soldat de douze campagnes, fût une femme.

Le colonel fit une enquête. Il convoqua Lewis Carthy, copain inséparable de Christophe au régiment qui déclara ne s'être aperçu de rien, bien qu'il eût souvent partagé la même chambre. "D'autant plus, ajouta-t-il, que Christophe a reconnu, voici trois ans, être le père d'un enfant qu'il prit entièrement à sa charge". L'officier apprit bientôt

Christiane Cavanaugh . . .

toute l'histoire et, riant, exigea que Christiane reprît son époux et, d'abord, se "remariât avec lui." Tout le régiment fit des noces splendides à son "camarade".

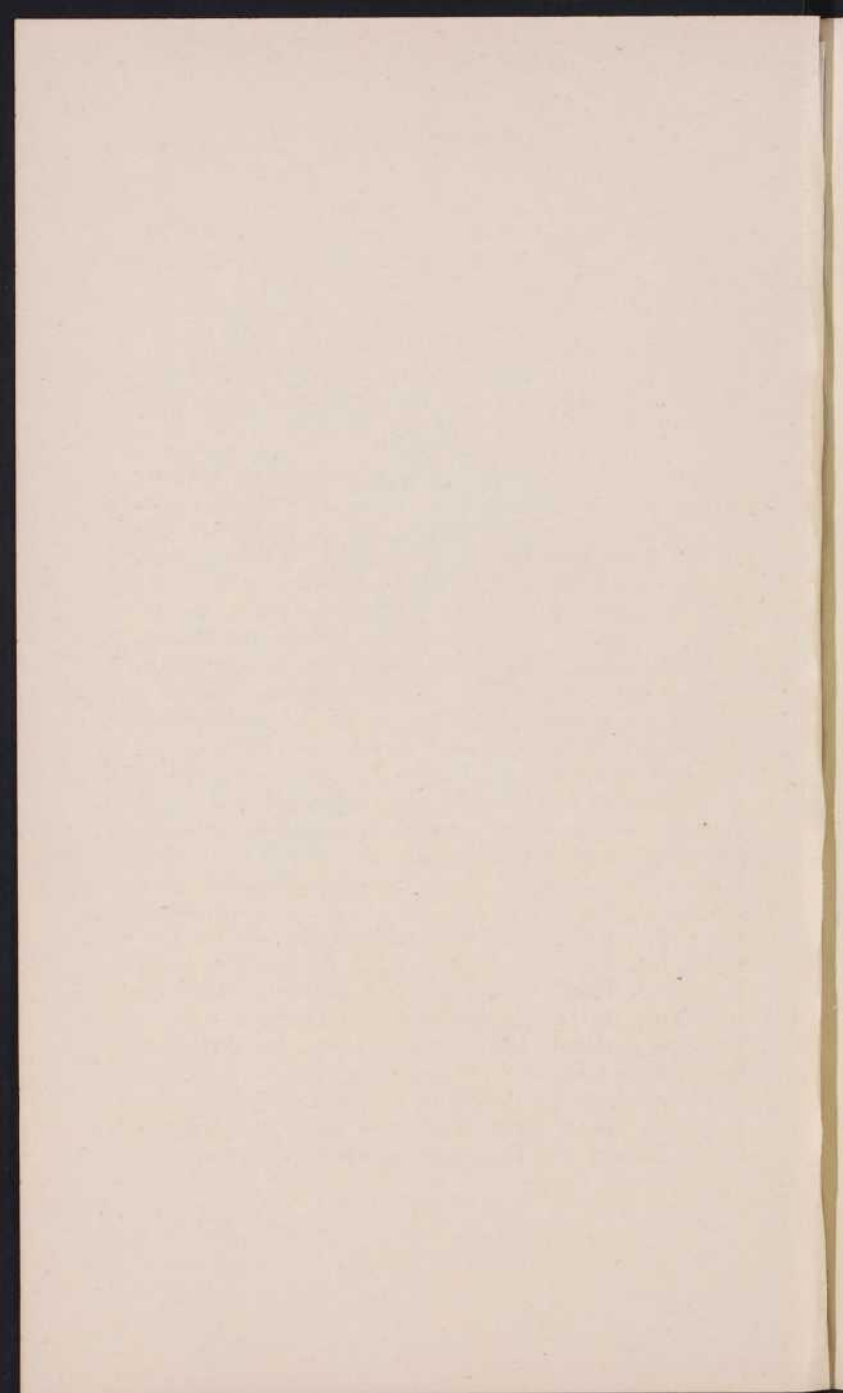
Mais Christiane ne voulait pas quitter l'armée. Si elle ne pouvait plus prendre part au combat, du moins pouvait-elle se faire vivandière. Ainsi suivit-elle les troupes, et elle eut plusieurs fois l'occasion encore de faire le coup de feu.

Son mari fut tué sous ses yeux. Elle en éprouva un chagrin violent. Le capitaine Ross fit tout pour la consoler et elle s'attacha ensuite à lui comme son ombre. Elle y gagna le surnom de "Mother Ross".

Les guerres finies, elle rentra à Londres où elle se fit cabaretière. Son histoire était connue. Le duc d'Argyle, son ancien commandant à la suite de Marlborough, lui continuait son amitié et amena même la reine dans son établissement. Elle connut une vogue extraordinaire.

Quand la fortune l'abandonna (la mode se lasse de tout), elle entra aux Invalides de Chelsea pour suivre son troisième mari. Là, elle reprit son uniforme de dragon et, fumant de bonnes pipes, finit ses jours en racontant ses campagnes aux vieux vétérans, ses compagnons.

20 juin 1936.



UNE AMAZONE DU 17^e SIÈCLE

Quel écrivain s'avisera jamais d'écrire l'histoire de ces femmes qui, animées d'un instinct peu commun à ce sexe, se lancèrent dans le métier des armes? Son livre serait passionnant. Il serait volumineux aussi, car les "amazones" ont été plus nombreuses qu'un vain peuple ne pense. Sans revenir sur les exploits classiques d'héroïnes consacrées, comme Jeanne d'Arc (ou Madeleine de Verchères, chez nous), la matière serait abondante. Même le XVII^e siècle, siècle policé entre tous et ère des belles dames de salons, en offre maints exemples. Il est vrai que ce fut aussi le siècle de la Fronde: l'exemple de la Grande Mademoiselle, qui combattit le roi si vaillamment aux côtés de Condé, devait susciter bien des imitatrices, sorties du meilleur des mondes. L'une d'elles doit nous intéresser particulièrement car ses exploits ne furent peut-être pas étrangers à toute une série d'événements de l'histoire du Canada. Il n'y a pas de petite cause! Et rappelez-vous le mot de Pascal: "Le nez de Cléopâtre eût-il été plus long, la face du monde était changée". Nous voulons parler de Mme de Frontenac, la compagne fidèle de la Grande Mademoiselle, qui, à l'exemple de la princesse, ne dédaigna pas de faire le coup de feu. C'est probablement à cause de l'abandon où elle le laissait que Frontenac consentit à revenir au

Pierre Daviault

Canada une seconde fois à titre de gouverneur. Et, si Frontenac n'était pas revenu dans une colonie où deux gouverneurs maladroits avaient permis aux Iroquois d'étendre leur puissance dangereusement?...

Nous voulons vous entretenir aujourd'hui d'une autre amazone, intéressante à d'autres égards. C'est Mme de la Guette, qui fut une fière cavalière, mais eut aussi toutes les vertus d'une excellente mère de famille. Elle se lança dans la grande aventure, entraînée par les circonstances, et non pas pour le simple plaisir. Son histoire pourrait servir d'argument aux féministes, qui répondent à leurs détracteurs que la vie publique ne "déféminiserait" pas la femme.

On connaît cette histoire dans ses détails depuis peu de temps, par la réédition des mémoires de Mme de la Guette, réédition accompagnée d'une préface et de notes érudites de Pierre Viguié. Cette œuvre curieuse avait d'abord paru en 1681, en Hollande. On en contesta l'authenticité, on niait même l'existence de Mme de la Guette. Pierre Viguié ne laisse plus de doute sur ce sujet: l'héroïne a bien existé et elle a rédigé elle-même ses mémoires.

Mme de la Guette était fille de M. de Meurdrac, gentilhomme d'une excellente famille du Gâtinais. Elevée à la Chesnaye-sous-Bois, ses instincts belliqueux se manifestèrent tôt, car son père consentit à lui donner un maître d'armes. Elle apprit à manier le fusil, le pistolet et elle croisait le fer avec les jeunes gens d'alentour. Mais, en même temps, elle passait de longues heures avec de frêles jeunes filles, en des plaisirs moins violents. Elle préférait les autres. Elle écrit en effet: *J'ai toujours été d'une humeur plus portée à la guerre qu'aux exercices tranquilles de mettre les poules à couver et de filer*

Une Amazone du 17^e siècle

la quenouille, quoiqu'on dise qu'une femme ne doit savoir que cela.

Et un jour, elle composa ce quatrain :

*Si je suivais ma fantaisie
Je m'en irais dans les combats
Avec un fort grand coutelas
Faire une étrange boucherie !*

Notre héroïne n'aimait rien tant que les chevauchées vertigineuses, et elle méprisait souverainement les hommes, assez nombreux, qui ne pouvaient la suivre. Elle montait "en homme", chose rare à son époque, et non en amazone.

Mais elle n'en était pas moins femme. Elle aimait follement M. de la Guette dès la première entrevue et elle se comporta alors comme toutes les jeunes filles en amour. *Je ne cherchais plus que la solitude pour rêver à cet objet, et moi qui avais été la plus gaie et la plus enjouée de toutes les filles, je devins la plus mélancolique du monde.* Car M. de la Guette, soldat du roi, faisait de nombreuses absences.

De retour de la guerre, le beau capitaine déclara ses sentiments. Mais M. de Meurdrac avait un autre prétendant en vue. Les deux hommes étaient de caractère violent : ils rompirent. Les amoureux n'allaient pas se séparer pour si peu. Tout se passa le plus romanesquement possible : enlèvement, mariage aux flambeaux, sous la protection du duc d'Angoulême, fils de Charles IX et ami de la Guette. Sagement, l'héroïne écrivit après coup : *la forte inclination que j'avais pour le sieur de la Guette me porta à la désobéissance, ce que les filles bien nées ne doivent jamais faire.*

Pierre Daviault

Le mariage ne mit pas fin aux guerres! De nouveau, Mme de la Guette souffrit de l'absence. Mais elle était transportée dans un nouveau milieu, où elle devint l'amie de Mlle de Chantal, la future marquise de Sévigné.

Malgré tout l'amour des deux tourtereaux, ils étaient tous deux de tempérament trop violent pour que la vie de ménage fût sans secousses. La Guette s'emportait en menaces, en accès de colère. Sa femme raconte qu'un jour, il s'avançait pour lui tirer un coup de pistolet, malgré les gentilshommes qui voulaient l'arrêter. Bravement, elle s'élança vers lui et lui dit: *Mon cavalier, pied à terre; j'ai un mot à vous dire: pour le coup de pistolet, nous en parlerons une autre fois.* Le charme opéra et l'on se réconcilia vite.

Mme de la Guette devait servir de tampon également entre son père et son mari, réconciliés à la demande du duc d'Angoulême. Un jour, elle dut se jeter entre les deux hommes, la poitrine nue, pour les empêcher de s'entretuer, et elle emporta son mari dans sa chambre, à bras-le-corps.

La Fronde, qui dressa une partie de la France contre l'autre et bouleversa tellement la vie du royaume, devait donner à Mme de la Guette l'occasion qu'elle appelait de tous ses vœux sans espérer de la voir naître. Comme nous l'avons déjà noté, cette époque fut féconde en exploits féminins. Mme de la Guette se fit la protectrice des villageois réfugiés à son château, et elle n'hésitait pas à faire face à tout un état-major, quand ce n'était pas un escadron de soudards, pour empêcher des malheurs. Son mari était à l'armée, rebelle de Condé, dans le Midi, mais elle-même favorisait plutôt le parti du roi. Il est bon d'ajouter que M. de la Guette avait

Une Amazone du 17^e siècle

simplement suivi son chef et protecteur, le maréchal de Marsin.

Après le dur combat du faubourg Saint-Antoine, à Paris, les troupes fidèles de Turenne s'étaient réfugiées sous Villeneuve-Saint-Georges, près du château de Grosbois, appartenant au duc d'Angoulême, où était accourue Mme de la Guette. Turenne était harcelé par les Frondeurs du duc de Lorraine, trois fois plus nombreux. Les deux partis avaient mis des "sauvegardes" au château de Grosbois pour s'assurer de sa neutralité. Notre amazone n'allait pas s'en effrayer. Elle savait le général royal en mauvaise posture, ayant seulement 6,000 ou 7,000 hommes, Paris à dos, la Seine à boire et 18,000 Lorrains en tête.

Un major lorrain vient lui raconter: *Voilà notre armée qui va attaquer M. de Turenne; je m'assure qu'il n'en échappera pas un et vous verrez beau jeu.*

Notre maîtresse femme ne manifeste aucune émotion. Elle fait monter l'officier sur un four à chaux, dans le parc, et de là lui montre le moutonnement de l'armée royale. *Vous croyez, dit-elle, que vos gens battront l'armée de mon Roi; je vous réponds que la vôtre le sera dos et ventre. Je sais des particularités dont je vais vous faire part.*

Elle se met à lui brosser un tableau effrayant, fantaisiste mais plausible, de la puissance royale. *J'avais, écrit-elle, le don de persuader fortement les personnes que j'entreprenais.*

Elle affola le bon major qui courut au duc de Lorraine.

Sur l'entrefaite, arriva le prince de Condé, que Mme de la Guette reçut avec force révérences et victuailles. Comment se méfier d'une femme si obligeante? Le prince rebelle se restaurait, quand une estafette vint lui annoncer que Lorraine refusait le

Pierre Daviault

combat et se repliait. Mme de la Guette riait sous cape. Condé se méfiait si peu qu'il la chargeait de faire espionner l'armée royale; elle confia cette mission à un homme de confiance qui trompait les frondeurs. Quelques jours après, Turenne passait la Seine à la barbe des Lorrains et sauvait son armée, ne comprenant pas qu'on ne l'avait pas attaqué. Mme de la Guette avait remporté une brillante victoire, sans combattre, grâce à son sang-froid. Et elle avait sauvé les dernières troupes du Roi: son geste eut donc des conséquences importantes.

L'agitation était loin d'être finie. Mme de la Guette avait fort à faire pour protéger ses villageois et ses biens. Un jour, raconte-t-elle, *c'était dans le commencement de la moisson. J'appris que les gens de guerre fourrageaient dans mes grains. Je montai à cheval, la canne à la main, pour aller trouver MM. les fourrageurs, et dans la plus belle disposition du monde pour en frotter quelques-uns si j'avais trouvé de la résistance. Son aspect décidé fit déguerpir les soldats.*

Une autre fois, écrit-elle: *Je vis plusieurs gens de guerre à ma porte, qui y frappèrent assez ferme. J'y fus moi-même et l'ouvris tout entière. Je leur dis: Messieurs, que demandez-vous? Ils se mirent à jurer et blasphémer horriblement le nom de Dieu; mais sans m'étonner, je leur dis: Que cherchez-vous, encore une fois? — Nous voulons entrer là-dedans, me répondirent-ils. — Ah! vous voulez entrer là-dedans! Mort de ma vie! Je vous en empêcherai bien, et vous trouvez bien hardis de venir frapper à ma porte. Retirez-vous seulement et sans bruit. Les intrus jugèrent bon de baisser le ton. Ils lui offrirent seulement de rester chez elle pour la protéger contre l'armée qui devait passer bientôt.*

Une Amazone du 17e siècle

Ils voulaient tous demeurer; je leur dis: Non, il n'en faut qu'un.

Comme on n'en faisait jamais qu'à sa tête, les autres en passèrent par où elle voulait et elle ne garda qu'un officier italien, du régiment du cardinal de Mazarin. Cet officier la protégea d'ailleurs contre les incursions de l'armée du roi, tout le temps que dura la guerre.

La reine Anne d'Autriche connut bientôt l'immense service que Mme de la Guette avait rendu à l'armée de Turenne. Aussi la fit-elle venir à Paris pour la remercier et aussi lui confier une mission d'une extrême importance: il s'agissait d'aller en Guyenne détacher son mari et, si possible, le comte de Marsin du parti de la Fronde.

Mme de la Guette n'était pas femme à refuser: n'allait-elle pas courir les périls qu'elle adorait, pour trouver, au bout de la route, le mari dont elle s'ennuyait si fort? Elle traversa toute la France transformée en camp militaire, accompagnée d'un seul officier.

Ce que fut cette randonnée extraordinaire, on l'imagine sans peine. L'auteur des mémoires la raconte en termes pittoresques. Les péripéties en font un véritable roman d'aventures. Tantôt reçue en grande pompe dans les palais, tantôt mourant de faim en de malheureuses hôtelleries; parfois escortée par des généraux ou des maréchaux, parfois attaquée par des soldats pillards, elle poursuit sa route sans perdre sa crânerie. Et quand elle arrive enfin à Bordeaux, quelqu'un s'écrie, stupéfait: *Je crois qu'elle est venue dans du coton, car la voilà plus jolie et plus fraîche que si elle n'avait pas bougé de sa chambre!*

À Poitiers, le gouverneur de la place menaça de la faire arrêter. *Il ne voulait pas croire qu'une fem-*

me comme moi fît un si grand et si périlleux voyage seulement pour retirer son mari du parti comme j'avais dit; qu'infailiblement il y avait quelque chose de caché là-dessous qu'on n'entendait pas.

Un autre jour, le gouverneur d'une place passée à la Fronde la reçut chapeau bas, la prenant pour un prince déguisé en femme qui rejoignait l'armée de Condé. Cet honnête gouverneur lui donna néanmoins une femme de chambre qu'elle demandait, mais il croyait faire une action assez malhonnête. La servante le pensait aussi, et Mme de la Guette, qui la fit coucher dans sa chambre pour éviter toute surprise, écrit drôlement: *Je ne sais de quel métier elle se méfait; mais toujours elle fut sage cette nuit-là. Elle dormit sur des sièges auprès du feu, et moi sur un très beau et bon lit.*

Enfin notre héroïne rejoint son mari et le décide à la suivre à Paris. Mais elle n'était pas au bout de ses peines. Attaquée et détroussée par des bandits, elle n'échappa, ainsi que son mari, qu'avec peine à la mort.

À Bordeaux elle avait accompli sa mission diplomatique, multipliant les démarches auprès de l'archevêque, de Mme la princesse et du duc de Bourbon pour les ramener dans leur devoir.

À quelque temps de là, beaucoup à cause de l'intervention de Mme de la Guette, l'un des chefs de la Fronde, le prince de Conti, se soumit et signa ce qu'on a appelé la paix de Bordeaux.

Mais Condé restait insoumis et M. de Marsin refusait de l'abandonner. De la Guette, de son côté, décida de rester avec son chef et il retourna à Bordeaux. Marsin et de la Guette traversèrent en Angleterre d'où ils rejoignirent Condé en Flandre.

Cela fut cause, écrit Mme de la Guette, que je n'osai plus reparaitre à la Cour et que tous les servi-

Une Amazone du 17^e siècle

ces que j'avais rendus demeurèrent ensevelis, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir la plus grande satisfaction du monde en moi-même, puisque j'étais cause que tant de gens avaient reconnu leur erreur et étaient rentrés dans leur devoir.

Pendant la Cour n'ignora pas tout à fait ses services, puisqu'elle lui accorda la grâce de son mari. Rentré en France, M. de la Guette put rejoindre sa femme au manoir de Sucy. Mais il ne sortait pas de sa disgrâce et l'armée lui restait fermée. Incapable de demeurer dans cette inaction, il dépérit et mourut bientôt.

Mme de la Guette était oubliée. Elle avait sauvé l'armée du roi au moment le plus critique et elle avait désorganisé la Fronde, en grande partie. Mais Louis XIV voyait avec méfiance les amazones qui s'étaient révélées si nombreuses pendant la guerre civile et, la plupart, dans le camp des révoltés.

Réfugiée en Hollande, auprès de son fils aîné qui y faisait une belle carrière dans les armes au service d'un prince étranger, Mme de la Guette vécut paisiblement et rédigea ses mémoires.

Cet ouvrage est un véritable roman de cape et d'épée. Paul de Musset s'en est inspiré pour écrire une histoire fantaisiste. Mais le texte original a beaucoup plus de force.

Signalons un dernier trait de Mme de la Guette, son profond patriotisme, rare en un temps où l'on n'avait guère de ces préoccupations. Montée sur le four à chaux de Grosbois avec le major lorrain, l'héroïne pensait à sa responsabilité: parviendrait-elle à sauver l'armée de Turenne ?

Seigneur, se disait-elle, conservez la gloire de mon Roi! Sauvez ma Patrie et me faites la grâce que je puisse faire connaître que je suis une bonne française. Grand Dieu! Jeanne la Pucelle a servi

Pierre Daviault

*Charles VII, Seigneur, qu'en cette occasion je puisse
servir Louis XIV.*

8 février 1936.

LE VICOMTE ET LA VICOMTESSE DE CHATEAUBRIAND

François-René de Chateaubriand, l'auteur du *Génie du Christianisme*, épousait secrètement, le 21 février 1792, devant un prêtre "insermenté", noble fille Céleste Buisson de la Vigne. Il avait 23 ans et la mariée, 17. De petite taille (4 pieds, 11 pouces), très blonde, sourcils et cils pâles, fine, bien faite, "elle possède un joli teint laiteux, se coiffe en boucles sans poudre, d'ailleurs ses cheveux sont naturellement bouclés". Marie-Louise Pailleron (qui donne ces détails dans sa biographie récente de la Vicomtesse de Chateaubriand) ajoute que ces avantages s'accompagnaient de défauts nombreux: *Un nez trop long, des yeux à fleur de tête, des lèvres fortes, un menton fuyant. Elle put avoir une sorte de beauté du diable. Bientôt, hélas! le diable emporta la beauté, et gratifia, en échange, Céleste de la petite vérole, un an après son mariage. Joignez à ces désastres un catarrhe qui, de temps à autre, la mine, tire ses traits et fait saillir son malheureux nez de la façon la plus affligeante. La taille lui reste : avec les beaux cheveux, c'est la consolation des laides, encore sa minceur devient-elle, après quelques années, de la fragilité.*

Côté moral, maintenant. Toute frêle qu'elle est, Mlle de la Vigne est un caractère. Elle a même trop

Pierre Daviault

de caractère. Douée d'un esprit endiablé, et du plus authentique, elle a une humeur caustique que rien ne peut tempérer. Tout le monde craint ses traits acérés. Le noble vicomte même redoute son ironie: quand il lui écrit, il a bien soin d'éviter la rêverie, la sentimentalité tragique, les plaintes qui remplissent ses lettres à Mme Récamier, par exemple. Cependant, Céleste a une nature dévouée et elle aime son grand homme.

Demeurée seule, avec son caractère vif et un don d'observation très développé (Danielo disait d'elle: elle aurait vu au travers d'un mur), Céleste eût passé sa vie à se battre.

Chateaubriand s'était laissé marier. Même à l'époque des fiançailles, il ne cachait pas son indifférence. De plus, la famille Chateaubriand, qui avait fait le mariage parce qu'elle croyait Céleste riche, fut cruellement déçue. Dès le lendemain du mariage, les deux époux furent séparés par diverses circonstances pendant de longues années. Toute sa vie, le noble vicomte négligea parfaitement sa femme. Mais il la traita toujours avec une grande courtoisie et il avait du respect pour cet esprit qui n'avait rien de médiocre. Céleste, de son côté, bien qu'aigrie par l'éloignement de son mari, épousa toujours sa cause et le servit puissamment, surtout dans sa carrière politique.

Marie-Louise Païlleron réhabilite cette femme que plusieurs écrivains, Victor Hugo entre autres, avaient représentée comme un être impossible, parce qu'ils avaient eu à souffrir de son esprit piquant. Céleste de la Vigne ne fut pas une compagne indigne du grand homme.

Chateaubriand était breton, par le côté mystique, nuageux, mélancolique de son esprit. Il était de ce pays où, au dire de cet autre Breton célèbre, Ernest

Le vicomte et la vicomtesse . . .

Renan, la joie même est un peu triste. Sa femme avait apporté en naissant l'autre aspect de l'âme celte, le goût de la mer et de l'aventure. Elle appartenait à une famille de corsaires. Son grand-père commandait en course à 18 ans, "il vit les dernières guerres du feu roi (Louis XIV), fut présent à dix combats et à deux abordages": *il s'en tira avec un coup de sabre dans l'oeil, dont il dut remercier Dieu . . .* Le père de Céleste, Jacques-Pierre-Guillaume, débute à 20 ans sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes. Il entreprend une expédition, sur la côte de Malabar, "contre les pirates sauvages" bloquant leurs ports et les réduisant à merci. En 1736, il s'embarque pour l'Ile de France, Pondichéry, le Bengale. Ensuite, le voilà voguant vers les terres australiennes; puis commandant des navires qui doivent rejoindre La Bourdonnais. En 1744, il chasse le corsaire, "il conduit des richesses à la Vera-Cruz"; il fait naufrage, poursuit l'Anglais, rejoint M. Dupleix, vole de Mazulipatan au Bengale, faisant sauter les vaisseaux ennemis et coulant les siens pour obstruer le passage du Gange. Quant à ses enfants: *Mon fils aîné a été emporté d'un boulet de canon . . . un autre étant à Chandernagor a eu son habit percé de trois balles, et a montré, à l'âge de 15 ans, ce qu'on devait attendre de lui, un autre est prêt à partir pour la Chine.* En 1759, Jacques-Pierre-Guillaume recevait la croix de Saint-Louis; il était anobli par Louis XVI, vingt ans après. *Telle fut la famille de la petite Céleste, qui s'évanouissait à la vue d'un pistolet:* elle ne tenait des siens que par son énergie dans les circonstances ordinaires de la vie.

La Terreur forçait Chateaubriand à s'exiler. Il se réfugia à Jersey, puis en Angleterre. Il y oublia tout à fait sa femme; il n'en parlait jamais. Ce

Pierre Daviault

silence fut cause d'une aventure pénible. Dans la famille du pasteur Ives, où il fréquentait, il connut une jeune fille charmante, Charlotte, pour laquelle il éprouva un sentiment tendre. *Les Ives le croient garçon et lui proposent d'épouser Charlotte. Une scène a lieu, presque burlesque : soudain l'image pointue de Céleste se substitue dans l'esprit de René à la grâce charmante de Miss Ives. La raison revient à l'amoureux, il se met à pleurer, et crie à la mère, qui déjà sanglotait de joie : Arrêtez, je suis marié! Mrs Ives, en entendant ces mots, tombe évanouie.*

Rentré en France, René demeure à Paris, tandis que sa femme est à Fougères. Diverses affaires le retiennent. Mais, deux ans plus tard, nommé secrétaire à l'ambassade de Rome, il pense à sa femme. Il lui fait une visite de six jours, mais part seul pour Rome. Ce n'est qu'en 1804, deux ans encore s'étant écoulés, qu'il devait faire venir Céleste à Paris, au moment de sa nomination de chargé d'affaires près de la république du Valais. La séparation avait duré douze ans. René y avait mis fin pour exaucer la prière de Pauline de Beaumont, mourante. . .

Dans l'année qui suivit la réunion des Chateaubriand, ceux-ci firent un voyage "conjugal" en Suisse. Mme de Chateaubriand partit en avant avec une vieille amie, la marquise de Coislin, celle dont Chateaubriand a écrit: *C'était la personne du monde qui donnait le plus l'idée d'une grande dame de la cour de Louis XV; elle en avait tous les défauts et toutes les qualités. . . elle était du reste d'une complète ignorance, mais avec tant d'esprit (. . .) que dans la conversation on ne pouvait s'en apercevoir.* Parce qu'elle aimait beaucoup M. de Chateaubriand, elle se croyait obligée de lire le *Génie du*

Le vicomte et la vicomtesse...

Christianisme, ce qui, mon cœur, ajoutait-elle, m'ennuiera à mourir. Mais c'est Céleste qui rapporte cette parole; c'est un trait typique de son humeur, "trait de la fin, malin, imprévu, drôle".

Pendant le voyage, Mme de Chateaubriand trouvait la vieille Coislin difficile à vivre et fort avare. *La marquise lui reprochait ce qu'elle mangeait, et prétendait que l'on pouvait fort bien ne se nourrir que de cerises. Les hôteliers ne se montraient pas du même avis, ni les domestiques de la dame, qui se faisaient servir "comme des princes", préférant les gronderies qui s'ensuivaient à la disette. Cette bizarrerie n'était pas la seule: la vieille amie de Céleste ne changeait jamais de chemise, grondait sa femme de chambre qui en changeait parfois, blâmait ces habitudes nouvelles (la propreté) qui "n'avaient pas le sens commun".*

Quand le vicomte partit pour son voyage d'Orient (lequel devait donner naissance à *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*), Céleste voulut l'accompagner au moins jusqu'à Venise. René fit un départ éclatant. Il avait acheté une berline du type "dormeuse", dans laquelle il avait dissimulé des paquets de louis d'or et sur le siège extérieur de laquelle il avait placé deux domestiques déguisés en icoglans (officiers du Sultan).

Tout à coup, un pistolet "à qui on ne demandait rien" éclate. La foule accourt "et la dormeuse se met à fumer". La foule défile. Mais Chateaubriand se souvient qu'il a logé un sac de louis, et un fort paquet de poudre, dans les cylindres de la voiture, il jette sa femme "dans les bras du premier venu, descend, ouvre le cylindre, retire le paquet, l'éteint; un instant de plus, sa femme, la berline, les deux icoglans couleur d'azur, tout était en l'air!"

Pierre Daviault

Quatre jours à Venise et "le Chat" part pour Trieste. Céleste trépigne et s'impatiente. "Que devient donc Ballache qui doit la ramener?" Il arrive enfin. *C'était le soir, écrit Mme de Chateaubriand, je lui fis une scène, je lui dis que j'allais l'emmener sur la place Saint-Marc, et que c'était tout ce qu'il verrait de Venise, parce que nous partirions le lendemain à 5 heures du matin. — Allons, me dit-il, puisque vous le voulez, je le veux bien, mais alors, il faudra que je revienne. — Vous reviendrez sûrement, mon cher Ballanche, mais l'année prochaine.*

Quant à René, il en a fait assez pour sa femme: elle sera onze mois sans recevoir un seul mot de lui.

Chateaubriand n'entra pas facilement à l'Académie française. Il y eut des résistances, malgré son génie, et malgré l'approbation de Napoléon, maître suprême partout. Népomucène Lemercier dit doctoralement à propos du *Génie*: *Un ouvrage est mauvais s'il n'a pas la raison pour objet fondamental.* Sicard et Lacretelle aîné présentèrent "des rapports sévères et mal écrits sur l'ouvrage".

Chateaubriand fit ses visites à cheval. Chez l'abbé Morellet, "le vieillard tenait un livre et s'était endormi; réveillé en sursaut quand Chateaubriand se présenta, il laissa tomber le livre en s'écriant: *Il y a des longueurs!*" Ce livre était le *Génie du Christianisme* !

Mme de Chateaubriand écrivait un jour à une amie: *Ma couverture est finie. Si la laine n'était pas si chère, je vous en ferais une; j'ai le temps et la bonne volonté; il n'y a que l'avarice qui m'arrête, mais elle m'arrête net; cependant je tâcherai de la faire céder au désir que j'ai de faire quelque chose pour vous, car je vous aime tendrement.* Un autre jour: *Quand je dépose un instant mon avarice, je deviens d'une prodigalité royale. Voilà, chère dame,*

Le vicomte et la vicomtesse . . .

des poires pour vous, une orange et une boîte de chocolat pour le Cerf. Malgré le vent, la pluie et le reste, vous n'avez pas d'idée du beau temps qu'il fait dans la Vallée'. Le Cerf, c'était le philosophe Joubert et l'amie, Mme Joubert.

Céleste ne se cachait donc pas de son avarice. En voyage, à l'été de 1815, son mari lui écrit: *Envoie chercher le tailleur Le Bon et fais faire mon habit de pair pour que je l'aie en arrivant. Tâche que les fleurs de lys ne soient pas trop mesquines . . .* Mais peut-être Céleste était-elle si avare parce que son grand homme était panier percé: le ménage n'était pas riche, il fallait ruser.

Les deux extraits de ses lettres nous montrent bien l'esprit de Mme de Chateaubriand. Elle avait toujours des drôleries irrésistibles; elle se moquait de ses propres défauts. Elle trouvait le mot drôle même pour parler des fautes de son mari, qui la faisaient tant souffrir. Quand René sortait pom-madé, bichonné, elle disait qu'il s'en allait chez les "Madames". Elle disait encore de Chateaubriand: *Il est si bête que sans moi il ne dirait du mal de personne.*

La comtesse de Boigne apporte ce témoignage sur le foyer de Chateaubriand: *Nous le trouvions souvent écrivant sur le coin d'une table du salon, avec une plume à moitié écrasée, entrant difficilement dans le goulot d'une mauvaise fiole qui contenait son encre. Il faisait un cri de joie en nous voyant passer devant sa fenêtre, fourrait ses papiers sous le coussin d'une vieille bergère qui lui servait de portefeuille et de secrétaire, et d'un bond arrivait au-devant de nous, avec la gaieté d'un écolier émancipé de classe. C'est ainsi que Chateaubriand écrivit ce chef-d'oeuvre, les Martyrs.*

Pierre Daviault

Alors que Napoléon se faisait battre à Leipzig, Chateaubriand finissait son opusculé *De Bonaparte et des Bourbons*, cette œuvre dont Napoléon a dit qu'elle avait valu aux Bourbons plus qu'une armée de cent mille hommes. *Si cette brochure avait été saisie, affirmait plus tard sa femme, c'était l'échafaud.* Et, justement, avec sa manie de fourrer ses papiers n'importe où, René avait égaré ce manuscrit! Pourtant, Céleste avait l'œil ouvert: dès que son mari cessait de travailler, elle s'emparait des feuillets et ne les quittait plus de la journée. Un beau jour, le manuscrit disparaît. Céleste bouleverse toute la maison, pour trouver finalement les feuilles dangereuses sous l'oreiller du lit où couchait Chateaubriand. *Le cœur me bat toutes les fois que j'y pense*, déclara-t-elle. *Je n'ai jamais éprouvé un tel moment de joie de ma vie.*

A propos de cette brochure, la sœur de René, Mme de Marigny, écrit : *Au reste ce petit ouvrage m'a semblé bien écrit. Je veux le relire à moi seule* (elle en avait entendu la lecture à haute voix) *quand j'aurai le temps.* Chateaubriand était considéré par sa famille, cette phrase le démontre, comme un incorrigible original qui écrit pour se divertir.

Si elle le taquinait souvent, Mme de Chateaubriand avait néanmoins une grande admiration pour son mari. Elle écrivait un jour: *Le bon Chat est à la messe: j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler au ciel, car en vérité il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre, et trop pur pour être atteint par la mort. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie! Quelle patience! Quelle douceur! Moi seule je ne suis bonne à rien dans ce monde. Cependant, quand on ne vaut rien du tout, on n'a pas d'amis comme j'en ai.*

Le vicomte et la vicomtesse . . .

Couverts de dettes, manquant de ressources, les Chateaubriand réalisèrent quand même un projet qui leur était cher, c'est-à-dire la fondation d'un hospice pour les ecclésiastiques pauvres et les vieilles dames nobles. Céleste se dépensait sans cesse pour obtenir des cotisations, elle mettait ses amis et ses relations à contribution. Mais le ménage dut prendre bien des frais à son compte.

Quand le vicomte partit pour prendre charge de l'ambassade à Rome, sa femme le suivit, cette fois. Ravie de jouer à l'ambassadrice, de recevoir le pape sur le parvis des églises et de "compter dix cardinaux dans ses salons", elle n'était pas en paix néanmoins, car les affaires intérieures de son hospice n'allaient pas. La supérieure Reine est morte, sœur Sophie se refuse, sœur Vincent menace de tout perdre. Céleste n'a la paix que lorsqu'elle a enfin installé sœur Marie-Bernardine.

Jamais Céleste n'a été aussi désagréable. Ses soirées sont mornes d'ennui, car elle exige un décorum rigide. Elle se plaît à contredire son mari. S'il se plaint de la chaleur, elle fait ajouter des bûches dans le foyer; s'il a froid, elle fait ouvrir de nouvelles fenêtres. Cependant, Céleste l'approuvait toujours quand il prenait une décision que son honneur lui commandait. C'est ainsi qu'elle avait approuvé sa démission de l'ambassade du Valais lors de l'exécution du duc d'Enghien et que, malgré son désappointement, elle ne se rebiffa pas quand René abandonna celle de Rome à l'avènement du ministre Polignac que Chateaubriand désapprouvait. Aussi put-il dire: *Dans les grandes circonstances, ma femme n'a jamais hésité (. . .) à rehausser mon nom dans l'estime publique.*

Elle approuva encore quand, en 1830, René refusa le serment au nouveau roi Louis-Philippe,

Pierre Daviault

Cette fois-là, Chateaubriand prononça un discours à la Chambre des pairs. Après quoi il se rendit au vestiaire, se défit tranquillement de son bel habit brodé, de son épée et de ses atours: il ne garda que sa cocarde blanche.

Chateaubriand écrivait, le 5 mai 1834: *Je vis dans la plus profonde retraite et la littérature est absolument morte dans ce moment en France. Marie-Louise Pailleron a raison de commenter ainsi cette parole: Quoi, en 1834? . . . Alors que Vigny avait donné Eloa, et les Poèmes antiques, Cinq-Mars et Othello, avant 1830! Balzac, le Dernier Chouan en 1829, la Maison du chat qui pelote, la Peau de Chagrin ensuite? Alors que Lamartine et Musset, Hugo et Stendhal étaient les uns célèbres, l'autre tout près de l'être? Mais René, déjà, ne lisait plus.*

René prépare les *Mémoires d'Outre-Tombe* dont certains passages paraissent. Il ne s'occupe plus de ses affaires, sauf pour aller en ambassade auprès de Charles X exilé à Butschirad, pour le compte de la duchesse de Berry, qui surveille les intérêts de son fils, le comte de Chambord. Un jour, pendant l'un de ces voyages, Chateaubriand va saluer le duc d'Angoulême, fils de Charles X. La conversation est brève:

—Comment Monseigneur se trouve-t-il à Butschirad?

—Vieillottant.

—Comme tout le monde, Monseigneur.

—Et votre femme?

—Monseigneur, elle a mal aux dents.

—Fluxion?

—Non, Monseigneur, temps.

Ce fut tout.

Le vicomte et la vicomtesse . . .

Dans un vieil appartement de la rue du Bac, Céleste et René finirent leurs jours, apaisés tous deux, fuyant les orages de la vie.

Céleste mourut la première. Le bruit courut que Chateaubriand allait épouser Juliette Récamier. Hortense Allard, une autre de ses amies, lui écrivit pour lui demander si la rumeur était fondée. Elle s'attira cette réponse: *Je vous réponds un mot au courant: vous devez savoir que je ne me marie à personne, que je reste et que je resterai toujours garçon. Je n'ai pas fait une si longue épreuve du mariage pour être tenté de recommencer.*

Plusieurs livres ont paru sur Chateaubriand depuis quelques mois. L'auteur de l'un de ces ouvrages, intitulé *Chateaubriand en Angleterre*, se montre très dur pour l'auteur des *Martyrs*. M. Dechamps, cet auteur, nous le fait voir intéressé, vaniteux, assoiffé de pouvoir. Les autres travaux parus ne confirment pas cette opinion.

Par exemple, M. Dechamps cite une parole très méchante du duc de Wellington afin de démontrer que Chateaubriand se rendait ridicule à la cour de Londres pendant son ambassade. Or, Mlle Pailleron nous apprend que Chateaubriand et Wellington se détestaient cordialement, sans doute à cause d'une femme: Chateaubriand aurait été bien vu d'une belle qui plaisait au vainqueur de Waterloo. Un soir, revenant d'un concert chez la duchesse de Wellington, René entretenait un compagnon des ridicules "dont se couvre à plaisir Wellington, qui se fait mirliflor dans la société. Si une guerre ne vient pas le tirer de cette malheureuse situation, il mourra à la mode. J'aime tant la gloire, que cela serre le cœur: aujourd'hui le portrait de Bonaparte jure dans ses salons". René méprisait les Anglais. Il disait à cette époque: *Si je suis jamais quelque*

Pierre Daviault

chose dans l'Etat, je leur enverrai pour ambassadeur une bête! ou un beau garçon de chez Torton! Moins d'un an plus tard, "Chateaubriand devenu ministre des Affaires étrangères, envoyait le prince de Polignac comme ambassadeur à Londres". Or Chateaubriand avait le plus profond mépris pour Polignac.

Chateaubriand n'avait pas la vanité malade que certains voient en lui. A propos des *Mémoires d'Outre-Tombe* qu'on voulait publier avant qu'il leur eût donné la forme définitive, il écrivait: *Y a-t-il aujourd'hui comme autrefois un public qui sache connaître les choses et distingue le tableau fini d'une ébauche commencée? Certes, je ne prétends point avoir fait des chefs-d'œuvre, mais enfin, j'ai été nourri dans une autre école et je ne voudrais point être jugé sur mes longs travaux de toute ma vie et sur des esquisses à peines tracées.* On trouve ce document dans un livre précieux, *En marge des Mémoires d'Outre-Tombe*, de Marie-Jeanne Durry.

Quant à sa cupidité, Mlle Durry publie cet extrait d'une note de l'un de ses secrétaires, pendant son passage au ministère des Affaires étrangères: *A l'heure du courrier, je montai au cabinet de M. de Ch. Je trouvai sur l'escalier quelqu'un qui en sortait: Savez-vous qui vous avez trouvé là, me dit M. de Ch., c'est un banquier qui venait m'offrir une grosse somme si je voulais lui faire connaître les nouvelles que je viens de recevoir de l'étranger. Je l'ai renvoyé, comme vous pensez bien: il a été d'une extrême surprise: vous êtes le premier Ministre des affaires étrangères (m'a-t-il dit) qui n'ait pas accepté une telle offre. Et pourtant, Chateaubriand n'était pas riche.*

On sait qu'il n'hésita pas à envoyer sa démission à Bonaparte, après l'exécution du duc d'Enghein

Le vicomte et la vicomtesse . . .

et qu'il abandonna l'ambassade de Rome quand Polignac arriva aux affaires; il ne sacrifiait jamais à son intérêt ce qu'il considérait comme des principes.

L'habitude s'est prise d'attribuer à Chateaubriand une ambition démesurée. Son président du conseil, Villèle, le pensait déjà. René a écrit à ce sujet un passage resté inédit (mais qu'il résuma dans les *Mémoires*) : *Une chose aurait pu cependant éclairer M. de Villèle sur mon compte : la Cour m'est odieuse. Je pousse si loin cette aversion puérile, que durant mon Ministère, lorsque j'avais une dépêche à montrer, je disais au Président du Conseil : Vous allez aux Tuileries? Faites-moi le plaisir de donner cette dépêche à S. M.; vous m'éviterez la peine du voyage. Or savez-vous pourquoi j'étais si heureux de ne pas me donner la joie ineffable d'envisager l'auguste régnant? C'est que je n'étais pas obligé de m'habiller, de me mettre une brette au côté et un chapeau sous le bras, de sortir de mon cabinet ou de manquer une promenade dans la rue Saint-Julien-le-Vieux pour voir une chapelle! J'aurais cent fois sacrifié fortune et monarchie au bonheur de ne pas endosser trois ou quatre fois par jour un hoqueton brodé. Je savais que je commettais une faute d'ambition en chargeant M. de Villèle de porter mes dépêches; que j'augmentais sa faveur et laissais échapper l'occasion de faire ma cour: je n'en pouvais mais; j'obéissais à mon instinct. Si j'eusse été M. de Villèle, avec un collègue tel que moi, j'aurais dormi sur les deux oreilles; un pareil Apoco n'était bon qu'à faire ses affaires, et à jouer au corbillon dans l'intervalle. C'est bien niais, n'est-ce pas? bien pauvre, n'est-ce pas? bien stupide, n'est-ce pas? mais c'était aussi bien rassurant pour M. le Président des Ministres, eût-il mieux jugé mon enfance ou la hauteur de mon dédain.*

Pierre Daviault

Sur l'enfance de René, il y a intérêt à lire le volume de Marie-Paule Salonne, intitulé *Chateaubriand et les Dames de Plancoët*. On y voit que le noble vicomte n'a pas subi les influences de la Bretagne tourmentée qu'on voit à Saint-Malo: ses premières années ont passé, en partie, dans un paysage plus calme. Mais en voilà assez sur ce sujet.

28 septembre 1935.

LOUISE COLET, POÉTESSE ET QUÉMANDEUSE

Louise Colet, poétesse française du 19^e siècle, a publié une trentaine de volumes. Aucun de ses livres n'a vécu. Et pourtant l'auteur est resté célèbre. Du moins connaît-on Louise Colet, dans les milieux où l'on s'occupe d'histoire littéraire. Elle doit cette célébrité qui dure, non pas à ses œuvres, mais au fait que son souvenir est lié à celui de plusieurs hommes célèbres. Gustave Flaubert, surtout, lui a assuré l'immortalité par les admirables lettres qu'il lui a écrites. D'autre part, si Louise Colet fut médiocre écrivain, elle eut une vie pittoresque dont on doit garder la mémoire. Gérard-Gailly étudie cette existence dans une curieuse étude intitulée *les véhémences de Louise Colet*.

Célèbre par ses amours et par les sollicitations dont elle ne cessa de harceler les pouvoirs publics, Louise Colet est un magnifique exemple de ces femmes, en marge de la littérature, qui s'arrangent de quelque façon pour vivre de la littérature.

La mendiante véhémente. C'est le titre que Gérard-Gailly donne à Mme Colet. Il établit qu'elle a reçu de l'Etat 457,000 francs, de la monnaie actuelle, sans compter 70,000 francs de prix académiques et la vente de ses œuvres. Ce qui ne l'em-

pêcha pas de crier misère et de quémander sans cesse. Tout écrivain, écrit l'auteur de la biographie, a un terme favori. Les expressions dont l'orgueilleuse Louise aura usé le plus sont "Votre Excellence" et "Croyez qu'il en coûte à ma fierté native de..."

Si elle ne prêta point, comme Talleyrand, quatorze serments d'allégeance, c'est qu'elle traversa moins de régimes. Elle se contenta de flatter Louis-Philippe, de lui faire la révérence et de recevoir de lui des cadeaux, de se déclarer ardente républicaine lorsqu'éclata la révolution de Février et bonapartiste sous l'Empire. Elle se roula même aux pieds de Napoléon III, pour redevenir ardente républicaine en 1870.

Mais Louise Colet, si elle aimait bien l'argent, voulait aussi l'encens de la gloire. Sainte-Beuve avait écrit un jour, après une citation de Marceline Desbordes-Valmore: *Je donnerais pour cette pièce tout le bagage poétique de Mme Colet*. Notre poétesse à la manque ne lui pardonna jamais. Les 14 et 15 mai 1872, elle publia dans l'*Événement* un fielleux pamphlet contre le célèbre critique, où elle le représentait sous les couleurs les moins flatteuses, parce qu'il ne lui avait jamais consacré un *Lundi*, ni même un médaillon dans sa galerie de femmes-auteurs.

Elle était née le 15 août 1810, fille d'Antoine Revoil et d'Henriette Leblanc. Devenue célèbre, Louise corrigea avantageusement son état civil. Elle fixa à 1815 la date de sa naissance et, ne pouvant changer le nom sous lequel on l'avait connue d'abord, elle modifia du moins celui de sa mère, qu'elle transforma en Henriette de Servances. Ça faisait mieux dans le paysage. Il est vrai que Mme Revoil posséda un château de ce nom et que, par conséquent, elle pouvait se rattacher par une bran-

che collatérale à la famille de Servances. C'en était assez pour que sa remuante fille se parât du nom, si peu que ce fût.

Vers l'âge de vingt-cinq ans, elle épousa Hippolyte-Raimond Colet. Ce mariage aussi devait être l'objet d'un embellissement romantique. La belle raconta qu'étant venue à Paris toute jeunette, elle fut la coqueluche des salons à cause de son extrême beauté (la beauté n'est pas une légende). Mme Récamier, soutenue par Chateaubriand et Mathieu de Montmorency, l'intronisa chez elle, la désignant pour lui succéder dans l'empire des beaux esprits. Un jour, elle fit entendre à la jeune fille les quatuors d'un jeune artiste pâle, nommé Hippolyte Colet. Coup de foudre des deux parts !

Cet Hippolyte Colet était réellement musicien. Mais il n'avait rien de fort séduisant. En 1834, il concourut pour le prix de Rome. Il n'obtint qu'un second prix. Il n'insista pas, mais alla épouser sa fiancée. On raconte qu'il apportait à Louise, en cadeau de noces, le titre de professeur au Conservatoire. "C'est prendre une sardine pour une baleine". Il n'obtint qu'une modeste place de répétiteur dans l'ombre de son maître Reicha. Celui-ci étant mort, Colet se crut tout désigné pour le remplacer. Il écrivit au directeur du Conservatoire, Cherubini, pour lui représenter que le monde s'étonnerait de ne pas le voir succéder à son professeur et que son avenir serait perdu. Cherubini répondit par une fin de non recevoir, attendu certaine faute grossière que Colet avait commise dans sa fugue d'essai au concours du prix de Rome. Colet s'adressa au ministre de l'Intérieur, Montalivet, se parant . . . de la recommandation de Cherubini. Montalivet fut impressionné. Mais il eut le bon esprit d'écrire à Cherubini. Celui-ci envoya une lettre furieuse à Mon-

Pierre Daviault

talivet. Colet n'eut pas la place et dut attendre plusieurs années.

Mais sa femme "savait y faire". Elle réussit à muer son mari en quasi-professeur, c'est-à-dire en professeur supplémentaire. Colet, tout fier, réclama les prérogatives des professeurs titulaires, par exemples ses entrées à l'opéra, mais Cherubini veillait au grain.

Colet ne bornait pas son ambition à une "destinée de fonctionnaire appointé". Pourtant sa place n'était pas mauvaise, puisqu'elle lui rapportait, avec quelques cours supplémentaires, 6,000 francs par an, des francs-or d'il y a un siècle! Il nourrissait les mêmes désirs de gloire que Louise.

Louise Colet, dès son arrivée à Paris, publia son recueil de vers, *Fleurs du Midi*. Elle demanda à Chateaubriand de le patronner. Tout de suite le gros gibier! Chateaubriand refusa du reste, en deux lettres flatteuses, dont elle usa en guise de préface: il ne faut rien laisser se perdre!

Elle avait réussi, par l'entremise d'un député du Midi, à atteindre la princesse Marie d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe. Par la princesse, elle parvint au roi. Celui-ci daigna souscrire à plusieurs exemplaires des *Fleurs du Midi*, "pour ses bibliothèques particulières".

Voyez comme elle savait tout enchaîner. Puisque Sa Majesté a daigné souscrire, la poétesse expose au ministre de l'Instruction publique, Pelet de la Lozère, qu'il peut lui accorder la même faveur pour les bibliothèques publiques. En tête de cette invitation, le ministre écrivit: *Regrets, 23 juillet*...

Louis-Philippe venait de rouvrir le palais de Versailles, qu'il transformait en musée "à toutes les gloires de la France". L'Académie française mit ce sujet au concours. Louise Colet concourut. Elle

exalta la Royauté, cria des "mercis" à Sa Majesté, et son navet fut couronné de préférence à cinquante-neuf autres. On ignore la qualité des cinquante-neuf autres poèmes. Mais leurs auteurs n'avaient pas une figure à rivaliser avec celle de Louise Colet. Népomucène Lemerrier, dont la décision devait peser d'un grand poids, avait vu cette figure-là (on s'était arrangé pour qu'il la vît). Il comprit si bien la poésie de ces traits que, non seulement il accorda le prix de 2,000 francs à Louise Colet, mais il jugea la somme insuffisante. Il la fit doubler. Or ces 4,000 francs en représenteraient au moins 30,000 de nos jours.

Cela ne pouvait suffire à l'insatiable Muse. Victor Cousin fit si bien que l'Instruction publique tripla sa pension. Puis l'Intérieur y ajouta 800 francs. Louise devait donc recevoir 2,000 francs par an!

À cette époque se place un incident qui révèle un autre côté du caractère de notre poétesse. Alphonse Karr s'était permis une plaisanterie assez méchante à son sujet. Les femmes ne se battent pas en duel, même quand elles n'ont aucun scrupule à cet égard. D'un autre côté, Hippolyte ne se souciait pas de recevoir un coup d'épée pour venger l'honneur de son épouse. Celle-ci résolut de se faire justice à elle-même. Elle prit un très long couteau de cuisine et s'en alla attendre l'insulteur à sa porte. Quand il parut, elle voulut lui enfoncer l'arme dans les reins. Alphonse Karr, prévenu, avait-il endossé une cotte de maille ou une cuirasse sous ses vêtements, comme l'affirme Louise Colet? Toujours est-il qu'il ne fut pas blessé. Il recueillit le couteau et le fixa en panoplie au mur de sa chambre avec cette inscription: *Offert par Mme Louise Colet, dans le dos.*

Les petits journaux s'emparèrent de l'affaire. Mais la Muse n'en était pas à un ridicule près. Et

Pierre Daviault

francs. Mais elle exagère. Le ministre lui rappelle que les secours sont destinés à qui ne jouit point d'une pension régulière. Heureusement, cette année-là, la pension se double d'un quatrième prix de l'Académie.

Ce fut l'apothéose finale. Trois ans s'écoulaient. Puis, en 1857, le ministre Rouland, qui vient de succéder à Fortoul, annonce à Louise Colet que sa pension de 2,000 francs est réduite à 1,200. Après seize années si régulières, un tel coup! Louise prit sa plus belle plume: *Restée veuve en 1851 d'un professeur au Conservatoire de musique, pour lequel M. Auber avait obtenu une petite pension du ministère de l'Intérieur, je ne demandai même point à la mort de mon mari la survivance de cette pension pour ma fille. (A la vérité, elle avait demandé cette survivance, mais ne l'avait pas obtenue.)* Elle énumérait ses titres: *J'ai quatre fois remporté le grand prix de poésie de l'Académie française, ce qui n'est arrivé à aucune femme, et je crois pouvoir dire, sans trop d'orgueil, que mes ouvrages dramatiques, mes romans et mes recueils de vers ont une place assurée dans la littérature contemporaine.* Elle peignait ensuite sa santé délabrée et représentait comme le prix des nécessités de la vie avait augmenté. Son Excellence fit la sourde oreille.

Pour se consoler, Louise fit un voyage en Hollande, d'où elle rapporta un livre qu'elle vendit fort bien à la librairie Hachette, ce qui lui rappela la nécessité de quémander de nouveau auprès du ministre. Elle n'eut pas plus de succès. Louise se déclara donc tout à fait malade et partit, d'ordre médical, pour passer l'été dans les Pyrénées, aux Eaux-Bonnes. De là, elle clama sa détresse au ministre: il lui fallait un secours pour rentrer à Paris. De guerre lasse, le ministre envoya 300 francs.

Louise Colet . . .

Le malheureux ! Il avait révélé à la futée un moyen de délier les cordons de la bourse. D'autant que le secours avait permis à la "valétudinaire" de courir tout le long des montagnes : Pau, Dax, Bayonne, Biarritz, Fontarabie, émerveillés, l'avaient vue passer.

De retour à Paris, elle fit le siège du ministère. Elle alla se jeter aux pieds du prince Jérôme. Si bien qu'en janvier 1859, sa pension grimpait tout doucement à 1,500 francs.

Sur les entrefaites, Musset et George Sand publièrent *Elle et Lui* et *Lui et Elle*. Jalouse du succès que connut sa rivale, Louise Colet écrivit dare-dare *Lui*, où elle se mettait en scène avec Musset, mais aussi avec Flaubert. Elle s'y montrait si méchante que le scandale fut immense.

Louise se sentit impérieusement appelée dans la péninsule italienne. Le voyage ferait oublier le scandale.

Mais, catastrophe ! Elle arrivait à peine à Venise qu'elle recevait du ministère une lettre l'avertissant que sa pension était réduite à 800 francs. Détail curieux, les sommes ainsi libérées devaient aller au romancier Léon Gozlan et à un jeune savant nommé Louis Pasteur.

Le récit de cet incident nous montre un autre côté du caractère de Louise Colet. Pour ouvrir la lettre, elle alla se poster dans la grande salle de l'Académie des Beaux-Arts, face à l'*Asunta* du Titien. *J'y lus*, écrivit-elle plus tard, *la suppression de la pension littéraire que j'avais depuis vingt ans. La semence de la critique avait porté des fruits hâtifs et empoisonnés. Manque de simplicité, goût de l'exagération (sa pension n'avait pas été supprimée), voilà deux traits constants de son caractère.*

Pierre Daviault

Barbey d'Aurevilly disait qu'elle avait reçu à la cervelle le coup de tampon du soleil du Midi.

Les démarches recommencèrent. Auprès des ambassadeurs de Napoléon III ou des commandants de l'armée française d'Italie, elle se fit suppliante, harcelante. Ils lui obtinrent des secours supplémentaires. Si bien qu'en 1861, elle reçut en tout 2,800 francs. Du coup, elle rentra à Paris et redemanda le rétablissement de sa pension à 2,000 francs. Le ministre y consentit enfin, mais, au dernier moment, rétablit le chiffre de 1,500 francs.

Elle dut se contenter de ses 1,500 francs jusqu'à sa mort. En 1870, elle fut communarde sous la Commune, puis républicaine orthodoxe au retour du gouvernement régulier. Elle mourut paisiblement en 1876.

12 octobre 1935.

LA VIE PRUDENTE ET GLORIEUSE DU CHANSONNIER BÉRANGER

Pierre-Jean Béranger, le chansonnier, connut le succès dès son coup d'essai. Quittant sa province, il s'en vint exercer divers métiers à Paris, comme celui de prêteur sur gages. La fortune ne venait pas. Il avait toujours eu le goût de versifier, malgré son peu d'instruction, et il avait acquis une petite réputation dans sa petite ville.

En 1804, âgé de 24 ans, il eut l'idée de tirer quelque argent de son talent de rimeur. Il lui fallait un protecteur. Il s'adressa à Lucien Bonaparte, frère de Napoléon, qui avait, dit-on, gardé un "vieux levain de républicain déchu". Béranger joignit à sa lettre quatre ou cinq cents vers de sa façon. "Monsieur Lucien" le convoqua. Pierre-Jean emprunta un vêtement convenable et courut chez le sénateur Bonaparte. Celui-ci lui promit de veiller sur lui et, pour commencer, lui donna une procuration pour toucher son traitement de membre de l'Institut, dont trois années d'arriéré: 3,000 francs de capital, plus 1,000 francs par an. Une fortune! De quoi donner de l'assurance au jeune homme. Aussi écrivit-il un poème à la gloire du grand homme de la famille Bonaparte et l'envoya à Antoine Arnault, serviteur de Napoléon et l'un des organisateurs de l'Université. C'était miser sur tous les tableaux,

Pierre Daviault

car on sait que Lucien Bonaparte ne s'entendait pas avec Napoléon dont il critiquait la dictature. Arnault présenta Béranger à plusieurs académiciens et lui trouva une place: il s'agissait d'écrire les notices des *Annales du Musée*, recueil de gravures que publiait le peintre Landon. Cette besogne rapportait 1,800 francs par an. Décidément, la galère de notre homme voguait sur de belles eaux et, qui plus est, il se trouvait sacré homme de lettres. Il n'en demandait pas tant.

Ainsi commençait une carrière extraordinaire, fondée sur l'intrigue, le quiproquo, le malentendu. On la voit se dérouler de magnifique façon dans la biographie que J. Lucas-Dubreton vient de consacrer au chansonnier.

La vogue de Béranger a été immense. Il garde encore une réputation considérable. Mais, de nos jours, on lui accorde cette réputation de confiance: personne ne le lit plus. Si l'on s'avise de parcourir ses vers, on s'étonne de l'engouement dont ils ont joui. Ses poèmes sont de pauvres choses, et ses chansons, si elles se recommandent par un mouvement alerte, ne s'élèvent pas au-dessus de la collection de lieux-communs et de clichés. Pourtant, de grands écrivains s'y laissèrent prendre. Chateaubriand fut l'ami de Béranger. Sainte-Beuve en fit un éloge exagéré qu'il corrigea plus tard, il est vrai. Béranger fut, pour toute une génération, le "poète national".

C'est que la politique s'en mêlait. De Napoléon Ier à Napoléon III, pendant toute cette période troublée de l'histoire de France où les régimes monarchiques ou impériaux se succédaient, Béranger représenta l'idée républicaine dans toute sa pureté: il fut le "champion du peuple". On ne prenait pas garde que le chansonnier avait adopté cette attitude

La vie prudente . . .

parce qu'elle lui valait une belle popularité et qu'il prenait soin, non seulement de soigner son personnage, mais de s'attirer la faveur des grands de ce monde. Ainsi recevait-il de chaque main. Son habileté lui réussit. Petit poète, dont l'œuvre n'est pas totalement dénuée de mérite littéraire, il passa pour un grand homme.

A soixante ans, Béranger écrivit sa *Biographie*, avec l'intention bien arrêtée de fixer dans l'esprit populaire l'image qu'il voulait laisser de lui-même. C'est un chef-d'œuvre de ruse. *Il n'avait point, en apparence, le propos de se hausser*, écrit Lucas-Dubreton, *mais bien plutôt de s'amenuiser, de se modeler une figure moyenne provoquant la sympathie sans susciter l'envie, une aimable figure d'homme de talent, mais d'un talent de second ordre, tout à fait disproportionnée en somme à la réputation immense dont il avait savouré les douceurs pendant vingt-cinq ans. Point de bronze, simplement une statuette de plâtre commune, populaire, bon marché; mais il savait bien, l'avisé chansonnier, que cette statuette-là ornerait l'appartement du bourgeois libéral lecteur du Constitutionnel, la chaumière du paysan bonapartiste, le grenier de la grisette; et pour satisfaire cette clientèle, il fallait en parlant de soi user de circonspection, demeurer dans la note modeste, sentimentale, souriante, parfois plaintive et toujours au niveau des humbles, la note de ses chansons.*

Cette biographie était à l'image de sa vie, où tout avait été calculé, dosé, pesé pour valoir à l'auteur l'admiration de la masse.

Protégé de Lucien et de Napoléon Bonaparte, ce n'est que par hasard que Béranger devint le "champion des humbles". Connu dans un petit cercle pour des refrains égrillards, il parvint à la notoriété

Pierre Daviault

à cause de sa chanson *le Roy d'Yvetot*, dont l'idée lui était venue simplement à voir l'enseigne d'un cabaret. En voici le premier couplet :

*Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire;
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Janneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!*

Toute la France fredonna le *Roi d'Yvetot*. La police sans trop de zèle suivit la chanson à la piste, l'Empereur qui la connut sourit, dit-on, et ne s'en formalisa point; c'était un heureux hasard, car le plus souvent les écrivains ou rimeurs coupables d'irrévérence étaient envoyés en droiture à Charenton. Non seulement Pierre-Jean ne fut point inquiété, mais son nom commença à s'imposer, et les ex-révolutionnaires le comparèrent à Diogène : seul au milieu d'une Europe qui se taisait, où le "mutisme était d'ordre public", ce simple chansonnier, commis dans un bureau du gouvernement (Arnault l'avait pris dans les bureaux de l'université), osait faire la critique du maître! C'était exalter outre mesure une chanson désinvolte et bien venue.

Désaugiers, le maître de la chanson à cette époque, voulut le connaître. C'était le type même du chansonnier drôle, irrésistible, dont la verve emportait tout. Il avait des trouvailles d'un haut comique. Dans une goguette de charcutiers, où il dit ses couplets, il débute en regardant l'auditoire d'un air furibond :

—Décochons, décochons . . .

Un temps . . . L'auditoire s'offusque, récrimine, mais Désaugiers, bonnement :

— Décochons les traits de la satire.

C'était le temps du Caveau, de cette manière d'Académie de la chanson qui se réunissait chez Baleine pour entendre les œuvres nouvelles des chansonniers. N'y entraient pas qui voulait. L'élection y était chose sérieuse, car on tenait à rester entre bons vivants. Béranger fut admis à l'unanimité, sauf la voix du vieux chevalier de Piis, secrétaire général de la préfecture de police. Pierre-Jean ne lui pardonna jamais et il se moquait du policier-poète qui, pour écouler ses chansons, les faisait porter chez les gens par un gendarme: personne ne refusait de payer! Peut-être le chevalier protestait-il contre le *Roi d'Yvetot* par loyauté envers son maître.

Béranger connut la grande vogue. On l'invitait à chanter dans les groupements gastronomiques et lyriques: les Soupers de Momus; la Société du Gigot de Caen, celle des Gobemouches, des Sots, des Paresseux, des Ours (chaque chanson comportait au refrain le grognement de cet animal), des Bêtes, de la Fourchette.

Il fréquenta encore le cabaret du "Fameux petit Père Noir" et connut la société la plus fermée, composée de deux seuls membres: Aude, ancien secrétaire de Buffon et inventeur de Cadet-Roussel; Dorvigny, fils de Louis XV disait-on, qui créa les jocrisses.

Pierre-Jean n'exploitait pas la veine du *Roi d'Yvetot*. Il était trop avisé pour s'aventurer souvent dans la politique. Il se contentait de la chanson graveleuse et il mit les grisettes à la mode. L'Empire et les Cent-Jours passèrent sans qu'il se décidât à prendre parti. A la Restauration, il pencha pour les Bourbons, mais le peuple ne savait

Pierre Daviault

trop que penser. Prudemment, Béranger se réservait, cherchant d'où venait le vent. La persécution que les Bourbons infligèrent aux maréchaux de l'Empire tourna le peuple vers les Bonaparte. Béranger se décida : il allait chanter la liberté. Mais, *car il sait son métier, il ne portera pas sur les pavois les généraux, les maréchaux, les dignitaires. Il se tiendra en bas, où on l'entendra mieux, mais en même temps il essaiera de satisfaire les esprits cultivés, les bourgeois fidèles aux formes classiques... Des couplets, tout imprégnés d'un esprit national, c'était alors une rareté, et le génie de Béranger consiste précisément à avoir transfiguré, renouvelé la chanson dont il fait une arme politique, un instrument de propagande.*

Voici par exemple la *Cocarde blanche*, "couplets censés chantés dans une réunion royaliste":

*Les étrangers et leurs cohortes
Par nos vœux étaient appelés.
Qu'aisément ils ouvraient les portes
Dont nous avons livré les clés...*

Béranger entend se faire peuple en tout. Il chante le *Dieu des bonnes gens* :

*Il est un dieu, devant lui je m'incline,
Pauvre et content; sans lui demander rien...
Le verre en main, gaiement je me confie
Au dieu des bonnes gens.*

Cette théologie étrange, cette façon de s'incliner, le verre en main, devant "un dieu en goguette", devait provoquer le dégoût de Renan: *Nous sommes tentés, s'écrie celui-ci, de nous faire athées pour échapper à son déisme, et dévôts pour n'être pas complices de sa platitude.*

La vie prudente . . .

En effet, cette échappée ne laisse pas d'inquiéter, car Béranger s'était montré anticléricale forcené (autant que Béranger puisse être forcené). Et pourtant, manquait-il de sincérité? A la fin de sa vie, on le verra souvent en compagnie de Mgr Sibour. Sa sœur, religieuse au couvent des Oiseaux, vint le voir, quelques jours avant sa mort, pour l'engager à faire sa paix avec Dieu: *Pardon, ma sœur*, répondit-il, *mais mon curé vient de se charger de l'affaire.*

Dans ses vers, Béranger ne voulait connaître que les humbles. Dans la vie, il était moins intransigeant. Et c'est ainsi qu'il devint l'ami intime du célèbre banquier Laffitte.

Thiers débutant recherchait la protection du chansonnier. Justement celui-ci allait connaître un triomphe comparable à celui du *Roi d'Yvetot*, et pour un motif tout à fait opposé. Si le *Roi d'Yvetot* avait plu parce qu'on y voyait une critique de Napoléon, le *Vieux Drapeau* exploitait le sentiment bonapartiste que l'opposition aux Bourbons faisait naître dans le peuple:

*J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?
Il est couché sous l'humble paille,
Où je dors pauvre et mutilé...*

Pierre-Jean devient la voix du peuple; Lamartine l'appellera "l'homme-nation".

Pour célébrer ainsi Napoléon, Béranger exprime des sentiments belliqueux; il exalte la gloire militaire du premier Empire. Or, le chansonnier avait toujours trouvé le moyen d'échapper à la conscription de Bonaparte; il frissonnait en entendant un coup de feu.

Pierre Daviault

La vindicte des autorités ne l'atteignait pas, parce qu'il amusait et, faut-il ajouter, qu'il se réservait de fortes amitiés en haut lieu. C'est ainsi qu'un jour, un mouchard avertit le préfet de police Anglès qu'à un dîner chez M. Bérard, ami de Béranger, on avait chanté des chansons anarchiques. "Le préfet classa l'avis et s'en divertit fort: il était du dîner".

Mais Béranger ne serait pas fâché de connaître "la paille humide des cachots". Il vient de constater comme la "persécution" a bien servi la popularité du pamphlétaire Paul-Louis Courier. Pierre-Jean a été voir Paul-Louis à la prison de Sainte-Pélagie. Il l'a trouvé bien logé, bien nourri, entouré d'admirateurs. Il s'écrie: *A la place de M. Courier je ne donnerais pas ces deux mois de prison pour 100,000 francs.* Immédiatement il prépare un recueil de chansons et, en même temps, sa défense, car il ne doute pas du résultat.

Le procès a lieu, en effet. Le palais de justice est envahi par la foule, qui brise les vitres pour entrer plus vite. Béranger s'y rendait en fiacre et craignait d'arriver en retard. Le cocher le rassurait: *Oh! il n'y a pas grand chose à voir; c'est un commis de Laffitte qu'on va juger pour ses chansons.*

Ce fut une véritable "fête de l'esprit". Le juge aurait voulu faire chanter en cour les chansons incriminées; on se passait de main en main les couplets composés par Béranger en prévision de sa condamnation.

Le chansonnier trouva la sentence (trois mois de prison) trop douce: on le traitait en coupable de petite qualité.

En prison, il vécut une existence comme il n'en avait jamais connu. Le maréchal Soult lui envoyait des félicitations. Benjamin Constant allait le voir.

La vie prudente . . .

Les visiteurs étaient si nombreux que le prisonnier devait demander à ses géôliers de défendre sa porte! Les bonnes âmes lui envoyaient des caisses de vin, des lièvres, des perdreaux, des bécasses: il en distribuait à tout le monde; jamais il n'aurait pu tout consommer, bien qu'il dinât chaque soir en nombreuse compagnie.

La censure était si sévère qu'elle interdisait même de publier la plaidoirie du défenseur. Un journal laisse donc, sous le nom de l'avocat Dupin, une colonne en blanc. Puis, nommant l'avocat général, ajoute "qui réfute ce qui suit". Le ridicule couvrit les "persécuteurs", qui mettaient la justice en branle contre quelques vers comiques.

Sorti de prison, il fut à la mode plus que jamais. On se l'arrachait dans les salons. Il y allait, mais défendait son indépendance. A Laffitte qui lui disait un jour: *Vous, Béranger, qui me payez en chansons . . .*, le poète répondit: *Nous n'avons jamais fait d'affaires ensemble. Vous sauriez que je paie autrement.*

L'ancien petit employé s'occupait du mariage d'Albine Laffitte, fille capricieuse et fantasque du riche banquier. L'étonnant, c'est qu'il lui trouva un mari, le prince de la Moskowa, fils du maréchal Ney.

Il gardait toujours ses allures de paysan du Danube. Chez une dame où il allait habituellement, on le vit mettre une date sur des gâteaux qu'on ne renouvelait pas assez souvent, prétendait-il.

Pierre-Jean avait bon coeur. Rouget de Lisle, l'auteur de la *Marseillaise*, n'avait plus jamais retrouvé le génie qui lui avait inspiré ce chant. Réduit à la plus grande misère, en 1823, il publia un recueil de chants médiocres. Béranger apprit cette histoire. Il prit l'ancêtre oublié sous sa protection,

Pierre Daviault

lui envoya 300 francs, lui trouva des souscripteurs, le recommanda au duc d'Orléans.

Il connut Lamartine. Une amitié, qui devait durer jusqu'à la mort, se forma entre Béranger et Chateaubriand et l'inquiet Lamennais. Une autre auréole s'ajoutait à son front: sous Charles X il fut condamné à neuf mois de prison. Ce fut l'apothéose: on allait lui rendre hommage comme à un grand martyr. Alexandre Dumas, Vigny, Hugo tenant Sainte-Beuve par la main allèrent s'incliner devant lui. Benjamin Constant, La Fayette lui rendaient visite. La Muse Delphine Gay lui écrivait: *Est-il donc vrai que mes vers aient eu la puissance de vous distraire un moment.* On ouvrait une souscription publique pour payer son amende et les frais du procès: 11,500 francs. Les petites gens apportaient leur obole.

Quand Charles X perdit son trône, Béranger triompha. Mais il écrivait à sa tante: *Tu me crois peut-être très heureux dans la position que les événements m'ont faite. Tu te trompes. Je ne suis pas né pour être du parti du vainqueur. Les persécutions me vont mieux que le triomphe.* Le rusé savait bien que l'opposition apporte plus de popularité que le pouvoir où, forcément, l'on mécontente quelqu'un. On voit encore sa prudence dans la préface aux *Chansons nouvelles*, publiées en 1833: *Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complètement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués. . . Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de chansonnier.*

Il comprit qu'il avait tout intérêt à se faire rare. Aussi se cantonna-t-il dans la retraite, d'abord à Passy, puis à Fontainebleau et, enfin, en Touraine,

à la Grenadière où Balzac avait vécu. C'était assez habile. Béranger tournait au patriarche qu'on allait voir comme en pèlerinage. Aussi les visiteurs ne manquaient-ils pas, et c'étaient des illustres. Thiers et Sainte-Beuve, parmi tant d'autres. Il rentra à Passy, pour loger chez Mme Béga, grand mère de Maurice Donnay. Celui-ci raconte dans ses *Souvenirs* qu'il a été élevé dans le culte de Béranger: il avait reçu de sa mère un volume de fables de La Fontaine portant ces mots: *Ce livre m'a été donné par Béranger*. Sa sœur s'appelait Bérangère en souvenir de l'illustre écrivain.

Pour juger l'estime où l'on tenait Béranger, on n'a qu'à se représenter cette scène: Béranger avait composé une chanson en l'honneur de Lamennais; l'entendant pour la première fois, celui-ci, ému, embrassa Béranger en s'écriant: *Ah! mon ami, vous voulez donc que mon nom soit immortel! On ne pourra plus le séparer du vôtre!* Ou cette autre: Chateaubriand assis dans le petit salon de Béranger et discutant gravement avec lui de tous les sujets littéraires et politiques, en présence du comédien Got à ses débuts, qui contemplait béatement les deux gloires.

Béranger se rendait parfois à Monte-Cristo dans le baroque château d'Alexandre Dumas (qui s'appelait Dumas de la Pailleterie). Mais le chansonnier jouait toujours son rôle de "champion des humbles". Comme M. de la Pailleterie servait du champagne: *Qu'est-ce que cela?* s'écriait-il, Dumas fils, point dupe, rétorquait: *À quel tonneau tirez-vous donc celui que vous buvez dans vos chansons? — A la fontaine du coin, morveux.*

Il était d'une prudence admirable. Ses illustres amis le pressaient de poser sa candidature à l'Académie. Mais il savait bien qu'il finirait par souffrir

Pierre Daviault

du grand éclat où il se mettrait ainsi et il refusait obstinément.

Vint 1848. Louis-Philippe tomba; la République fut proclamée. Béranger, vieux républicain, n'en fut pas heureux, car il redoutait les excès où les socialistes menaçaient d'entraîner le mouvement. On le pressait de se présenter aux élections. Il refusa de faire un seul discours, mais les électeurs le nommèrent par 204,471 voix. Un porteur de journaux vint lui annoncer son élection: *Vous pensiez sans doute m'annoncer une nouvelle qui me réjouirait. C'est la plus triste qui pût m'arriver.*

Il alla aux séances et détesta ce milieu. *Pourtant vous devriez être content*, lui disait-on. *Victor Hugo est dans le même régiment que vous.* — *Oui, il est dans la musique*, répondait-il.

Béranger n'avait pas foi dans la République. Elle venait trop tôt, pensait-il. Il donna sa démission et supplia qu'on l'acceptât. Le moyen de résister? Il soupira d'aise: ainsi, le peuple ne se méfierait pas de lui. Car ce qu'il redoutait dans les honneurs, c'est qu'ils pouvaient lui aliéner l'affection d'une partie du public: or, il avait un besoin maladif de l'adulation de la masse. Son geste lui valut de la garder. M. de Rothschild parla de lui donner le ministère des Finances, le tenant depuis longtemps "pour un homme entendu en tout". Il fit partie de la commission des secours et dons patriotiques. Les délégations défilaient. Béranger devait se montrer chaque fois et il recevait des ovations. Un jour les aveugles le réclamèrent: *Où est M. Béranger? Qu'il passe au milieu de nous, que nous le touchions au moins!* Un manchot s'écriait: *Je n'ai qu'une main, mais du moment qu'elle aura touché la vôtre je ne regretterai plus celle que j'ai perdue.*

La vie prudente . . .

Mais le charme n'opérait plus sur les littérateurs. "La statue commence à montrer des fissures". M. de Pontmartin écrira bientôt: *Au point de vue moral, non seulement M. Béranger a été corrupteur, mais il a choisi de préférence dans la corruption ce côté ignoble et grossier qui n'a rien de commun avec les ardeurs de l'amour et de la jeunesse . . . Les niaiseries abondent dans ses chansons . . . C'est un commis voyageur des plus modernes ayant lu le Contrat social et faisant de l'esprit avec ses lectures.* Louis Veillot emboîta le pas: *Fausse poésie, fausse gaieté, fausse bonhomie, patriotisme faux, immoralité sordide, impiété bête, tel est le bilan des chansons nationales.*

Béranger se venge. A un solliciteur éconduit qui lui dit: *Je vais faire des articles contre vos chansons et je les enverrai à l'Univers*, il répond: *Tiens! c'est une idée, seulement comme vous n'écrivez pas le français, apportez-moi vos épreuves, je les corrigerai.*

Quand il meurt, l'Empereur doit mobiliser des troupes nombreuses pour que ses funérailles ne donnent pas lieu à des manifestations dangereuses. Les journaux en parlent longuement. Certains le mettent au-dessus de Chateaubriand ou de Benjamin Constant. Mais, à la fin de l'Empire, il est oublié. En 1865, une souscription ouverte pour lui élever un monument avorte misérablement.

Lucas-Dubreton porte sur lui un jugement définitif: *De vertus supérieures, de vices exceptionnels, il n'en a point, il est vraiment du "milieu de l'humanité", mais il sait donner l'impression d'un sage, d'un philosophe de la Grèce . . . Sa vie, une merveille d'aménagement, de prudence, sans cesse retou-*

Pierre Daviault

*chée, perfectionnée, un modèle pour ceux dont la
délectation suprême est la popularité.*

14 septembre 1935.

LA VIE DOULOUREUSE ET ACTIVE DE GUY DE MAUPASSANT

Dans l'étude pénétrante qu'il consacre à Guy de Maupassant, René Dumesnil s'efforce de dégager les influences qu'a subies l'auteur de tant de contes admirables. M. Dumesnil délaisse les sentiers battus par les biographes et les critiques qui, depuis la mort du pauvre grand homme, ont songé surtout à étaler ses tares physiques ou morales. Si René Dumesnil ne cache rien, il réduit les incidents pénibles qui ont précédé la mort de Guy de Maupassant à leurs proportions véritables. En somme, au lieu de nous faire voir en Maupassant un névrosé qui puisait dans ses hallucinations le sujet de ses oeuvres, il nous montre un homme parfaitement sain, faisant sérieusement son métier d'écrivain, avant de succomber sous une hérédité fort lourde.

Rappelons en quelques mots l'histoire de notre romancier. Après une enfance et une jeunesse passées dans les grands espaces libres de sa Normandie natale, Maupassant devint fonctionnaire. En dehors des heures de bureau, il ne songeait qu'au plaisir, et, pour lui, le plaisir, c'était le canotage sur la Seine. Il faut insister sur ce point. Maupassant, loin d'être un névrosé, était une manière d'athlète. Bâti puissamment, avec la carrure d'un solide paysan normand, il pouvait sans aucune gêne marcher

Pierre Daviault

ses quinze kilomètres, ou nager ses six kilomètres en mer. Et six kilomètres, c'est quatre de nos milles. Pour un malade, quatre milles de nage!... Il avait vécu comme un jeune sauvage dans la bonne nature. Il garda toute sa vie le goût de la campagne et de la mer. Quand la fortune lui vint avec le succès littéraire, il connut le bonheur dans la maison (la Guillette) qu'il se fit bâtir en une valleeuse d'Etretat ou sur son yacht, en Méditerranée.

A trente-cinq ans, il se révéla tout à coup par le chef-d'œuvre *Boule de Suif*, publié dans les *Soirées de Médan*. Le succès fut total et instantané. Les réussites se succédèrent avec une rapidité vertigineuse. En dix ans, parurent romans, contes, articles, récits: la matière de plus de vingt volumes. Puis la paralysie générale le terrassa et, après quelques mois dans la clinique du docteur Blanche, à Passy, il mourut. Comme il le dit lui-même, il "passa comme un météore dans la vie littéraire", (sa maladie lui laissait des heures de parfaite lucidité).

Maupassant est toujours resté le campagnard qui ne se plaît qu'au grand air. Il a écrit pour s'exprimer, pour "s'évader", affirme Dumesnil; mais, il ne se lassait pas de le répéter, surtout pour accumuler la richesse qui lui permettrait de vivre l'existence de son goût. "Je ne travaille que pour l'argent", disait-il. A la fin de sa vie active, il annonçait qu'il cesserait bientôt d'écrire des romans et des contes. Il ne voulait plus, ensuite, que préparer, pour la jeunesse, des études sur les écrivains qu'il aimait. Il n'a pas eu le temps de réaliser cette ambition.

Maupassant n'était pas un intellectuel, au sens strict du terme. Disciple de Flaubert, il en différait totalement à cet égard. René Dumesnil écrit: *Flau-*

La vie douloureuse...

bert a puisé dans les livres la connaissance accumulée par les hommes au cours des siècles, et il a observé la vie. Maupassant n'a guère lu, guère philosophé: son bagage était tout juste celui d'un bachelier qui, sorti du collège, a satisfait quelques curiosités (Pol Neveux, *Préface des Oeuvres complètes*). Il a lu Schopenhauer, il a lu Spencer, il a lu quelques pages de sir John Lubbock sur les fourmis. Il n'a guère d'autres désirs d'apprendre. Il n'a point du tout de ces fringales de savoir qui épuisaient son maître. Il est devant la vie comme un primitif.

Comment donc a-t-il pu produire son œuvre si solide? Ne voyons pas en lui un génie d'où prose et vers coulent comme de source, sans que l'homme y soit pour rien. Les génies surhumains de cette sorte n'existent que dans les imaginations romantiques. Toute œuvre littéraire est une œuvre humaine.

L'explication, c'est que, avec un talent incontestable, il avait le don de l'observation et le goût de raconter des histoires. Mais il apprit son métier, il se forma pour arriver à écrire les récits qu'il méditait. Son début si tardif, — trente-cinq ans, — eut pour cause, précisément, son manque de formation. Il dut y suppléer par un travail de longue haleine, interrompu par les parties de plaisir, sous la tutelle de Flaubert qui le considérait un peu comme son fils. Ayant peu de goût pour l'étude, Maupassant apprenait son métier en l'exerçant; il fut, non pas étudiant, mais, littéralement, apprenti de lettres. Il a dit: *J'ai travaillé pendant sept ans avec Flaubert sans écrire* (entendez par là sans écrire pour le public, sans songer à publier) *une ligne. Pendant ces sept années, il m'a donné des*

Pierre Daviault

notions littéraires que je n'aurais pas acquises après quarante ans d'expérience.

C'est exact. Mais si Flaubert fut le maître, et un maître d'une grande sévérité, il ne fut pas le modèle que se proposa Maupassant. Le jeune débutant tenait à conserver sa personnalité.

Flaubert, quand son disciple décida de publier, lui ouvrit les portes des éditeurs et des journaux; il lui permit d'arriver tout de suite.

Maupassant garda une grande reconnaissance à Flaubert. Quand mourut l'auteur de *Madame Bovary*, il eut un mot profond: *Je voudrais être mort si j'étais sûr que quelqu'un penserait à moi comme je pense à lui.*

Notre romancier avait publié quelques poèmes et fait jouer un acte en vers, *Histoire du Vieux Temps* (il se crut d'abord poète). Certaines de ses pièces lui valurent même d'être cité devant les tribunaux pour immoralité. Comme il tenait à sa place au ministère de la marine, il fit étouffer l'affaire.

Il avait pénétré dans certains milieux littéraires, en particulier chez les jeunes gens qui se réunissaient autour de Zola à Médan. Ces débutants eurent l'idée d'écrire, chacun, un conte qu'ils réuniraient ensuite en volume sous le nom de *Soirées de Médan*. Zola les encouragea et promit sa collaboration.

Maupassant devait fournir une nouvelle. Non pas qu'il eût alors, même chez ses amis, une réputation littéraire. Tourguéneff avait dit, en voyant un de ses essais: *Ce pauvre Maupassant!... Dire qu'il n'aura jamais de talent! Ce qui n'empêchera pas Tourguéneff de devenir son ami et son second maître, après Flaubert. Maupassant apporta son conte *Boule de Suif* à ses amis et le lut.*

La vie douloureuse . . .

Quand il eut terminé (. . .) d'un élan spontané, avec une émotion dont ils gardèrent la mémoire, enthousiasmés par cette révélation, tous se levèrent, et sans phrases, le saluèrent en maître. (Pol Neveux). Henri Céard, autre collaborateur des *Soirées de Médan*, confirme ce récit: *Il y a quatorze ans, quatre camarades de lettres, dans l'intimité, écoutaient la lecture de Boule de Suif, et, spontanément levés, saluaient en Guy de Maupassant un écrivain promis à une place retentissante dans la littérature de son temps. Les années en s'écoulant leur ont donné raison.*

Le curieux, c'est que la critique, à peu d'exceptions près, reçut le livre très fraîchement. Il faut avouer que les auteurs l'avaient provoquée. Nous nous attendons, avaient-ils écrit dans une courte préface, à toutes les attaques, à la mauvaise foi et à l'ignorance dont la critique courante nous a déjà donné tant de preuves.

Albert Wolf écrivait dans le *Figaro*: Cette petite bande de jeunes présomptueux, dans une préface d'une rare insolence, jette le gant à la critique. Cette rouerie est cousue de fil blanc; le fond de leur pensée est: tâchons de nous faire éreinter, cela fera vendre le volume. Les *Soirées de Médan* ne valent pas une seule ligne de critique. Sauf la nouvelle de Zola, qui ouvre le volume, c'est de la dernière médiocrité. Dans l'*Événement*, Léon Chaperon publia ces lignes: Pathologiques ou non, nous voudrions bien qu'on ne trouvât pas d'éternelles excuses pour les assassins, les nymphomanes, les joueurs, et — surtout — pour les naturalistes. Dans le *Temps*, on lut: Par malheur, l'ambition s'arrête précisément au préambule; en dépit du panache dont il est coiffé, le livre est des plus ordinaires. Les jeunes

Pierre Daviault

gens qui se réclament de M. Zola ont hérité de sa suffisance, mais non de son talent.

La vie de Maupassant est entourée de légendes. Et, d'abord, d'où lui venait la particule? Les Maupassant, d'origine lorraine, portaient le titre de marquis. Ce qu'il y a d'à peu près sûr, c'est qu'ils avaient été anoblis par l'empereur François, époux de Marie-Thérèse.

Où est-il né? On se perd en conjectures. Son acte de naissance et son acte de décès ne concordent pas. Le premier le fait naître au château de Miromesnil, le second à Tourville-sur-Arques. Ayant examiné plusieurs documents, M. Dumesnil croit que Guy de Maupassant est réellement né à ce dernier endroit, mais que ses parents, très mondains, le transportèrent tout de suite au château de Miromesnil, qu'ils venaient de louer pour l'été, parce que le nom de cette maison aristocratique ferait bien dans un acte de l'état civil.

On a aussi prétendu qu'un lien de parenté très étroit le liait à Flaubert. La vérité c'est que sa mère, Laure Le Poittevin, était l'amie d'enfance de Gustave Flaubert qui avait eu une grande amitié pour le frère de Laure. Pourquoi s'étonner que Flaubert ait reporté sur Guy l'affection très pure qu'il avait éprouvée pour son oncle et pour sa mère?

Maupassant travaillait énormément à ses ouvrages littéraires. Mais, quittant sa table de travail, il entendait oublier la littérature. Henri Lavedan a raconté que l'auteur d'*Une Vie* ne parlait jamais de ses travaux; si on le poussait sur ce terrain, il détournait la conversation. Henri Roujon a écrit de son côté: *Sa conversation se bornait aux souvenirs des leçons (...) que lui avaient inculquées Flaubert, aux quelques admirations plus vives que profondes qui constituaient sa religion artistique,*

La vie douloureuse . . .

à une inépuisable provision d'anecdotes grasses et à de sauvages invectives contre le personnel du ministère de la marine. Sur ce dernier point, il ne tarissait pas. A vrai dire, il parlait peu, ne se livrait guère, ne disait rien de ses projets.

Maupassant devait son physique puissant à son enfance et à sa jeunesse passées en liberté dans sa Normandie natale. Toute son enfance a été intimement, indissolublement mêlée au paysage haut-normand. A treize ans, Maupassant est déjà un grand et fort gaillard, capable de parcourir des lieues et des lieues sur les plus mauvais chemins, de porter de lourds fardeaux, de hâler sur une bouline et de faire correctement une épissure. La pêche est pour lui sans mystère et la navigation côtière sans surprises. Il est basané comme un vieux marin . . . Dans le pays, on l'adore. Il est l'ami de tous: il pénètre chez tous. Il observe, emmagasine dans sa mémoire des traits de mœurs, des mots, des attitudes, des paysages et des sensations. Son esprit gardera tout cela et, mieux qu'un carnet de notes, lui rendra, au moment d'écrire, la phrase exacte et précise, plus fidèle en sa concision qu'un document photographique.

Il part pour le collège. Il s'y ennue et, aux vacances, retrouve Etretat avec joie. Dans l'été de 1864, le hasard lui fait rencontrer Swinburne, auquel il porte secours alors que le poète est en danger de se noyer. Swinburne habite chez un Anglais excentrique. Maupassant y fait la connaissance d'un singe, compagnon habituel de l'Anglais qui, sur sa table, fait servir du rôti de singe. Cet Anglais a chez lui, entre autres horreurs, une affreuse main d'écorché qui garde sa peau séchée, ses muscles noirs mis à nu. Cet épisode fournira plus tard deux con-

tes à Maupassant: *l'Anglais d'Etretat et la Main d'écorché*.

Il hérita de cette main d'écorché, qui devint le principal ornement de la chambre qu'il occupa à Paris quand il entra au ministère de la marine. *Maupassant résista longtemps à l'envie de suspendre cette main au cordon de sonnette de la porte d'entrée. La tentation était d'autant plus forte que le jeune homme avait la passion des farces. Il en faisait d'énormes, des farces d'étudiant, de commis en goguette. Il n'épargnait pas même son maître Flaubert à qui, par exemple, il écrivait une lettre signée "le cochon de saint Antoine", en souvenir de la fameuse Tentation.*

Malgré les apparences, dès sa jeunesse, Maupassant est malade. On le croit heureux et fort, écrit Pol Neveux. Mais, ce que tous ignorent, c'est que ce gars au visage hâlé, au large col et aux muscles saillants, qu'on compare invariablement à un jeune taureau en liberté (...) est malade et bien malade. Dans le moment même où le succès est venu vers lui, il a rencontré la Maladie, laquelle ne le quitte plus, est assise immobile à ses côtés et, de sa figure de ténèbres, le regarde. Il souffre de terribles migraines, suivies de longues insomnies, des phénomènes nerveux l'agitent; il les apaise par les stupéfiants et abuse des anesthésiques. Espacés d'abord, les troubles de la vue se sont déclarés, et un oculiste a parlé d'anomalie, d'asymétrie pupillaire. Le glorieux jeune homme tremble en secret, et des phobies le hantent, multiformes.

Il faut ici dissiper une autre légende. On a prétendu que la fin tragique de Maupassant vint d'abus de toutes sortes. En réalité, il le dit lui-même: *Je suis atteint de la même maladie que ma*

mère, c'est-à-dire d'une légère irritation de la partie supérieure de la moëlle.

Lourde hérédité, dont son frère aîné a souffert cruellement, puisque, bien avant la crise de Guy, il est entré dans un asile d'aliénés. En 1893, le professeur Ballet consacrait une leçon à la maladie de Maupassant. *Il présentait les symptômes les plus caractéristiques de l'encéphalite interstitielle . . . Les erreurs de diagnostique se sont succédé pendant toute la vie de Maupassant; puis après sa mort, avec complaisance, on a étendu jusqu'au début de sa vie ce qui ne peut s'appliquer qu'à la fin. Il semble qu'il y ait deux choses distinctes: un "terrain" héréditaire, favorisant l'évolution, jusqu'en ses conséquences les plus redoutables et les plus lointaines, d'une maladie acquise . . .*

Au sujet de cette maladie, Dumesnil écrit: *Une seule chose peut surprendre: l'extraordinaire santé de son œuvre, quand on sait le mal qui frappa l'auteur. Le docteur Ladame, dans une étude clinique, exprime l'avis qu'on ne peut relever dans l'œuvre de Maupassant aucune trace "des affres de la folie envahissante, des symptômes mêmes de la vésanie déclarée, qui sournoisement grignotait sa pensée, son cœur, son être tout entier."* L'analyse de l'œuvre du maître conteur nous convainc qu'il fut génial, autant par la finesse et la justesse de ses observations psychologiques, que par la perfection de leur expression. Et l'on comprend sans peine qu'il puisse faire illusion au point que l'on voie une autobiographie dans la peinture objective de tel ou tel cas.

Vers la fin de sa vie, le succès avait attiré Maupassant dans les salons de Paris. Il y puisa l'inspiration de certaines œuvres, par exemple *Fort comme la mort*. On put croire qu'il allait pénétrer dans

Pierre Daviault

la "chasse réservée" de M. Paul Bourget. Mais la maladie et la mort ne lui en laissèrent pas le temps.

Le gros de son œuvre, ce qui importe surtout, se rattache à l'inspiration normande. Ecrivain du terroir, au sens large du mot, Maupassant fut réellement "le pêcheur de contes d'Étretat" (l'expression est de René Dumesnil). Par de nombreuses descriptions, surtout par l'observation des mœurs, il a mis dans ses ouvrages tout son pays normand.

Réaliste, naturaliste même, il avait appris de Flaubert la nécessité de ne pas intervenir dans son œuvre, de garder une objectivité parfaite. Mais, malgré ce parti pris de s'effacer sans cesse devant ses personnages, Dumesnil démontre qu'il mettait en ses livres beaucoup de pitié, que son pessimisme s'y faisait jour.

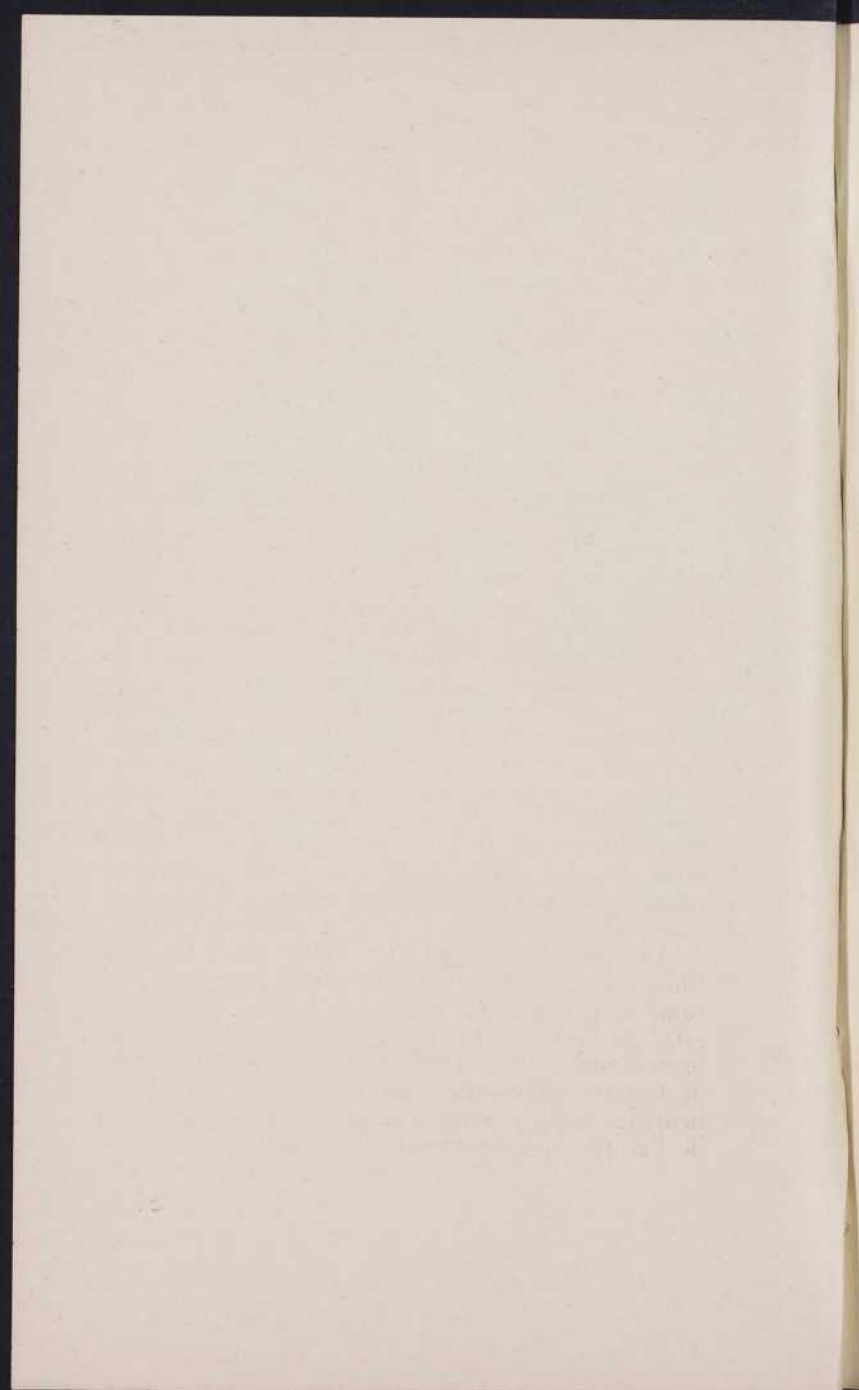
Maupassant connaissait la bonne formule du roman. Il savait qu'un romancier doit se proposer, avant tout, de conter une histoire. Nul mieux que lui ne savait agencer un récit, intéresser le lecteur. Depuis la Grande Guerre, les romanciers nous ont habitués aux romans où il ne se passe rien; mais la mode s'en perd déjà. On revient à la grande tradition, la seule bonne. Maupassant restera comme un modèle du genre.

Il restera parce qu'il a laissé des œuvres finies. Malgré sa fécondité, il ne faut pas croire qu'il se soit fié à sa facilité. Il travaillait beaucoup. Et il avait un grand respect pour la langue française. *Il a eu plus que tout autre, écrit Dumesnil, les qualités de sa race: la patience et la volonté, l'application et l'esprit d'ordre, d'économie, l'amour de la clarté.* Il écrivait lui-même, dans la préface de *Pierre et Jean*: *La langue française est une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler.*

La vie douloureuse . . .

Maupassant reste l'un des plus grands romanciers
de France.

10 août 1935.



L'ACADÉMIE FRANÇAISE À SES DÉBUTS

L'an dernier (1935), l'Académie française célébrait le troisième centenaire de sa fondation. Pour une société littéraire, trois cents ans, c'est un âge plus que respectable. Et la "Vieille dame du Quai des Arts" se porte toujours à merveille.

L'Académie a traversé tous les orages qui ont secoué les régimes politiques de la France, en trois siècles. Elle est une institution utile, utile au prestige de la France et des lettres françaises. Elle est ancrée dans les mœurs et il faudrait un cataclysme pour l'en faire sortir.

Les hommes les plus illustres, à côté d'autres assez obscurs, en ont fait partie. Son histoire, on le devine aisément, est d'un grand intérêt. Justement, il y a quelques mois, René Peter publiait un premier volume de sa *Vie secrète de l'Académie française*, où fourmillent les traits piquants.

Aux environs de 1630, — date mémorable dans l'histoire des lettres françaises, — avaient accoutumé de se réunir (le plus fréquemment chez Conrart) de beaux esprits qui avaient nom l'abbé Antoine Godeau, Chapelain, Habert et son frère, l'abbé de Cérizy, Malleville, Serizay, Giry. Ils vivaient heureux, dans le secret et dans les pures jouissances de l'esprit. Ils commirent l'indiscrétion de révéler

Pierre Daviault

le secret à Faret (qui venait de publier son *Honnête homme*) et l'honnête homme demanda la faveur grande d'être admis dans le cénacle. On ne s'y refusa pas. Mais Faret en parla à Boisrobert, l'âme damnée de Richelieu. On admit Boisrobert, qui en parla au grand ministre. Richelieu voulait s'annexer toutes les gloires. C'en était assez: le cercle de Conrart fut, par lettres patentes, transformé en une société officielle. Le 29 janvier 1635, le roi approuvait les statuts.

D'abord, le doyen: Jean Ogier de Gombauld, beau ténébreux de l'hôtel de Rambouillet, vieux protestant rigide. Il avait alors 70 ans et devait en vivre 96, sans se départir de son ton cérémonieux. A l'autre opposé: le pétulant abbé de Cerizy, élu parmi les immortels à 19 ans, et qui ne sut contraindre, après son élection, l'admiration que lui inspirait Corneille. Il y avait entre ces deux extrêmes, le jeune Conrart, qui a produit plus que tout autre poète, mais eut la sagesse de ne guère publier. D'où le vers de Boileau: *Garder de Conrart le silence prudent*.

Richelieu avait le droit de choisir un certain nombre d'académiciens et il se réservait de mettre son veto sur les autres. De là vint l'exclusion de Corneille. (Corneille, chargé jusque-là de reviser les scénarios du cardinal, avait osé une critique sincère, et que Richelieu ne lui pardonnait pas.) Le ministre, notons-le tout de suite, s'intéressait fort à ce groupement de littérateurs, malgré ses occupations d'homme d'Etat. Pourtant, il ne fut pas de l'Académie; il n'en fut que le "protecteur".

Boisrobert en fut; Boisrobert, l'intrigant né. De même aussi Séguier, "l'inquiétant et le calme", l'émanation fidèle et redoutable du grand ministre: devant lui on se tenait bouche cousue. Il amena à

L'Académie française...

l'Académie Priézac et Cureau de la Chambre, son médecin, et puis Boissat. Celui-ci avait publié d'honorables *Fables d'Esopé* 35 ans avant Lafontaine. Ce Boissat, masqué en femme au cours d'un bal, avait manqué de respect à une dame Sault, dont l'époux fit donner la bastonnade à l'académicien. La noblesse du Dauphiné, à laquelle appartenaient et l'écrivain et le mari offensé, constitua un tribunal qui condamna M. de Sault à embrasser Boissat et permit à celui-ci de bâtonner les valets de Sault. Peu satisfait de ce jugement et navré de ce que son honneur fût mal lavé, Boissat en cessa de laver sa personne et mourut 25 ans plus tard, *portant les cheveux jusqu'à terre, des habits grossiers et la barbe au hasard.*

N'oublions pas Chapelain, ni Voiture, ni Vaugelas. Curieux homme, ce dernier qui mit la grammaire en règles rigides. Il avait *une espèce de charme de jeune fille, qui, tout de suite, vous portait à l'aimer.* Pensionné, puis abandonné à cause de sa fidélité à son protecteur Bassompierre embastillé, il finit dans la misère.

Chapelain était riche, mais ladre. On l'appelait "le Chevalier de l'Araignée" tant ses habits étaient relâchés de mailles. Il en mourut. Un jour de pluie battante, ne voulant pas perdre son jeton de présence, il se rendit à pied. Rue Saint-Honoré, il arriva à un ruisseau qu'on ne pouvait franchir à sec qu'à l'aide d'une petite planche jetée en travers. Mais il fallait payer un sou. Chapelain entra dans le ruisseau jusqu'à mi-jambes et arriva tout grelottant à l'Académie. De peur qu'on se moque, il n'osa se sécher près de la cheminée. Quelques jours plus tard, une fluxion de poitrine l'emportait. L'homme qui s'était laissé mourir pour un sou laissait cent mille écus, fortune énorme à l'époque. Ce poète,

Pierre Daviault

qui avait eu une immense réputation tant qu'il n'avait rien produit, avait enfin mis au monde une *Pucelle* dont on avait parlé vingt ans à l'avance: ce devait être la grande œuvre épique de la littérature française. Aucun ouvrage ne souleva avant sa publication un tel intérêt. Mais, parue, elle ne souleva plus qu'une *immense joie bouffonne*.

Parmi les autres Immortels de Richelieu, remarquons encore Colletet qui épousa sa chambrière. Cette servante avait beaucoup d'esprit; elle écrivait des pensées et des poèmes qu'elle lisait aux invités de son mari, après souper. Colletet mourut: la poésie et l'esprit de sa femme s'évanouirent!

Gomberville voulait purger la langue des expressions surannées et il en avait surtout à "car", ce qui faisait qu'on le brocardait de mots tels que: "car à fond", "car avant s'éraille", "car touche", "car n'avale", "car nié".

Maynard était un solliciteur infatigable. Il adressa à Richelieu un poème où il s'imaginait en présence de François Ier dans l'autre monde et qu'il terminait par ces vers:

*Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?*

Rien, s'écria l'illustre prélat.

Corneille ne fut pas des premiers Quarante. Or, ceux-ci ne produisaient rien de bien transcendant, quand éclata le succès du *Cid*, succès sans précédent. Richelieu, dépité que le chef-œuvre naquît en dehors de son Académie, conçut l'étrange projet de se faire passer pour l'auteur. Corneille aurait reçu un joli pécule. Mais, s'il aimait bien l'argent, il aimait encore mieux la gloire. Il refusa net. Scudéry, qui

L'Académie française . . .

désirait fort être de l'Académie mais que n'aimait pas le ministre, crut entrer dans ses grâces en faisant un méchant libelle intitulé *Observations sur le Cid*, où il ridiculisait l'œuvre pour invraisemblances, fautes de goût et violations des règles d'Aristote. Il adressait ces observations à l'Académie, dont il demandait le jugement. Mais Corneille dédaigna de répondre. Alors Richelieu mit l'Académie en demeure de se prononcer. Beaucoup y répugnaient. Boisrobert, ami de Corneille et protégé de Richelieu, fait d'abord représenter, au Palais de Son Eminence, une parodie du *Cid* où se lit le vers: *Rodrigue, as-tu du coeur? — Non, je n'ai que du carreau*. Puis il s'agit si bien que Corneille se décide à passer par le jugement de l'Académie. Celle-ci choisit un comité, composé d'ennemis du dramaturge, et qui se met bravement à la besogne. Mais il présente un rapport trop favorable au *Cid*. Richelieu le fait reviser à deux ou trois reprises et y ajoute de son crû. On eut enfin ce mémoire ridicule où l'on relève des "fautes" comme celle-ci: Corneille a écrit: *Les rides sur son front ont gravé ses exploits*.

Les censeurs font la remarque: *Les rides marquent les années, mais ne marquent pas les exploits*.

Le résultat de l'aventure fut que Scudéry sombra sous le ridicule et que l'Académie refusa de l'admettre en son sein.

L'acharnement de Richelieu en cette occurrence surprend chez un si grand homme d'Etat. Mais que dire aussi de l'acharnement que Corneille mit ensuite à entrer dans cette Académie qui l'avait si étrangement traité? Il sollicita, Richelieu mort. L'Académie était un peu honteuse et puis les Immortels craignaient un confrère qui les éteindrait tous.

Pierre Daviault

Quand Corneille se présenta la première fois, il ne trouvait devant lui qu'un nommé Salomon. Salomon n'avait guère produit qu'un *Discours d'Etat* à Grotius sur l'histoire du cardinal Bentivoglio et néanmoins il l'emporta sur Corneille. On prit pour prétexte que Corneille habitait Rouen. Pour le piquant de la chose, notons que, dès son élection, Salomon alla se fixer à Bordeaux et ne reparut plus à Paris.

Deux ans se passent. Puis un nouvel académicien meurt. Corneille se présente, contre Pierre Du Ryer, auteur dramatique bien oublié maintenant. Du Ryer était pauvre. Son élection l'aurait sauvé. *Ne se présenter point contre lui eût été, de la part de Corneille, alors en plein succès, un geste humain. Mais Corneille n'était pas humain: il était surhumain.* N'empêche que Du Ryer l'emporta haut la main. Au reste, Corneille était diminué par sa défaite contre Salomon.

L'auteur du *Cid* fut élu, la troisième fois, mais seulement parce que son adversaire se retira devant lui, et parce que Corneille avait annoncé qu'il avait arrangé ses affaires pour passer dorénavant une partie de l'année à Paris.

L'Académie entreprit la première édition de son dictionnaire. Or, à la lettre "A", elle omit le mot "Académie" !

Les Académiciens étaient déjà tenus de faire un discours de réception. Certains s'en acquittèrent cavalièrement. Serizay chargea un collègue, Porchères-Laugier, de parler à sa place. Quant à Balzac toujours retenu dans ses terres, il envoya simplement quelques ouvrages de sa main, demandant qu'on en fasse lecture à l'Académie et priant le secrétaire d'y ajouter en son nom quelques fleurs de reconnaissance à l'Académie pour l'honneur

L'Académie française . . .

grand. Saint-Amand s'acquitta en promettant de s'occuper, pour le dictionnaire, des mots "burlesques".

Le poète Tristan l'Hermite (qui ne s'appelait vraiment ni Tristan ni l'Hermite), prétendait descendre du prédicateur de la Croisade, Pierre l'Ermite. Il prenait les gens pour de grands naïfs. D'abord, le prédicateur ne s'est appelé l'Ermite dans l'histoire que parce qu'il avait vécu dans la solitude. Ensuite, étant moine, il n'avait pas laissé de descendance. Notre Tristan avait débuté dans la vie par un meurtre. Puis il avait été protégé par Scévole de Sainte-Marthe, ce poète que Ronsard préférait à tous ceux de son siècle, et qui a au moins écrit un joli quatrain :

*Je confesse bien avec vous
Que tous les poètes sont fous;
Mais puisque poète vous n'êtes,
Tous les fous ne sont pas poètes.*

Tristan ne fut pas un écrivain négligeable. Mais il avait une manie: il détestait la banalité ou les répétitions au point d'inventer des tournures bizarres comme "entrer au monument" pour "mourir". "Tu me dis que la reine est dans le monument?" "S'il arrivait qu'Auguste entrât au monument"!

Boileau n'y allait pas de main morte, dans ses satires. D'autant plus qu'il avait les rieurs de son côté. Il s'attirait des ennemis nombreux, mais défaisait de fausses réputations. Comme il avait nommé l'abbé Cassagnes dans sa troisième satire, cet abbé infortuné, voyant tout à coup ses sermons désertés, s'en fut mourir, fou de chagrin, à Saint-Lazare. Cotin, le bel esprit de l'hôtel Rambouillet (où il avait mal accueilli Boileau) était nommé avec Cassagnes. Il prit la chose moins tragiquement, mais

Pierre Daviault

se répandit en petits vers sur le compte du satirique, l'appelant "le sieur des Vipéreaux" (rappelez-vous que Boileau s'appelait Despréaux). Il s'entendait avec le pâtissier Mignot que Boileau avait qualifié d'empoisonneur: Cotin écrivait des vers contre Boileau et Mignot en enveloppait ses friandises. Le poète outragé écrivit une fort mauvaise satire et l'attribua à Boileau. Celui-ci répondit:

*En vain, par mille et mille outrages,
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile:
C'est de m'attribuer ses vers.*

Cependant, écrit René Peter, Cotin n'écrivait pas de mauvais vers. *Son Epître sur Boileau est une pièce fort remarquable, qui, par endroits, si elle ne s'attaquait précisément à lui, semblerait presque écrite de la main du grand satirique en personne.*

L'Académicien La Chambre fils était sourd. Pour n'avoir pas à entendre, il avait pris le parti de parler toujours. Il s'avisa de faire un vers unique, de douze pieds, qu'il montra à Boileau. Celui-ci, aimable, le félicita... pour la rime.

L'évêque d'Avranches, Huet, qui fut de l'Académie, aimait tellement l'étude qu'il refusait de recevoir les visiteurs. Ses domestiques répondaient à ceux qui le demandaient: *Monseigneur étudie.* A quoi un visiteur dépité répondit: *Pourquoi le roi nous a-t-il envoyé un évêque qui n'a pas fini ses études?*

Sait-on comment naquit le droit d'auteur? En ce temps-là, les comédiens achetaient à forfait les comédies qu'ils aimaient. Quinault (qui fut plus tard illustre) était domestique de Tristan l'Her-

L'Académie française . . .

mite, dramaturge très en faveur auprès des comédiens. Ayant fait une pièce, Quinault pria son maître de la présenter au Théâtre-Français. Tristan s'acquitta de la tâche, donnant la pièce pour son œuvre. Les comédiens offrirent cent écus. Tristan révéla la supercherie. Le prix fut réduit de moitié. C'est alors que Tristan leur proposa de payer à l'auteur un neuvième de la recette durant un certain nombre d'années. Le marché fut conclu. Beaumarchais devait plus tard ressuciter cette méthode, qui entra alors dans les mœurs.

11 mars 1936.

3100101.1918
1091102-1918

AU DÉBUT DU SIÈCLE

Cecil Rhodes, que nous connaissons ici surtout par les bourses d'études qu'il a fondées, a été l'un des artisans les plus ardents et les plus efficaces de l'Empire britannique tel qu'il existe maintenant. Il voyait avec netteté comment ce groupe de peuples arriveraient à vivre ensemble dans l'harmonie, ainsi qu'en fait foi cette phrase, particulièrement intéressante pour nous: *Je ne pense pas que les Boërs disparaîtront, pas plus que les Canadiens français. Les Boërs resteront des Afrikanders, mais en union étroite avec les Anglais dans le sein de l'Empire. Tous poursuivront leur œuvre à l'ombre du drapeau anglais.* Rhodes prononçait ces paroles au lendemain de la guerre du Transvaal, "sa" guerre.

Cette phrase se trouve dans les mémoires d'un journaliste, R.-D. Blumenfeld, du *London Express*, qui, comme tout bon journaliste, a interviewé un nombre incroyable de personnages remarquables dans sa carrière. Lui, a eu la bonne idée de recueillir les souvenirs qu'il a gardés de ces gens: ses mémoires sont comme une parade de tous les hommes qui ont occupé la scène, en Angleterre ou ailleurs, depuis une cinquantaine d'années. De fait, il a intitulé son livre *R. D. B.'s Procession*.

Pierre Daviault

Qui n'a entendu, ou n'a chanté lui-même, la *Marche du Général Boulanger*? Il faut être tout jeune pour ignorer cette musique entraînante et un peu canaille qui, non seulement a été à certaine époque le chant de ralliement des nationalistes français, mais apparaît maintenant comme le symbole du 19^e siècle finissant.

Le général fut, pendant quelques années, extrêmement populaire. On attendait toujours de lui le coup d'Etat qui renverserait la république. Le coup d'Etat ne se produisit pas, et Boulanger partit pour l'exil. A Blumenfeld qui lui demandait: *Pourquoi n'avez-vous pas réalisé votre projet? Vous l'auriez réussi, sans opposition, au moins une douzaine de fois. Comme les deux Napoléon, vous vous seriez fait Empereur.* Le général répondit: *Jamais je n'y serais arrivé sans verser le sang de mes compatriotes. Le gouvernement se méfiait de moi et il était prêt, comme c'était son devoir. Il n'aurait pu m'arrêter, mais il me répugnait de causer la mort de mes semblables.* Clemenceau, le Tigre, attribuait cet insuccès à une tout autre cause: *Boulanger, disait-il, était un homme charmant et il avait de bien jolies manières. Mais à quoi servent les belles manières à un homme qui veut renverser le gouvernement? Personne n'a jamais dit que Bonaparte avait de jolies manières. Moi-même, je n'en ai guère...*

Ta-ra-ra-boom-de-ay! Voilà une autre chanson (franchement canaille, celle-là!) que même la toute dernière génération ne doit pas ignorer: elle est entrée dans les mœurs, si l'on peut dire. Mieux que la *Marche du Général Boulanger* elle caractérise l'époque. *Ta-ra-ra-boom-de-ay*, c'est toute la "noce" du temps où "il faisait bon de vivre"; l'époque des boulevardiers et des danseuses de music-hall

(qu'on a fait revivre à Paris, quelques années avant la guerre, sous le titre de *French Cancan*).

Si l'on en croit Blumenfeld, cette chanson donna le signal de l'émancipation dans l'Angleterre victorienne, étouffée depuis des années sous un formalisme et un puritanisme rigoureux. C'est peut-être exagéré, mais on peut affirmer qu'elle concrétisait en quelque sorte le sentiment vague de chacun.

Vulgaire, certes, cette chanson l'était. Mais Lottie Collins, qui la chantait et la dansait y mettait un tel mouvement et tant de signification qu'elle en prenait un sens admirable. Henri Rochefort (voilà encore un nom qui évoque à merveille le début de notre ère) Henri Rochefort, exilé à Londres d'où il dirigeait l'*Intransigeant* par le moyen d'une dépêche quotidienne, l'entendit un soir. Chanson stupide, grommelait-il. Banale! Absurde! Mais quand, clamant *boom-de-ay!* du haut de sa voix, la chanteuse se lança dans sa danse folle au milieu du frou-frou de ses jupons de dentelles, d'où émergeaient ses jambes gantées de noir (comme disaient les romanciers folâtres de ce temps-là), il dressa l'oreille et... l'œil. L'impudence, la hardiesse de l'artiste le confondaient. Depuis bien longtemps, la scène anglaise n'avait admis autant de liberté; jamais encore, sous le règne de Victoria, une femme n'avait osé montrer ses jambes en public.

Lottie Collins avait trouvé la chanson aux Etats-Unis, où elle n'avait guère de succès. L'artiste sentit qu'elle en tirerait un grand parti, si elle pouvait lui associer la danse à laquelle elle pensait depuis quelque temps. Un *minstrel* américain (autre institution sombrée dans le néant, que celle des *minstrels!*) du nom de Sayers, avait écrit les stupides paroles; un Anglais nommé Richard Morton

Pierre Daviault

en avait fait une version à l'usage du public londonien.

Le début n'éveillait rien de particulier, mais arrivait le refrain:

*I'm just the very thing, I'm told,
That in your arms you'd like to hold!
Ta-ra-ra-boom-de-ay!*

Sur la syllabe *boom*, la chanteuse lançait sa jambe à une hauteur incroyable et c'était le signal d'une danse vertigineuse, folle, qui mettait la salle en une joie indescriptible.

Invariablement accompagnée de son mari, Lottie Collins, inconnue auparavant, était demandée partout pour chanter son refrain. Elle commençait la soirée au "Tivoli Music Hall". De là, elle passait au "Gaiety" où, pour 150 livres sterling par semaine, elle faisait un tour de chant d'un quart d'heure. Elle allait ensuite en d'autres théâtres ou en des salons. En tout, elle gagnait alors 1,000 livres par semaine, soit près de \$5,000. C'est gentil. Mais à ce jeu violent, — car elle se dépensait énormément dans sa danse, — elle s'usa très vite.

Barnum! Voilà encore un nom qui évoque toute cette époque. Et Barnum fait irrésistiblement penser à Jumbo ou au général Tom Thumb.

Jumbo (ai-je besoin de vous le rappeler?) était un éléphant géant qui faisait l'orgueil du grand homme des cirques. Il l'avait acheté au jardin zoologique de Londres et les Anglais éprouvèrent une violente émotion quand ils apprirent qu'ils allaient perdre leur bel éléphant. C'était le sujet de toutes les conversations et de graves journaux ne dédaignèrent pas d'en parler. Pour comble, quand on voulut transporter Jumbo, il s'avisa de s'asseoir en

Au début du siècle

plein Marylebone Road, rue très fréquentée de Londres, où, pendant des heures, il interrompit toute circulation. Le représentant de Barnum câbla au patron qui répondit: *Laissez-le dans la rue; c'est la meilleure réclame que nous puissions trouver.* Mais Barnum fut des années avant de se risquer en Angleterre avec son cirque, justement à cause de Jumbo.

Jumbo mourut d'avoir trop bu de bière!

Le nain Tom Thumb était une "sensation" comme les aimait Barnum. La vieille reine Victoria, vers l'époque de son jubilé, demanda qu'on le lui amène. Barnum se rendit au palais avec son petit protégé, à qui il avait fait une leçon sévère, lui apprenant entre autres choses qu'on n'adresse pas le premier la parole à un souverain. Quelle consternation, quand le nain s'écria, à un moment donné: *All right, lady!* Mais la reine se mit à rire et lui donna de petites tapes sur la tête.

Tom Thumb portait sérieusement son titre de général d'opérette. Ne s'avisa-t-il pas, un beau jour, d'engager une longue discussion avec le duc de Wellington sur la bataille de Waterloo? *Ce fut le plus beau moment de ma vie,* disait ensuite Barnum.

On ne saurait parler des débuts de notre siècle, sans mentionner Sarah Bernhardt. Notre journaliste ne manqua pas de l'interviewer. Sarah développa devant lui une magnifique théorie sur l'éducation des enfants. Elle insistait surtout sur la nécessité de leur enseigner la politesse, des manières courtoises. A l'en croire, si l'on suivait sa théorie, le monde ne serait peuplé que de gens raffinés. *Il faut apprendre à tout garçon, à toute petite fille, quel que soit son milieu social, à se conduire avec courtoisie; à se tenir, à s'asseoir convenablement, à entrer dans une pièce ou en sortir!*

Pierre Daviault

Juste à ce moment, un jeune homme bruyant fit une entrée non moins bruyante dans la loge de Sarah où se passait la scène. Sans enlever son chapeau, il lança: *Bonjour, maman!* Puis, il frotta une allumette sur la table de toilette de sa mère et se laissa tomber avec fracas dans un fauteuil, son chapeau toujours sur la tête. Et Sarah continuait à parler de la nécessité de la politesse!

Ce fils, Maurice, était d'ailleurs un fameux viveur, qui ruinait consciencieusement sa mère. On dit que la divine Sarah ne put abandonner la scène, après la perte d'une jambe, parce que les prodigalités de son fils la forçaient à gagner de l'argent coûte que coûte. Elle passa les dernières années de sa vie dans la pauvreté, malgré les sommes folles qu'elle avait gagnées autrefois. Certains de ses amis lui proposèrent même de jouer un film, alors que la mort la guettait, pour lui procurer le peu d'argent dont elle avait encore besoin.

Anna Pavlova! Décidément, nous allons passer en revue toute la galerie des célébrités d'avant-guerre. Mais Anna Pavlova a régné dans le domaine de la danse bien après le grand conflit.

Elle ne se révéla à l'Europe que vers 1910. Elle avait alors vingt-cinq ans, mais elle dansait depuis quinze ans en Russie. Son succès avait été foudroyant dès le début.

Cependant, les journalistes l'avaient reçue avec méfiance. Blumenfeld, invité à déjeuner pour faire sa connaissance, avait d'abord décliné l'invitation. L'hôte insistant, en excellent snob qu'il était, il accepta parce que des personnages déjà cotés devaient s'y trouver. A la fin du repas, Pavlova, très gentiment, lui offrit sa photo, une immense carte de deux pieds de hauteur qu'elle autographia. Le journaliste l'oublia volontairement dans le fiacre qui le rame-

Au début du siècle

nait à son journal. Un mois après, on se serait battu pour l'obtenir!

Andrew Carnegie. — Ne cherchez pas de transition entre Pavlova et le multimillionnaire, fondateur des bibliothèques publiques aux Etats-Unis. Le seul lien visible, entre eux, est que tous deux appartenaient à l'époque qui nous intéresse.

Carnegie se rappelait ses modestes origines. Se promenant dans les rues de Londres avec un ami, celui-ci lui demande de l'accompagner chez un orfèvre où il voulait acheter un cadeau pour des amis dont on allait fêter les noces d'argent. L'ami choisit un vase à roses qu'il paya douze livres. Quand ils sortirent du magasin, Carnegie dit à l'autre: *Pourquoi n'avez-vous pas dit au commis que le vase est trop cher?* — *Mais, je ne pense pas qu'il soit trop cher.* — *N'importe, il fallait essayer de l'avoir à meilleur compte.* — *Nous n'étions pas dans un bazar du Caire où le marchandage est de règle; nous sortions de la boutique du plus grand orfèvre de Londres.* — *Il est évident, dit Carnegie avec un sourire de supériorité, que vous ne savez pas acheter, même à Londres.* Quelques minutes plus tard, à son tour, Carnegie voulut faire une emplette. Entrant dans une boutique, il dit au commis: *Envoyez-moi 2,000 cigares de telle marque.* Son ami jubilait: *Ah! ah! comme vous vous y prenez mal! Vous ne savez même pas ce que coûtent vos cigares.* — *Je le saurai quand je recevrai la facture,* répondit Carnegie. *Mais, rappelez-vous ce que vous m'avez dit...* — *Ce n'est pas la même chose: je viens de faire un achat en gros. Vous achetiez au détail.* Jamais l'autre ne sut ce que Carnegie voulait dire.

Lord Birkenhead. — Comme tous les hommes d'Etat, lord Birkenhead était souvent invité à

Pierre Daviault

adresser la parole à des sociétés ou des groupements dont il ignorait tout.

Un soir qu'il devait parler ainsi après un dîner, il demanda en se mettant à table, au journaliste qu'il connaissait: *Qu'est-ce que c'est que ces gens qui nous reçoivent?* L'autre lui apprit qu'il s'agissait d'une société d'ingénieurs. Quand vint son tour de parler, Birkenhead se lança dans une savante dissertation sur l'utilité de la science, de la mécanique, les théories de l'énergie: on aurait pensé qu'il se préparait depuis des semaines; en réalité, avant d'arriver, il ignorait le premier mot de ce qu'il allait dire.

Plus tard, dans la soirée, il revit le même journaliste au cercle. *Quels étaient donc ces gens, qui nous ont reçus à dîner, ce soir?* demanda encore Birkenhead.

Lawrence. — On n'en finira jamais de raconter toutes les anecdotes révélatrices du caractère si original de "Lawrence of Arabia". En voici une, typique.

Il faut savoir, pour en apprécier la saveur, que Lawrence doit sa célébrité à ses livres, *Seven Pillars of Wisdom* et *Revolt in the Desert*. Peu d'auteurs ont vendu un si grand nombre d'exemplaires d'ouvrages très dispendieux.

Comme le directeur d'une revue lui demandait un article sur l'Arabie et la Mésopotamie, il répondit: *Un mot de vous, et me voilà rejeté aux ténèbres extérieures. Tenez-vous donc tranquille. Savez-vous que j'exècre le souvenir de mes aventures en Arabie? Ma seule consolation, c'est que je n'en ai jamais tiré un sou. Je n'en tirerai aucun, non plus, bien qu'on parle tant de mes succès de librairie. Voilà. La publicité (quorum pars magna estis) m'a fait perdre: (1) mon emploi d'avant-guerre;*

Au début du siècle

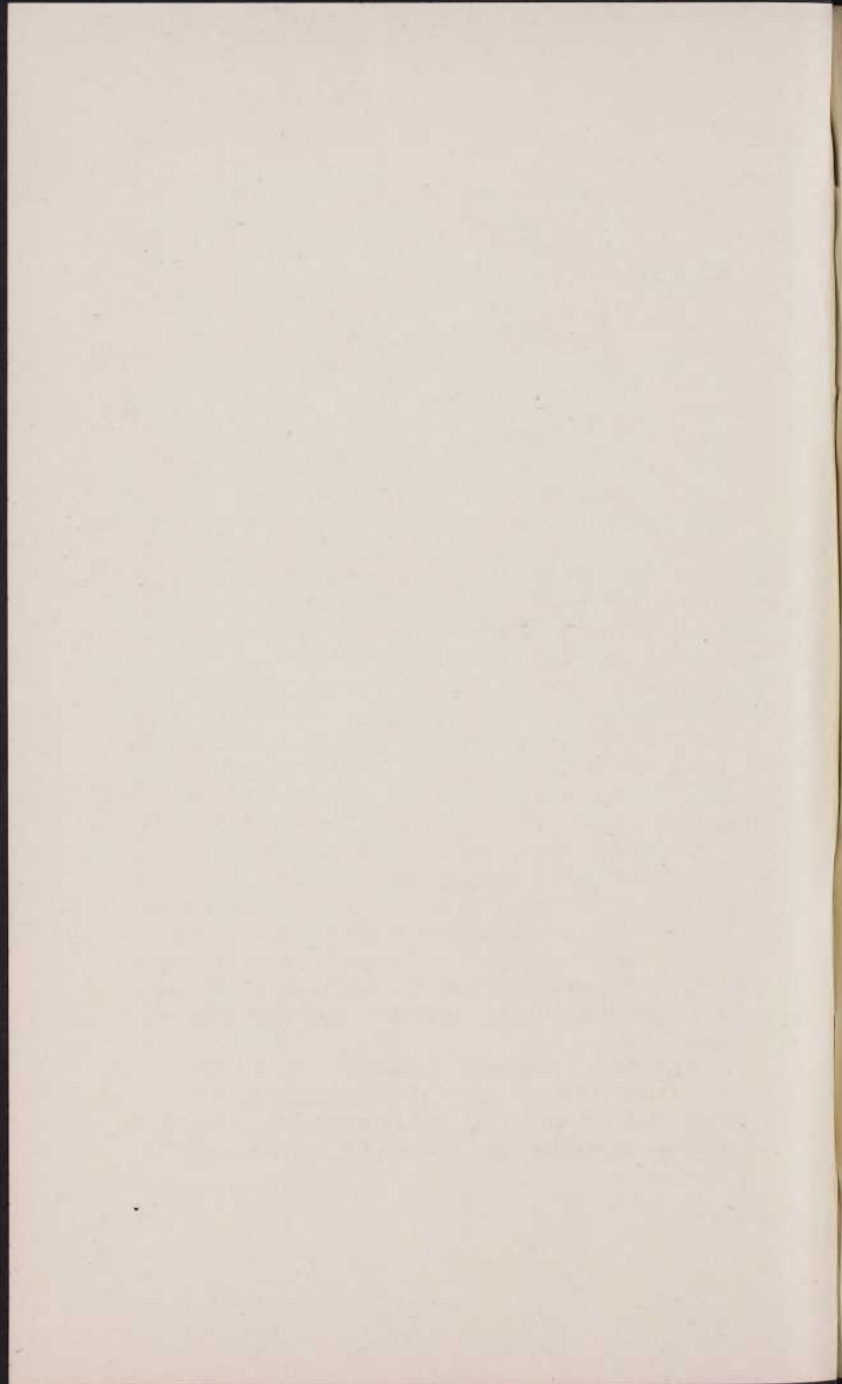
(2) *mon nom d'avant-guerre*; (3) *ma bourse d'Oxford*; (4) *toutes les pauvres chances que j'avais de recommencer ma carrière. Et vous m'en proposez encore! Hoots! A vous, T.-E. Shaw.* (Lawrence avait adopté le nom de Shaw après la guerre de 1914-1918.)

Sam Hughes. — Lawrence nous a ramenés à la guerre de 1914. Voici, sur ce sujet, une petite anecdote où l'on reconnaîtra tout un côté de la personnalité bouillante de notre ministre de la Milice en ces temps-là.

Un député au Parlement de Westminster nommé Lowther avait formé une brigade de volontaires, au début de la guerre. Il en voulait le commandement, bien qu'il ne fût pas un soldat de carrière. Il avait guerroyé au Transvaal, mais il ne possédait pas l'expérience voulue pour commander toute une brigade.

Notre député résolut de voir le grand seigneur de la guerre, lord Kitchener. Kitchener le reçut fort bien, mais chercha à lui faire comprendre qu'il exposerait la vie de ses hommes en voulant les conduire au feu sans posséder l'expérience d'un soldat de métier. Lowther ne voulait rien entendre et, pour comble, lord Kitchener lui demanda tout à coup pourquoi il portait un uniforme orné des insignes du grand Etat-Major. Le député répliqua: *Parce que, monsieur, j'ai l'honneur d'être le représentant personnel en Angleterre de sir Sam Hughes, ministre de la Milice au Canada, et ce titre me donne le droit, je crois, de porter ces insignes.*

1er février 1936.



LES MUSICIENS: POTINS ET ANECDOTES

Les gens dits sérieux jugent souvent un livre avec mépris en laissant tomber cette parole définitive: *C'est une histoire anecdotique*. Et, dans leur esprit, ce mot est synonyme de légèreté, d'enfantillage. On est tenté de murmurer, en réponse, le mot d'Anatole France sur un écrivain de son temps: *Ce monsieur a bien des qualités, mais il manque de légèreté*.

L'anecdote n'est pas l'histoire. On a dit qu'elle en est le reflet. Bien souvent, elle éclaire un homme, même célèbre, mieux que les longs commentaires ou les analyses les plus minutieuses. En tout cas, elle permet de connaître le côté proprement humain des personnages historiques. Il est des gens que ces éclairs sur la tournure d'esprit ou l'état d'âme des anciens intéressent plus que le récit des grands événements. Et puis, il en est d'autres qui n'oublient pas d'avoir leurs instants de légèreté, pour se reposer l'esprit. C'est à leur intention que nous entreprenons aujourd'hui de raconter quelques anecdotes musicales.

Afin de les consoler, justement, du reproche que pourraient leur adresser les gens sérieux, citons ce mot célèbre d'un très grand homme qui préférait les œuvres agréables aux casse-tête intellectuels: *La*

Pierre Daviault

musique, pour mériter ce nom, disait Mozart, doit toujours nous charmer. Elle est l'expression harmonieuse de la vie. A rapprocher de ce mot, celui de Claude Debussy: *L'art est le plus beau des mensonges, et quoiqu'on essaie d'y incorporer la vie dans son décor quotidien, il faut désirer qu'il reste un mensonge sous peine de devenir une chose utilitaire, triste comme une usine. Le peuple aussi bien que l'élite ne viennent-ils pas y chercher l'oubli, ce qui est encore une forme de mensonge?* Le philosophe chinois Confucius accordait une tout autre importance à la musique, quand il écrivait: *Voulez-vous savoir si un peuple est bien gouverné? Ecoutez et jugez sa musique.*

On pourrait dire aussi qu'on doit savoir, pour juger les gens, comment ils écoutent la musique. Les Italiens, dit-on, ont la mauvaise habitude de causer et de rire très fort pendant les représentations théâtrales ou l'exécution de morceaux de musique. On raconte à ce sujet que, pendant une représentation de *Tannhauser*, préparée avec soin, au théâtre de Reveredo, le chef d'orchestre, qui portait le nom chorégraphique de signor Tango, était indigné de voir le public se soucier de la musique comme un poisson d'une pomme. Pendant un passage chanté *pianissimo*, on entendit la voix d'une jeune fille s'écrier: *Ma chère, je vous présente mon fiancé.* Sans cesser de battre la mesure, le chef d'orchestre cria: *Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance.* Le reste de la représentation se passa dans un silence religieux.

Les chefs d'orchestre ont souvent ainsi l'humeur irascible. L'un des plus célèbres dont fassent mention les annales est sans conteste Hans de Bülow. Un soir, après l'exécution d'une symphonie qu'il dirigeait à Berlin, le public fit entendre de maigres

applaudissements. Bülow se tourna vers l'auditoire et dit: *Mesdames, messieurs, cette symphonie ne vous a pas plu beaucoup. J'avoue moi-même que je ne l'ai guère goûtée à la première audition; je ne l'ai bien comprise qu'en l'écoutant une seconde fois; c'est pourquoi je vais me permettre de vous la faire réentendre.* Il reprit son bâton et fit recommencer toute la symphonie. Cette fois, les auditeurs applaudirent à tout rompre, soit qu'ils eussent enfin compris, soit qu'ils voulussent éviter une troisième audition.

M. Stokowski, chef d'orchestre des Concerts symphoniques de Philadelphie, donnait naguère une semblable leçon à son auditoire. Dégouté de voir le public entrer dans la salle et en sortir pendant l'exécution du programme, il résolut d'apprendre à ces gens un peu de savoir-vivre. Au début d'un concert, quel ne fut pas l'étonnement du public en ne voyant à l'orchestre que deux violonistes et un violoncelliste. Mais, au fur et à mesure que se déroulait la symphonie, des musiciens arrivaient les uns après les autres, s'asseyant n'importe où, pour prendre contact avec l'orchestre comme ils le pouvaient. A la fin du concert, autre surprise. A peine le dernier morceau était-il commencé que les musiciens les uns après les autres s'empressèrent de quitter l'orchestre, ne laissant qu'un violon, qui lui-même partit tout en jouant sans attendre le point d'orgue final.

On n'en finirait pas avec les histoires sur le caractère irascible et vaniteux des musiciens. Un soir, Alexandre Dumas père, l'auteur des *Trois Mousquetaires*, assistait à une soirée où le ténor Michot et le baryton Ismaël avaient chanté le duo *Amour sacré de la patrie*, accompagnés par le compositeur Auber. Peu après, le maître de la maison deman-

Pierre Daviault

daît à Dumas: *Hein! est-ce assez admirablement chanté?* — *Pas du tout*, répondit Dumas. *Tous deux ont chanté comme deux pieds, et c'est d'eux-mêmes que je tiens cette appréciation sévère...* Comme je félicitais Ismaël, il m'a dit: *Michot a chanté comme un serin*. Puis je félicite Michot: *Quel dommage, m'a-t-il répondu, Ismaël a chanté comme un âne!*

Il est curieux de connaître ainsi l'opinion des plus grands musiciens sur leurs collègues. Meyerbeer et Rossini, ces deux célèbres compositeurs, étaient des rivaux acharnés. Chaque succès de l'un était une déception pour l'autre. Mais Rossini était naturellement aimable. Un jour, se promenant avec un ami sur les boulevards de Paris, il rencontre Meyerbeer. *Comment allez-vous?* lui dit ce dernier. — *Pas très bien, je me sens fatigué; je suis incapable de travailler*. Quand Meyerbeer se fut éloigné, l'ami dit à Rossini: *Vous êtes souffrant? Vous ne m'en avez rien dit?* Rossini se mit à rire: *Moi? Pas le moins du monde. Je me porte, au contraire, très bien. Seulement, que voulez-vous, je ne veux causer le moindre ennui à Meyerbeer. Si je lui avais dit que je travaillais, il eût été furieux. Il me sait malade, incapable de rien entreprendre, il est ravi...*

Meyerbeer n'était aimable pour aucun de ses confrères. En 1839, il recevait un jeune Allemand, poète et compositeur, qui venait à Paris, pour y faire représenter ses œuvres. Meyerbeer l'accueillit avec bienveillance et lui donna une lettre de recommandation pour le directeur de l'Opéra. Mais la prétendue lettre de recommandation se lisait: *Débarrassez-moi de cet imbécile*. Or l'imbécile était Richard Wagner, dont la gloire, à juste titre, devait dépasser de beaucoup celle de Meyerbeer.

Les musiciens . . .

Rossini non plus n'aimait pas Wagner, même quand ce dernier eût produit ses plus grands chefs-d'oeuvre. Un jour, il s'amusa devant quelqu'un à déchiffrer une partition de *Tannhauser*, posée à l'envers sur le piano. Comme on lui en faisait l'observation: *J'ai essayé de l'autre côté*, répondit-il, *c'est encore pis!*

Du reste, Wagner fut bien le plus envieux des musiciens, passés, présents et futurs. Jamais il ne put souffrir le succès d'un contemporain sans le couvrir de paroles méchantes, fielleuses. Voici ce qu'il écrivait sur le *Faust* de Gounod: *Voici un compositeur parisien qui vient à la rescousse. Sans aucune ambition, il fait traduire le poème de Goethe dans un jargon calculé à produire l'effet nécessaire, pour plaire au public des boulevards, mauvais ouvrage nauséabond, doucereux, vulgaire, affecté comme une lorette, avec la musique d'un talent médiocre, qui voudrait créer quelque chose et qui, dans son angoisse, a recours à tous les moyens.*

Hector Berlioz, de son côté, portait des jugements d'une grande sévérité sur Wagner. Wagner, disait-il, est évidemment fou; il mourra comme Julien est mort l'an dernier, d'un transport au cerveau. *Tannhauser*, ayant échoué à l'Opéra de Paris, il écrivait: *Ah! Dieu du ciel, quelle représentation! quels éclats de rire! Le Parisien s'est montré hier sous un jour nouveau. Il a ri du mauvais style musical. Il a ri des polissonneries d'une orchestration bouffonne, il a ri des naïvetés d'un hautbois; enfin, il comprend donc qu'il y a un style en musique. Quant aux horreurs, il les a sifflées splendidement.*

Même les compositeurs que nous considérons comme l'incarnation même de la musique n'ont pas échappé aux sarcasmes de leurs rivaux. Weber ne

Pierre Daviault

disait-il pas de Beethoven: *Peuh! il est mûr pour un asile lunatique*. Et Haëndel, de Gluck: *Lui? il ne sait pas plus le contrepoint que mon cuisinier*.

Les gens simples ne discutent pas tant leur plaisir, qui, par le fait même, en devient plus complet. Enrico Caruso, le grand ténor, aimait à raconter cette anecdote. Il avait acheté une maison en Italie et faisait réparer une des ailes par des maçons. Dans une chambre du second étage, il chantait. Le maître maçon, à la fin de la semaine, demanda à parler à Caruso. *Je suppose, déclara-t-il, que vous avez le désir de voir les travaux se terminer promptement?* — *Naturellement, répliqua le ténor.* — *Cessez de chanter en ce cas, monsieur. Dès que vous commencez, tous mes hommes quittent leur ouvrage et nulle puissance sur terre ne pourrait le leur faire reprendre avant la fin du morceau que vous chantez.* Caruso affirmait qu'aucun compliment ne lui faisait plaisir comme cet humble hommage.

D'un autre côté, il est curieux de voir comme de grands intellectuels ont peu goûté la musique. Maurice Mæterlinck ne pouvait distinguer un son d'un autre. Un jour qu'il avait invité chez lui une célèbre cantatrice, comme il l'entendait chanter, il sortit de son cabinet de travail en s'écriant: *Qui pousse ces cris affreux?* Beaumarchais avait le plus profond mépris pour la musique: *Ce qui ne mérite pas d'être exprimé par la parole, disait-il, est mis en musique.* Fontenelle avouait ne pas comprendre trois choses: le jeu, les femmes, et la musique.

Théophile Gautier n'était pas plus tendre pour cet art. Ne lui a-t-on pas attribué cet aphorisme: *La musique est le plus coûteux et le plus désagréable de tous les bruits?* Il disait souvent: *Je préfère le silence à la meilleure musique.*

Les musiciens . . .

Balzac exécrait la musique et Musset affirmait gravement: *La musique est le plus périssable de tous les arts*. Lamartine, dont les vers sont très musicaux, avait pourtant la musique en horreur et ne s'en cachait pas.

A côté de ces opinions, on pourrait citer, par exemple, celles de M. de Falloux qui écrivait: *La musique n'est pas l'art des peuples corrompus ou asservis. Les peuples les plus libres, les plus énergiques sont généralement les mieux doués*. Et il ajoutait: *La musique est la vraie langue universelle et c'est une langue dans laquelle on ne peut écrire de mauvais livres*.

Ceux qui n'aiment pas la musique, dit-on souvent, sont ceux qui n'ont pas l'habitude d'en entendre de la bonne. Or, sait-on que, dès que son mari se mettait au piano, dans un salon ou ailleurs, Mme Paderewski tombait dans une douce somnolence . . .

Les artistes, les compositeurs surtout, prennent des habitudes hors desquelles l'inspiration ne vient pas.

Haëndel, par exemple, ne pouvait composer sans avoir à portée de sa main quelques bouteilles de bon vin. Cela se comprend! Ce qu'on comprend moins, c'est que Mehul ne pouvait écrire qu'après avoir posé un crâne devant lui sur un clavecin!

Sarti devait s'enfermer dans une chambre grande, vide, obscure, éclairée lugubrement par une lampe suspendue au plafond. Mais Cimarosa et Cherubini ne trouvaient des airs que dans la compagnie de beaucoup de gens, au milieu des plaisirs et du bruit. Salieri, lui, se promenait à pas pressés dans les rues les plus encombrées.

Les artistes ne dédaignent pas de se jouer de sales tours entre eux. Un jour le musicien Lafont s'était

Pierre Daviault

rendu à Milan pour jouer dans un concert où devait se faire entendre également Paganini. L'après-midi, il y eut répétition du concert devant quelques personnes. Lafont souleva des applaudissements bruyants. Mais Paganini commit impairs sur impairs, même des fautes de mesure. Lafont rayonnait: il était sûr d'avoir les honneurs de la soirée.

Le soir vint. Lafont parut sur la scène, étincelant et vêtu admirablement. Quand Paganini apparut à son tour, afin d'exécuter un duo avec Lafont, son aspect misérable et terne faisait peine à voir à côté de l'autre. Paganini commença. Tout de suite, la salle entendit un bruit sec: c'était la chanterelle de Paganini qui se brisait. Consternation. Mais le maître ne semblait nullement inquiet, et il poursuivit un morceau très difficile sur les trois cordes qui lui restaient. Il joua avec une autorité superbe. Et c'est lui qui eut les honneurs de la soirée. Lafont crut, sans doute avec raison, que Paganini avait tout machiné pour se préparer un triomphe plus éclatant: la répétition ratée et la chanterelle fragile...

Paganini avait du reste l'habitude des tours de force. Un jour, le pianiste Paër l'accompagnait. A la fin du morceau, il lui proposa de recommencer sur une seule corde. *C'est ce que je viens de faire*, répondit Paganini. L'autre ne s'en était pas aperçu.

Mais, voici une autre rosserie. Potter, violoncelliste célèbre en son temps, se rencontre un jour avec un virtuose qui se met à vanter les bénéfices que lui avait rapportés une tournée artistique.

—Devinez combien j'ai gagné, dit cet homme.

—La moitié? dit Potter.

—La moitié de quoi?

—La moitié de ce que vous allez me dire!

Les musiciens . . .

Massenet avait une façon tout aussi charmante et cruelle d'exécuter les camarades. Un jour qu'on critiquait un autre compositeur en sa présence, il dit: *Eh bien, vous avez tort. Moi, je l'aime beaucoup. Il ne pose pas et c'est si rare quand on n'a pas de talent.*

Quelqu'un disait, après un tour de chant:

—J'envie cette cantatrice.

—Elle a pourtant une voix bien désagréable.

—Oui, mais elle a des nerfs admirables qui lui permettent de la supporter.

Un sergent de ville aperçoit un jeune violoniste des rues.

—Avez-vous la permission de jouer dans la rue? demanda-t-il.

—Non, répond l'autre.

—Eh bien, accompagnez-moi au violon.

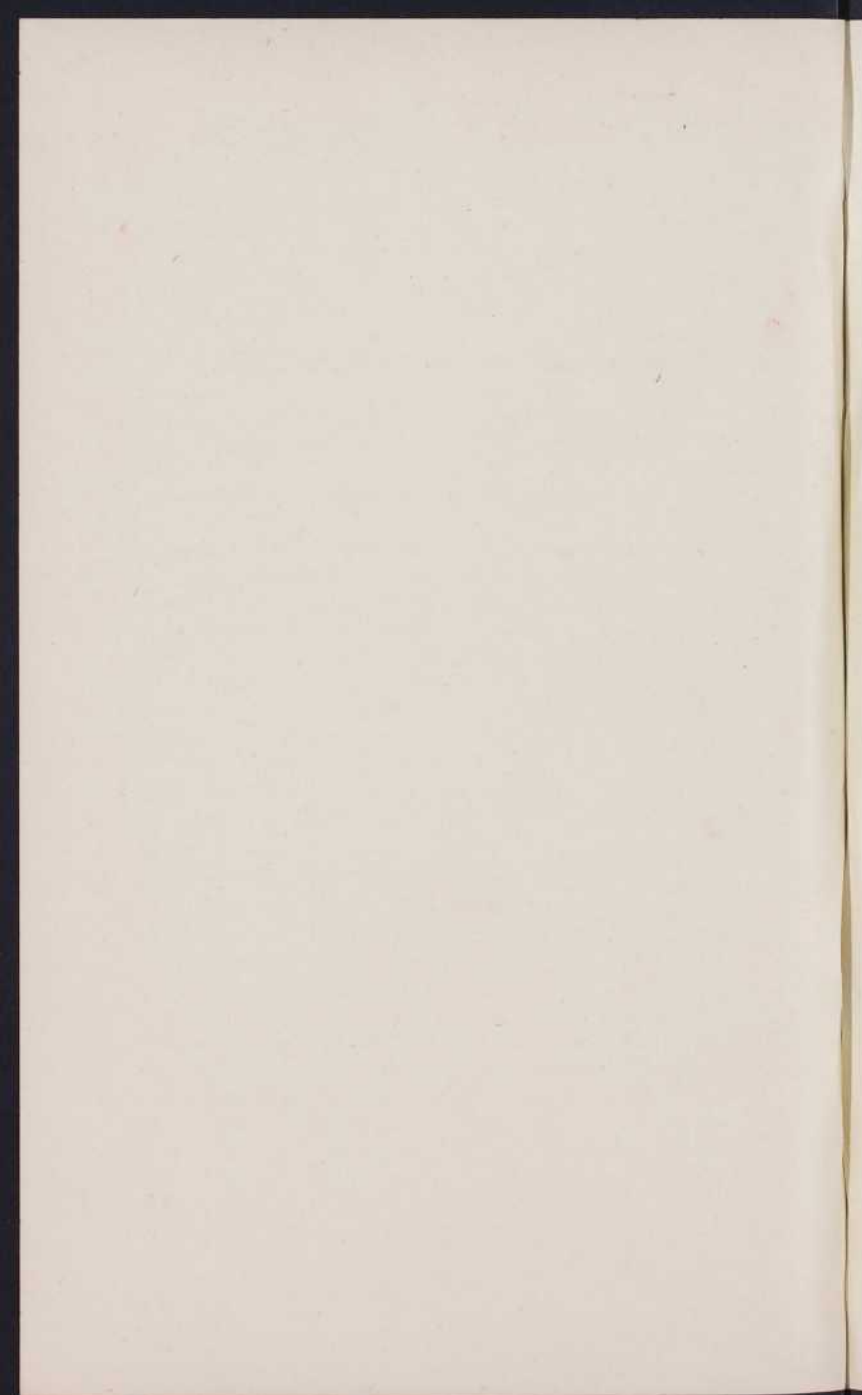
—Bien volontiers. Qu'allez-vous chanter?

Mot de la fin. Un brave homme entre chez un marchand d'instruments de musique et demande une clarinette.

—En si ou en mi, demande le commis?

—Non, j'aimerais mieux en ébène, répond l'autre.

25 juillet 1936.



REPORTERS ET CORRESPONDANTS

Vers l'automne de 1917, Walker, correspondant de l'*Associated Press*, se trouvait à Chihuahua, au Mexique, d'où le révolutionnaire et bandit Pancho Villa entendait partir pour s'attaquer au gouvernement. Walker, à qui il faisait part de son intention, lui dit: *Ne commencez pas maintenant. Voyez-vous, les grandes joutes en vue du championnat mondial du base-ball vont se produire en même temps: les nouvelles relatives à votre révolution seraient reléguées à une page intérieure des journaux.* Et Villa attendit la fin de la "World Series"! On trouve cette anecdote dans l'ouvrage d'Olivier Gromling, AP, *The Story of News*.

Le 7 novembre 1918, les journaux de New-York, et d'ailleurs, annonçaient la signature d'un armistice entre les Alliés et les Allemands, mais aucune confirmation précise ne venait d'Europe. En conséquence, l'*Associated Press* se refusait obstinément à transmettre cette nouvelle à ses abonnés. Ceux-ci protestaient avec véhémence; la foule, mal renseignée par d'autres agences et des correspondants particuliers, manifestait contre l'AP qu'elle accusait de pro-germanisme. Il y eut même des manifestations en face des bureaux de l'agence. Mais celle-ci tenait bon, tant elle a le scrupule de la

Pierre Daviault

vérité. L'événement lui donna raison, ainsi qu'on le sait.

Trois ans plus tard, le monde attendait avec impatience les nouvelles venues d'un certain coin d'Egypte, où l'on prétendait avoir trouvé la tombe du roi Toutankhamon. Le fait était si considérable que le *London Times* avait constitué un syndicat qui, moyennant la jolie somme de \$100,000, s'était assuré l'exclusivité des nouvelles officielles.

Or, un jour, on sut que les excavations allaient aboutir bientôt à la découverte la plus importante, celle du sarcophage même. Le représentant du *Times* attendait, confortablement installé dans une tente, sûr que la direction de la mission le prévendrait le premier, et lui seul. Il y avait là de nombreux correspondants, qui devaient se contenter de décrire l'atmosphère, de recueillir des nouvelles secondaires ou des rumeurs sans fondement.

Williams, de l'Associated Press, avait imaginé de se tenir dans la tente qui servait de quartier général à la mission, tout près des réservoirs d'eau potable où les travailleurs, suffoquant par une chaleur torride, allaient se désaltérer. A un certain moment, survint un des dirigeants des travaux, l'air mystérieux et exalté. Williams lui présenta un verre d'eau, en lui disant d'un ton détaché: *Ainsi, l'on a trouvé deux sarcophages?* L'autre se récria: *Mais non, un seul! — Celui de Toutankhamon?* précisa Williams. *Certainement*, dit le fonctionnaire, *et aucun autre*. Le journaliste n'en demandait pas davantage: son truc avait réussi. Il put annoncer la découverte avant son collègue du *Times*.

Les grands reporters, les journaux et les agences de presse rendent souvent de grands services, même d'ordre national.

Reporters et correspondants

On sait que l'entrée des Etats-Unis dans la Grande Guerre a été précipitée par la fameuse dépêche Zimmerman. Zimmerman, chancelier de l'empire allemand, avait câblé des instructions à son ambassadeur de Mexico, lui enjoignant de promettre mer et monde au Mexique s'il déclarait la guerre aux Etats-Unis, ajoutant que le Japon se chargeait de son côté de faire des ennuis à l'Oncle Sam. L'*Intelligence Service* anglais, en possession depuis peu des codes allemands les plus secrets, avait intercepté ce message, l'avait déchiffré et communiqué aux Etats-Unis. Les corroborations ne manquaient pas, de sorte qu'il ne restait plus à la grande république qu'à entrer dans le conflit, pour éviter une attaque.

Afin de saisir fortement l'opinion publique de cette nécessité avant toute démarche décisive, le secrétaire d'Etat Lansing remit en secret à l'*Associated Press* une copie de la dépêche, avec l'entente qu'il se verrait probablement obligé de désavouer son geste. Le correspondant consentit à publier le texte explosif à condition que Lansing réponde à trois questions, au cours de la réunion des journalistes que Lansing convoquerait après la publication et le désaveu. Ce qui fut fait. Devant les journalistes réunis, le secrétaire d'Etat répéta, ce qu'il avait fait par écrit, que l'*Associated Press* n'avait pas obtenu le texte par les voies officielles. Et le dialogue s'engagea: *Saviez-vous, monsieur le secrétaire d'Etat, que l'Associated Press possédait ce texte?* — Oui. — *En avez-vous nié l'authenticité?* — Non. — *Etes-vous intervenu pour empêcher la publication?* — Non.

Le correspondant Cooper causait un jour avec le président Coolidge et lui faisait part que la rumeur le disait fort près de ses sous. *Est-ce vrai, osa-t-il*

Pierre Daviault

demander, qu'un membre du Congrès, venu vous voir, vous a demandé la bande d'un de vos cigares, en guise de souvenir et que vous ne lui avez donné, effectivement, que cette bande de cigare? — Mais, répondit le président, il n'avait demandé que la bande et non le cigare, n'est-ce pas?

C'était au temps où le Mahatma Gandhi faisait beaucoup parler de lui. Un jour qu'il avait été arrêté, au début d'une de ses campagnes de "désobéissance passive", il consentit à recevoir un correspondant de l'Associated Press. *Continuez votre excellente besogne, lui dit-il; continuez à faire connaître notre point de vue. Mais soyez juste aussi pour les Anglais. Je ne voudrais même pas qu'un cheveu tombât de la tête d'un Anglais à cause de moi.*

Et voici le récit d'un autre truc de journaliste. On se rappelle l'enlèvement du bébé Lindbergh? On se rappelle que, la rançon versée, on trouva le bébé enterré dans un champ? Eh bien, quand se produisit ce dernier incident, la police et toutes les autorités intéressées tinrent une réunion à la maison de campagne de Lindbergh. Les journalistes pressentaient une nouvelle intéressante. Aussi attendaient-ils avec impatience le résultat de la conférence.

Blackman, correspondant de l'Associated Press, ne se bornait pas à attendre: il cherchait un moyen de transmettre la nouvelle sans délai. Aucun télégraphe dans les environs et un seul téléphone: chez le boulanger du hameau voisin. Blackman se rend donc chez le boulanger, appelle son bureau de New-York, et demande qu'on lui garde la ligne libre. A cet effet, l'employé de l'AP, à New-York, se met à lire à la femme du bonlangier tous les bulletins de nouvelles arrivant sans interruption à

Reporters et correspondants

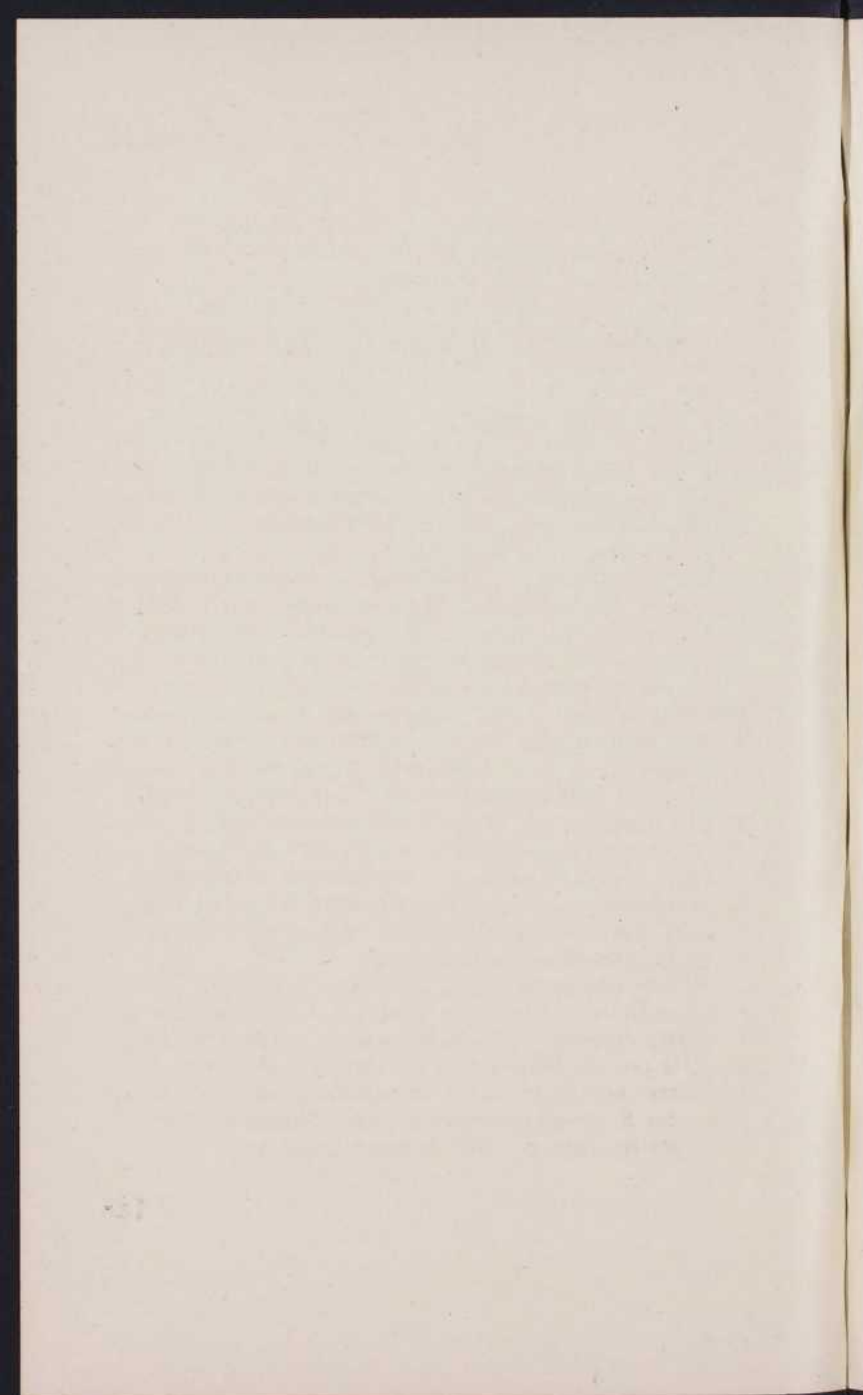
l'agence. La boulangère ne demandait pas mieux, perdue qu'elle était dans sa campagne et elle écouta avec plaisir, jusqu'à ce que Blackman revînt avec son "papier" sensationnel.

Et voici un truc qui évoque des incidents encore plus tragiques, si possible, et dont la nécessité se faisait sentir plus vivement. Quand se produisit la purge sanglante du parti nazi, en 1934, Lockner, principal correspondant de l'Associated Press à Berlin, sachant qu'on l'empêcherait de transmettre avant plusieurs heures, sinon jamais, les nouvelles qui commençaient à filtrer, avait imaginé de se faire téléphoner toutes les heures du bureau de Londres. Il racontait ainsi tout ce qu'il apprenait sans qu'on soupçonnât la moindre chose, puisqu'on ne le voyait faire aucune communication par les voies ordinaires. De la sorte, le monde a été renseigné plus tôt sur le drame monstrueux qui se jouait parmi les gangsters d'Allemagne.

La vie du correspondant est pleine de danger. Au cours de la guerre civile d'Espagne, Nutter, représentant de l'Associated Press, téléphonait un jour à Londres, surveillé par un censeur loyaliste. Des coups de feu se firent bientôt entendre à proximité: les nationalistes attaquaient. Le censeur n'eut rien de plus pressé que de s'enfuir, criant à l'autre: *Si tu restes, raconte cette attaque à Londres comme tu voudras.* Ce que fit le journaliste, sans se soucier de la canonnade ni de la fusillade.

A quelques jours de là, trois correspondants, en route vers un secteur particulièrement actif, se faisaient tuer par un obus tombant sur leur voiture.

31 mai 1941.



DE NAPOLEON III AU COL. LINDBERGH

L'histoire se répète, comme en fait foi l'anecdote que nous empruntons au troisième volume des mémoires qu'a publiés Mme de Gramont sous le titre: *Clair de Lune et Taxi-Auto*.

En octobre 1914, le colonel C. vient exposer à Joffre le moyen de fabriquer rapidement avec Schneider l'artillerie lourde qui lui fait défaut. Joffre lui donne une tape sur l'épaule: *Ah! ce sacré C., il a toujours aimé l'artillerie!* Comme quoi, les commandants en chef ressemblent aux Bourbons qui n'oublient rien mais n'apprennent rien.

Elizabeth de Gramont raconte encore que, durant la dernière guerre, Claude Debussy accompagnait Ninon Valin à un concert pour blessés. D'innocentes romances telles que *Joueurs de Mandolines* et *Belles Ecouteuses* reçurent de chaleureux applaudissements. L'auteur de plus savantes harmonies murmura rageusement: *Ils préfèrent toujours la mauvaise musique.*

Citons encore un trait du même ouvrage. Calmette, Alfred Capus, de Flers et Caillavet, écrit l'auteur, étaient les quatre meilleurs représentants de cette vie des Boulevards qui devait s'effriter après la guerre; esprit, frivolité, insouciance, parisianisme aigu; ces hommes charmants, mais dénués de grandeur, étaient faits par leur temps et pour leur temps;

Pierre Daviault

ils ne disaient même pas: Après nous le déluge! — ils n'auraient su le prévoir.

Le colonel Lindbergh, aviateur et politicien quelque peu célèbre, aime à s'entourer d'une auréole de gravité. Il lui arrive de la perdre. Ainsi, le lendemain de son arrivée à Paris après sa fameuse envolée, se trouvant à l'Hôtel de ville, Lindbergh, réclamé par la foule, grimpe sur le rebord de la fenêtre. Il manque de tomber et quelqu'un fait la réflexion: *Voyez-vous Lindbergh tombant sur la place de l'Hôtel de ville après avoir traversé si brillamment la mare aux harengs!*

Nous empruntons ce mot aux mémoires du policier Gaston Faralick, *Trente ans dans les rues de Paris*. Glanons-y d'autres traits. Sous le petit père Combes, ce président du conseil qui ménageait la chèvre et le chou sinon les "curés", Meyer, Alsacien commandant une compagnie de la police des rues, avait été chargé de disperser les manifestants socialistes mais sans leur déplaire trop, trop. Il avait imaginé de donner à ses commandements un sens opposé à la signification ordinaire. *Allons-y, les enfants!* Cela voulait dire: *Doucement, du calme! Arrêtez, pas si vite!: attaquer vigoureusement.*

Dans une circonstance analogue, le préfet Lépine, entouré par des manifestants qui le sommaient de rouvrir la Bourse du travail, s'écria: *Alors, la Bourse ou la vie?* Il eut les rieurs de son côté.

Bernard Shaw déteste les réunions mondaines. Or, une dame l'avait en quelque sorte forcé d'assister à une soirée au cours de laquelle un jeune violoniste s'acquitta péniblement d'un petit récital qui plut assez peu aux invités. L'hôtesse, découragée du silence de Shaw, finit par demander au grand dramaturge:

—Que pensez-vous de ma découverte?

De Napoléon III...

—Madame, je trouve que votre jeune homme ressemble beaucoup à Paderewski, répondit Shaw.

—Comment, à Paderewski? Paderewski n'est pas violoniste.

—Justement, dit l'autre.

Rapprochons de cette histoire, pour aucune raison apparente, celle du collectionneur de toiles dues au pinceau de Van Dyck, qui disait: *Van Dyck, grand portraitiste flamand, qui a peint 1,732 tableaux, dont 2,000 se trouvent aux Etats-Unis, à l'heure actuelle!*

L'infante Paz raconte dans ses mémoires qu'un jour elle s'était égarée dans la montagne, avec son frère, Alphonse XIII, par une pluie battante. Les deux princes finissent par arriver dans un petit village où les conduisait un enfant. Fidèle à la tradition (les traditions étaient inexorables dans l'Espagne monarchique), le curé chanta un *Te Deum*, puis prononça un petit discours où il disait: *Remercions notre roi de venir à nous comme un père à ses enfants, plus resplendissant que sous la couronne ou le manteau de pourpre!* Suivit un "Vin d'honneur" à la salle paroissiale.

Une autre fois, à la campagne, Alphonse XIII essayait un costume d'hallebardier du 13^e siècle en vue d'un bal masqué, quand on lui annonça le maire du pays. Le roi le fit introduire sans plus tarder et lui dit: *C'est ainsi que je me promène dans les rues de Madrid.*

Puisque nous voilà parmi les têtes couronnées, ne les quittons pas tout de suite. Il en reste si peu!

Quand l'empereur Maximilien se vit devant le peloton d'exécution, il fit distribuer une pièce de 25 francs à chacun des soldats chargés de l'horrible besogne, puis il leur dit: *Je vous demande simplement de viser droit au cœur.*

Pierre Daviault

C'est lui que Rochefort appelait "l'archidupe".

Dupe de Napoléon III, qui l'avait embarqué dans l'aventure mexicaine, où il l'abandonna quand les choses se gâtèrent.

Sur cette époque, Y. de Laurière raconte d'excellentes anecdotes dans son ouvrage: *Une Américaine à la cour de Napoléon III*.

Par exemple, cette histoire du ministre étranger qui, tout fier de son petit pied, accentuait l'impression grâce à un soulier bien trop étroit pour lui. A dîner chez l'empereur, un beau soir, le fat enlève sa chaussure. A la fin du repas, tout le monde se lève et s'éloigne de la table, comme le veut le protocole, afin de permettre aux souverains de passer entre les invités et la table. L'impératrice aperçoit un bas blanc (on ne s'habillait pas comme de nos jours en ce temps-là!) et connaissant la faiblesse du ministre, elle s'arrête pour causer longuement avec lui.

L'impératrice, qui n'était pourtant pas américaine, tenait toujours à inviter une célébrité à son thé. Un jour, ce fut même l'inventeur de la machine à enregistrer les impressions.

Eugénie avait une excellente maîtresse de frivole, la princesse Metternich, femme de l'ambassadeur d'Autriche, qui l'entraînait en des dépenses inouïes. On puise ces renseignements dans les mémoires de la comtesse d'Armaillé, née Ségur, publiés par sa petite-fille la comtesse Jean de Pange sous ce titre: *Quand on savait vivre heureux*.

Du reste, c'était le temps où paraissaient les grands couturiers et les grandes couturières: Worth, Bobery, Barenne. Cette dernière habillait la princesse de Beauffremont, à des prix astronomiques. Le mari grognait. *Mais, prince, s'écria la couturière,*

De Napoléon III . . .

en vérité de quoi vous plaignez-vous? Votre femme était horrible et je l'ai rendue charmante.

Le noble faubourg Saint-Germain la trouvait trop chère et trop orléaniste. Cependant, une vieille dame orléaniste fit une belle colère parce que ses ouvrières s'étaient précipitées aux fenêtres pour saluer de leurs vivats le prince impérial passant en daumont. On avait alors de rudes passions politiques.

C'était le temps où les jeunes personnes ne devaient aller à l'Opéra que l'année où leurs parents voulaient les marier. Elles ne portaient ni fourrures, ni dentelles de prix. On fut scandalisé, à une retraite au couvent du Sacré-Cœur, de voir arriver Mlle de Talhouet (depuis Mme de Juigné) avec une jaquette de velours bordée de chinchilla.

Mme de Girardin, dans le même temps, recevait des lettres bien écrites, mais sans signature, exprimant à son endroit des sentiments fort tendres . . . Elles venaient de son voisin, Xavier de Ravignan, qui, plus tard, se fit jésuite et devint célèbre.

Dans les mémoires de l'infante Eulalie, on trouve cette anecdote: la reine Isabel d'Espagne, chassée par les républicains, en 1868 (c'est toujours la même époque), se réfugie à Paris où elle fait venir l'avocat Salmeron.

Ce dernier se présente chez la reine, mais l'avertit tout de suite: *Républicain, je ne puis vous appeler Majesté.*

Parfait, rétorque la souveraine. Peut-être pourriez-vous employer le mot tu et me parler à la deuxième personne du singulier? Les souverains et ma famille m'appellent ainsi.

Avec grand plaisir, Votre Majesté, s'écrie l'avocat.

Pierre Daviault

Avant de quitter Madrid, Isabel avait affronté Espartero, premier ministre, cause de sa chute: il était d'humble origine et elle l'avait fait duc. *Addio, Señor!* lui dit-elle. *Je vous ai fait duc, je vous ai fait tout ce que vous êtes; mais le Tout-Puissant même ne pourrait faire de vous un gentilhomme!*

C'est la même Isabel qui, à quelque temps de là, se rendait à Rome pour voir Pie IX. Très pieuse, elle insistait pour baiser la mule du pape, qui voulait à tout prix l'en empêcher. Maîtresse femme, elle eut gain de cause, comme elle l'avait presque toujours. Par malheur, étant au surplus fort corpulente, elle chavira aux pieds du Saint Père.

Son obstination lui joua un autre vilain tour. Elle voulait grimper dans la coupole de Saint-Pierre et elle s'attardait dans l'ouverture, qu'elle bouchait tout à fait. Le duc de la Conquista, qui l'avait précédée, souffrait de la chaleur. *Votre Majesté*, se lamentait-il, *je me meurs*. La reine répondait: *Restez tranquille, pour l'amour de Dieu. Je ne peux ni entrer ni sortir*. On dut, à la fin, la tirer par les jambes.

Isabel avait la manie d'être toujours en retard: délibérément. On dit que c'est féminin. Le grand chambellan (elle régnait alors) se mit à annoncer, en toute occasion, une heure fausse. Un jour, elle s'en aperçut et refusa de partir. Mais, dans sa colère, elle se mordit une dent qui ne tenait plus guère. A la vue du sang, elle céda aux objurgations de son fidèle serviteur.

19 avril 1941.

ENTOMOLOGISTES, ORIGINAUX ET BRAVES GENS

La belle saison m'a ramené dans un petit pays que j'aime particulièrement, à cause de son intérêt propre, et parce que mes souvenirs d'enfance y restent attachés. C'est Berthier, c'est-à-dire Berthierville ou Berthier-en-haut; il importe de préciser, car il y a deux Berthier dans Québec. J'y ai vécu en un coin aux attrait nombreux, la Pépinière forestière. Vous ne connaissez pas cet endroit? Vous y perdez. Il est fort beau, avec ses immenses pelouses, face au fleuve où cheminent les transatlantiques. Les plantes de toutes sortes, de tout feuillage et de tout coloris y abondent. Elles sont étiquetées, mesurées, cataloguées; elles doivent servir à des fins utilitaires; en parcourant la Pépinière, vous pouvez faire un cours d'études botaniques. Mais on y a aussi le souci de la beauté et, sans rien sacrifier des nécessités pratiques, on y a tout disposé pour plaire à l'œil; le visiteur y rencontre même des plantes "inutiles" comme les fleurs, d'un grand nombre de variétés. Si donc vous n'avez pas le goût des connaissances exactes, vous pourrez admirer arbres, arbustes et fleurs, sans vous préoccuper des étiquettes sur lesquelles sont inscrits les noms parfois extravagants de ces beaux végétaux.

Nous sommes dans le domaine de la recherche scientifique. Il y a d'abord les expériences sur la pousse des arbres, comme il se doit dans une honnête pépinière. Attirés par le milieu, il y a aussi des chercheurs d'une autre espèce. En deux laboratoires à l'aspect imposant, deux jeunes hommes de science entreprennent de patientes expériences sur la pathologie végétale ou sur la biologie de l'insecte. À ceux qui nient l'existence de la science au Canada français, je conseille de rendre visite à ces deux chercheurs. Ignorés de la foule, sinon des spécialistes (peu nombreux, il est vrai), ils poursuivent des recherches d'un grand intérêt. Ils ne font pas de la science à la manière de ces saltimbanques qui racontent des choses élémentaires et connues depuis des siècles en des ouvrages puérils publiés avec accompagnement de tapage publicitaire; qui se font sacrer savants pour des travaux de vulgarisation dont l'importance ne dépasse pas celle des manuels de "leçons de choses". Nos deux jeunes hommes de science se proposent de contribuer à *faire* la science; de reculer, si peu que ce soit, les limites des connaissances humaines; d'ajouter des faits nouveaux à la somme des faits connus jusqu'ici. Voilà l'objet de la recherche scientifique, et ils ne l'oublient pas. Déjà sont sorties des laboratoires de Berthier des publications qui méritent l'attention du monde savant. Et les matériaux s'y accumulent de jour en jour.

Chez le botaniste se voient des collections de champignons ou de plantes. On y remarque de belles orchidées, parmi lesquelles brille l'incomparable "sabot de la vierge" (*Cypripedium reginae*, le Cypripède royal), cueilli dans le lieu dit le Carcan, qui suit Bardochette et Sainte-Philomène. Chez l'entomologiste, d'innombrables boîtes ren-

ferment des insectes aux formes étranges ou de beaux papillons. Mais la "collection" n'est pas une fin pour le pathologiste ou le biologiste. Elle leur fournit tout au plus la matière première de leurs véritables travaux. Ces travaux, on en a une idée à la vue des cages d'élevage, des lamelles de verre où sont collées de minuscules parties de plantes ou d'insectes, des microscopes, des incubateurs, des appareils météorologiques ou autres. Avec ces jeunes gens, je m'initie un peu aux mystères passionnants des sciences naturelles conçues selon la formule actuelle, de ces disciplines qui ont pour objet d'arracher aux végétaux et aux insectes les secrets les plus cachés de leur vie obscure.

L'entomologiste-biologiste de Berthier, qui est docteur-ès-sciences, me ressemble comme un frère (ô Musset). Mais l'air de famille fait défaut sur un point. Lui a une belle cervelle scientifique que je lui envie. Ah! ce n'est pas lui qui se contenterait des approximations de la littérature. Auprès de lui, je me passionne pour l'entomologie. Peut-être un jour vous raconterai-je ce qu'il m'a dévoilé sur les mœurs étranges de certains insectes. Mais il possède une bonne bibliothèque scientifique où mon instinct incurable de liseur m'a attiré. Entre autres choses, j'y ai appris des faits intéressants sur la vie des grands entomologistes du passé.

Justement voici le *Livre du centenaire* de la Société entomologique de France, ancêtre des groupements d'entomologistes du monde entier. Fondée en 1832, elle a réuni, parmi ses membres, tous les grands noms que cette science a comptés en France. Avec les années, elle s'est enrichie; elle publie un bulletin fort appréciable; elle reçoit des communications d'une grande importance. Elle est devenue une institution nationale, et même internationale.

Pierre Daviault

Des mécènes lui confient de vastes sommes pour l'attribution de prix appréciables. Signalons en passant que l'entomologiste-biologiste de Berthier (qui fait partie de la Société) s'est déjà vu attribuer l'un de ces prix, intitulé "Porter-Chili".

Le premier président de la Société entomologique fut Audinet-Serville. Cet homme, fort apprécié dans le domaine de l'entomologie, avait une autre spécialité, c'est-à-dire une mémoire phénoménale qui lui permettait de réciter la *Henriade* de Voltaire sans y manquer un mot à partir de n'importe quel vers. Il aurait pu employer sa mémoire à meilleure enseigne, me direz-vous. Mais, des goûts et des couleurs...

En ce temps-là les travaux scientifiques retenaient l'attention même des littérateurs. On raconte que, le 2 août 1830, Gœthe, voyant à Genève le savant Soret, lui dit: *Que pensez-vous de tout cela?* A quoi, Soret répondit: *C'est terrible. Ils vont chasser la famille royale.* Mais Gœthe de répliquer: *Il s'agit bien de cela. Je vous parle de la séance de l'Académie des Sciences de Paris.* Le grand poète allemand se piquait de suivre le mouvement des sciences naturelles.

Parmi les premiers membres de la Société entomologique figurait A.-G. Desmarest. A seize ans élève au Prytanée français, il avait été interrogé sur les mathématiques par le premier consul. Il avait si bien répondu que, sur-le-champ, Bonaparte lui avait accordé une médaille d'honneur et une pension, qui lui fut payée jusqu'à la Restauration.

Feisthamel était du nombre de ces savants. Ce nom évoque le souvenir d'un incident historique, celui du *Capullos de Retama* comme on l'a appelé. En 1829, Feisthamel demande à M. Bourboulon, consul de France à Cadix, de rechercher pour lui

le *Megasoma repandum* Hubn (excusez cet étalage inévitable d'érudition), fort beau Bombycide connu à l'époque de Mésopotamie. A quelque temps de là, le consul annonce l'envoi d'une boîte de cocons. Il la signale à M. de San Millan, directeur des diligences royales de Cadix. San Millan la recommande à tous les conducteurs et correspondants des diligences royales jusqu'à Barcelone. Elle reste non cachetée pour faciliter l'inspection. Au mois de mars, éclatent les incidents révolutionnaires de Cadix. San Millan est arrêté, avec son ami Puente, ministre de la guerre sous le régime constitutionnel. La cause principale de l'arrestation était la sollicitude qu'il avait montrée pour l'expédition de la boîte de cocons. Ces cocons, prétendaient les autorités, devaient renfermer des messages aux révolutionnaires. Les mots *Capullos de Retama*, écrits sur la boîte, avaient sans doute une signification particulière pour les conjurés. Intervention du consul de France, laborieuses explications, démarches de toutes sortes. San Millan est relâché, mais il l'avait échappé belle. Quant aux cocons, ils arrivent à Paris, mais ils ont péri dans le long voyage.

L'abbé Latreille (1762-1833), "le Prince de l'entomologie", mérita ce titre, que lui décerna Fabricius, le maître de Kiel, et dont l'honoraient ses contemporains. Les grands entomologistes, qui s'occupent d'un monde si fertile en faits curieux, semblent destinés à d'étranges aventures. Ainsi en a-t-il été de Latreille, dont la vie fut marquée par l'épisode dit de la *Nécrobie*.

En 1793, Latreille est incarcéré avec les prêtres insermentés au grand séminaire de Bordeaux, en attendant l'embarquement pour la Guyane. Un chirurgien qui soignait un évêque aperçoit un détenu en train de piquer un insecte sur un bouchon.

Pierre Daviault

Donnez-moi cet insecte, dit le chirurgien. Je connais quelqu'un qui a une belle collection et à qui il fera plaisir. Le prisonnier de répondre: Fort bien, mais qu'il m'en dise le nom. L'autre porta la bestiole à Bovy de Saint-Vincent, qui ne put la nommer. Au chirurgien qui lui rapportait cette réponse, le détenu dit: Il importe que M. Bovy sache mon nom. Dites-lui que l'abbé Latreille va mourir avant d'avoir pu publier son Examen des genres de Fabricius. Bovy, ému, met en mouvement sa famille et Dargelas. Celui-ci obtient l'élargissement et, l'ordre en main, court à la prison. Les prêtres étaient déjà en route pour l'exil. Dargelas se précipite au port: les prisonniers venaient de monter sur le ponton fatal. Il y va en bateau et montre le papier sauveur au commandant qui lui abandonne Latreille. Quelques jours plus tard, on apprend que le navire a sombré en vue de Corduan et que seuls les marins se sont sauvés.

Latreille a créé la systématique moderne. Sa grande découverte a été de fonder la nomenclature, non plus sur un caractère unique, mais sur la combinaison de caractères variés. Il la compléta par la désignation du type de chaque genre. C'est une règle de méthode encore en usage: on n'a pas trouvé mieux depuis. *De nos jours, le taxonomiste qui élabore une classification réussie, applique, qu'il le sache ou non, la méthode de Latreille et se montre son disciple, écrit P. de Peyerimhoff dans le Livre du Centenaire.*

C'était un homme essentiellement bienveillant, d'une simplicité antique, d'un accès facile, d'une complaisance à toute épreuve envers la jeunesse, d'une humeur aimable et égale dans l'intimité (...). Pour la Société entomologique de France, il reste le grand ancêtre, le demi-dieu, celui qui,

dans les allées du Jardin du Roi, a vu errer Buffon, l'élève de Lamarck, l'ami et le collaborateur de Cuvier (. . .). Célèbre dans toute l'Europe scientifique, entouré de l'estime de ses pairs et du respect de ses disciples, aucune de ces distinctions ne lui enleva sa modestie foncière. Quand il contredit Fabricius, il s'en excuse, et le maître de Kiel, qui lui a décerné son titre fameux, s'incline devant ses verdicts.

Dejean, coléoptériste célèbre, était fils du général comte Dejean. Général de division lui-même, aide-de-camp de Napoléon Ier, il fit toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire. Proscrit à la Restauration, pair sous la Monarchie de Juillet, il avait la passion de l'entomologie. Il a aussi sa légende entomologique, celle du *Cebrio ustulatus* qu'à la bataille d'Alcanizas, sur le point de charger à la tête de ses dragons, il piqua dans son casque doublé de liège. Il retrouva l'insecte intact, bien que le casque eût été fort abîmé par la mitraille. Le général Philippe de Ségur raconta cet incident à la Chambre des Pairs, le 18 avril 1854, dans l'éloge funèbre de son camarade.

Il avait réuni une admirable collection de coléoptères. Dejean n'était pas un homme d'étude, il n'avait pas le goût des livres. Mais ses catalogues étaient répandus dans toute l'Europe et sa nomenclature fit loi pendant longtemps. L'affaiblissement de sa vue et le fardeau de plus en plus lourd de ses obligations le forcèrent à abandonner sa science. Il voulut vendre sa collection pour 50,000 francs au Muséum, qui ne put réunir les fonds. Le roi de Prusse offrit cette somme; Dejean la refusa, par patriotisme et dispersa sa collection parmi les coléoptéristes de France. *Dejean a été le plus représentatif parmi les grands collectionneurs.*

Léon Dufour (1780-1865) et E. Perris (1808-1878) représentaient deux types de savants bien différents. Dufour s'est occupé d'histoire, de biogéographie, d'éthologie, de systématique, d'anatomie et de physiologie. Il a apporté à son œuvre si variée une conscience probe et constante. Retiré à Saint-Sever, il ne consentit à venir à Paris que pour présenter ses mémoires aux corps savants ou pour être présenté aux grands personnages qui tenaient à le voir. C'est ainsi qu'en pluviose an XI, Joséphine le fit venir à la Malmaison pour lui demander d'aller aux Indes lui chercher des plantes et de quoi orner son "cabinet de curiosités". Il refusa la chaire d'entomologie au Muséum, pour ne pas quitter Saint-Sever. Ce sage disait au déclin de son existence: *Si j'avais à recommencer ma vie, je vivrais comme j'ai vécu.*

Perris n'avait pas, comme Dufour, le goût de la connaissance précise. Il voyait plutôt le côté pittoresque de la science. Entre Réaumur et Fabre, il a consacré sa vie à l'étude des mœurs et à la description des métamorphoses des insectes. S'il fait songer à Fabre, Dufour le rappelle aussi par son style parfois fort imagé. Mais Perris excellait en ce genre. *Sans prétention ni recherche, il avait beaucoup de clarté dans l'esprit, de facilité et d'élégance dans l'expression, et de personnalité dans l'exposé. . . C'est un grand art de mettre tant de séduction dans la froide vérité scientifique. Cet art, Perris l'a possédé comme Fabre, peut-être avec moins de brillant, mais avec plus de simplicité et de sûreté.*

Tout a été dit sur l'auteur des *Souvenirs entomologiques*. Ne retenons ici qu'une mise au point, nécessitée par l'enthousiasme peut-être excessif qu'il a fait naître. Fabre vaut surtout par l'expression littéraire de ses observations. Mais, dans le domaine

de l'entomologie "littéraire", il avait eu des précurseurs. Et d'abord Réaumur, qui, compte tenu des moyens restreints dont il disposait, apparaît comme un observateur de plus de génie que Fabre. En réalité, écrit Ferton, la somme des faits apportés par l'illustre entomologiste n'est pas aussi considérable que certains l'ont avancé (...). En définitive, j'estime que nous ne devons pas plus à Fabre qu'à certains autres de nos grands entomologistes, qu'à Réaumur pour ne citer que le plus ancien. Fabre, en effet, doit être jugé du point de vue scientifique, car il prétendait observer scientifiquement les mœurs et les métamorphoses des insectes. Mais Fabre artiste et littérateur est infiniment supérieur à Fabre savant et surtout à Fabre philosophe, écrit M. de Peyerimhoff. (Philosophe, parce qu'il a voulu ébranler la doctrine transformiste par une interprétation des faits parfois arbitraire.) Une langue ardente, indisciplinée, pittoresque, pleine d'images, riche en mots heureux ou imprévus, séduisante. C'est un magicien. Victor Hugo l'avait, paraît-il, sacré l'Homère des Insectes. Il serait plutôt le Chateaubriand de l'entomologie: même abondance, surabondance d'imagination, même souci de la forme, même charme et même séduction sur le lecteur, et, dans la proportion, même célébrité.

Ainsi remis dans une juste lumière, Fabre reste très grand. Peyerimhoff écrit encore: Nous aurons beau faire notre austère devoir et dénoncer ces licences littéraires, cela n'enlèvera rien au prestige de l'artiste. Celui-ci s'est élevé une statue d'airain, contre laquelle rien ne prévaudra.

De son côté, Jean Rostand, à qui ses "livres de nature" valent une belle réputation, écrit dans le Livre du Centenaire: Fabre fut assurément téméraire en niant le fait de l'évolution. Mais sommes-

Pierre Daviault

nous tellement fondés à lui reprocher sa défiance des explications transformistes quand nous considérons ce qui est advenu des grands systèmes que l'on donnait de son temps pour des dogmes? M. Rostand a écrit des pages remplies d'une admiration débordante pour Fabre et à propos d'un auteur cité plus haut, il dit: Sans vouloir diminuer les titres de l'honnête commandant Ferton, qu'on se plaît à comparer à Fabre, on nous permettra de dire que ce ne sont pas ces notes sèches, tout exactes qu'elles peuvent être, qui allumeront au cœur des jeunes gens le zèle pour la chose vivante!

A. Giard (1846-1908) a été le créateur de l'entomologie moderne, c'est-à-dire biologique. Il a fondé le Laboratoire d'Evolution des êtres organisés, boulevard Raspail, à Paris, et la station biologique de Wimereux. Notons ici que notre entomologiste de Berthier (celui qui me ressemble comme un frère) a travaillé pendant trois ans boulevard Raspail et à Wimereux (avant de passer à l'Ecole des eaux et forêts de Nancy), sous le maître Maurice Caullery, successeur de Giard.

Giard, écrit Peyerimhoff, a été le naturaliste intégral. Sa curiosité savante s'est penchée sur tous les êtres vivants. Il les a étudiés autant sur place et dans leur milieu qu'au laboratoire. Tous les problèmes de la vie, il les a examinés et poursuivis en les confrontant dans les différents groupes.

C'est cette forte discipline qu'apprennent les étudiants du boulevard Raspail. Son empreinte est restée sensible dans la direction des recherches, dans l'expression des idées, dans l'enseignement. Il a pris les sciences biologiques au moment où la grande mémoire de Cuvier les dominait et les limitait encore. Il les a renouvelées, affranchies (...). Son influence s'exerce même à l'étranger. Sa leçon d'ou-

verture au Cours d'Evolution des êtres organisés fut un événement scientifique. C'était toute l'histoire du transformisme exposée et rajeunie, toute la vanité de la recherche des causes finales dénoncée une fois de plus après Bacon et Gœthe, toute l'originalité de Lamarck mise en lumière et combinée aux théories de Darwin. On voyait Buffon et Montesquieu, les Encyclopédistes, Bossuet même appelés en témoignage. Notons que son successeur Caullery est actuellement l'un des grands maîtres en ce domaine. Son ouvrage, *le Problème de l'Evolution*, a mis bien des notions au point, dénoncé les abus de la théorie transformiste et redonné à l'idée de Dieu sa place dans la science. Giard était trop curieux et trop perspicace pour n'avoir pas prévu combien le monde infini des Insectes devait fournir de matériaux et d'aperçus à la biologie générale. Ce sont ces matériaux que les élèves de son laboratoire, et avec eux celui qui a pris racine à Berthier en Québec, s'efforcent de réunir.

Avec Giard, l'entomologiste perdait son pittoresque et l'entomologie, sa fantaisie. L'entomologie devenait une science exacte et l'entomologiste, un biologiste, un homme de laboratoire.

Le romancier de Jérôme, qui poursuit la fantaisie jusqu'au 60° latitude nord, compte dans sa famille de grands savants. Il donne au *Livre du Centenaire* une étude fort amusante intitulée: *Mes oncles, Louis Bedel et Henri d'Orbigny*. Le neveu voit ses oncles sous l'angle de l'ironie. Les deux savants étaient des originaux.

Louis Bedel était célèbre pour sa rigueur scientifique. *Toute son originalité est dans sa méthode*, écrit Peyerimhoff. *Et cette méthode a été le produit d'une perpétuelle discipline, en vertu de laquelle il voulait être à la fois exact, complet, concis et clair.*

Pierre Daviault

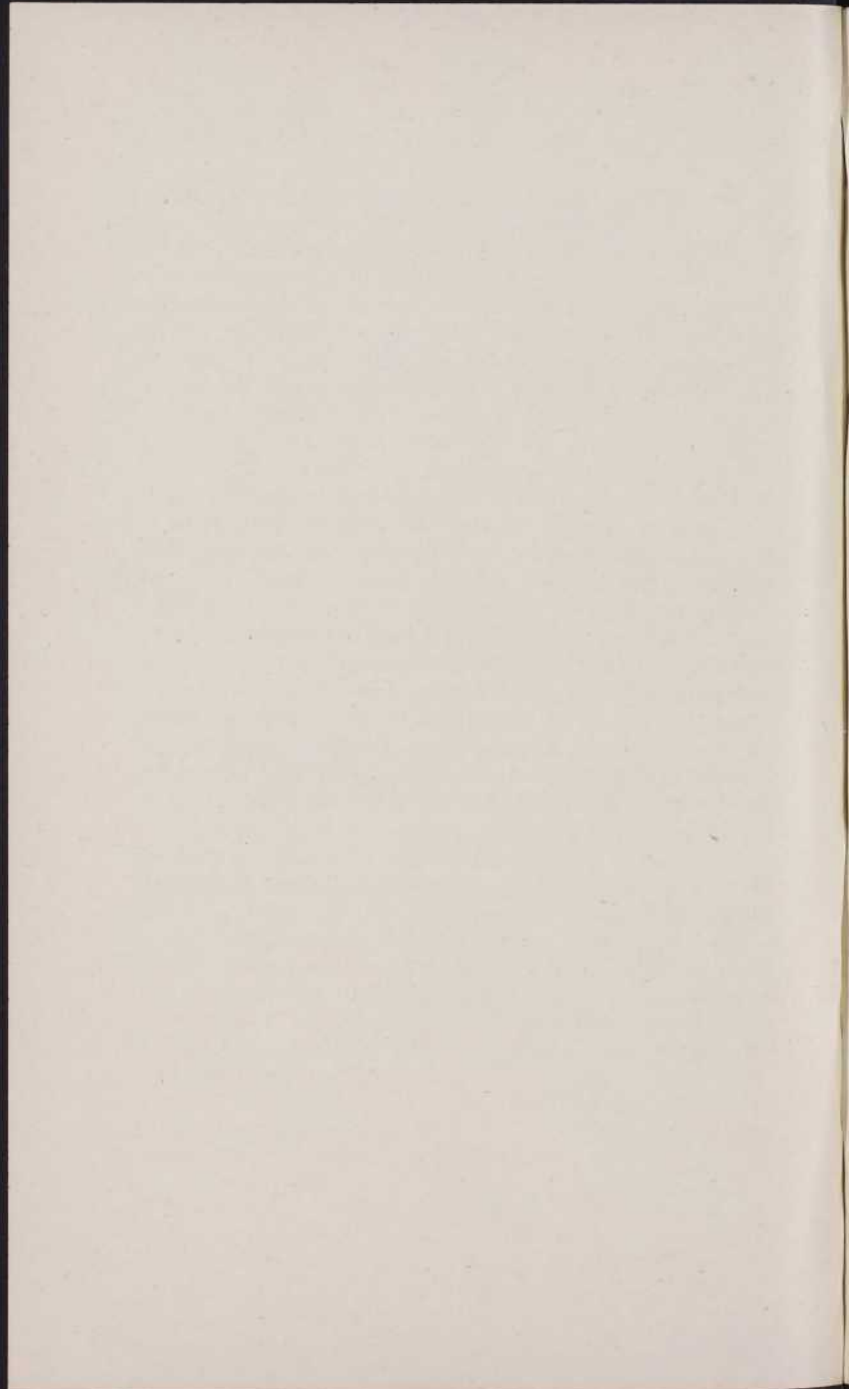
Pour Maurice Bedel, cette discipline se traduisait dans la pratique par une intransigeance un peu comique. C'était, dit-il, un homme avec lequel il n'y avait point d'autre conversation possible que l'entomologie. A un déjeuner de famille, le premier auquel il consentit à prendre part... malgré l'excellence des mets et des vins, malgré la présence de plusieurs dames étrangères aux choses de la coléoptérie, il se lança dès les huitres dans une âpre et ardente critique des travaux de ses collègues de la Société entomologique. Il n'y mettait aucune mesure, s'élevant avec autant de véhémence contre l'omission d'une virgule dans un texte que contre la confusion d'une espèce avec une variété. Plus loin: S'il n'était pas distrait au point de prendre le dos d'un fiacre pour un tableau noir, il perpétuait la tradition du savant de légende par son logement et sa vie d'intérieur (...). On pénétrait d'abord dans un chaos de livres et de brochures plongé dans les ténèbres d'une pièce qui avait dû être une antichambre. La fenêtre en était obstruée par toutes sortes de bulletins, catalogues et tirages à part. A main droite, on avait l'ancienne salle à manger transformée en bibliothèque spécialement réservée à la science et à la littérature des voyages. Il était malheureusement impossible d'accéder aux rayons dont on était séparé par des talus de volumes, si bien que pour atteindre l'Asie il eût fallu d'abord démolir l'Afrique. Un peu plus loin s'ouvrait la cuisine où, pendant trente ans, ne se dora nul poulet, ne mijota nul miroton; elle aussi tenait, dans la mesure de ses moyens, l'emploi de cité des livres; le fourneau, l'évier, le buffet disparaissaient sous les volumes des explorateurs. Le salon recevait la collection des coléoptères, dont certains étaient de grands seigneurs, des "types" qui encombraient

fauteuils et tables. Dans la chambre à coucher, le lit était recouvert de vêtements, car les placards abritaient encore des livres et des cartons d'insectes. Tel était le cadre. L'homme qui s'y mouvait n'avait point l'accueil facile. Il redoutait les nouveaux venus: il se hérissait devant les phraseurs; il rabrouait les ignorants. Cela était juste; il faut que la science se défende contre les parasites et les pique-assiette. C'aura été, je pense, l'un des grands mérites de ce secrétaire général honoraire de la Société entomologique de poursuivre, de traquer et de mettre à mal l'amateurisme dans une des branches de la science où il n'a que trop de tendance à s'établir.

Henri d'Orbigny, issu d'une illustre famille, était plus agréable. Savant consciencieux aussi, il voyait le pittoresque de sa science et se plaisait aux descriptions d'insectes. Son originalité consistait à trouver dans la langue française des nuances qui échappaient à tout autre. La carène du front pouvait être, sur un insecte, "plus ou moins courte" et, sur un autre, "assez courte". Dans l'un il y avait "des interstries garnis de granules assez serrés" et dans l'autre "des interstries garnis de granules assez écartés".

Bedel et d'Orbigny discutaient sans cesse. *As-tu lu*, disait d'Orbigny, *la dernière communication de X...?* — *Absurde*, répondait Louis Bedel. — *Pourquoi?* — *Parce qu'elle est de X.* Une autre fois, Bedel demandait: *Que penses-tu de Z...?* — *Je lui refuse toute autorité.* — *Pourquoi?* — *Parce qu'il est l'auteur de tel ouvrage.* D'Orbigny bataillait à propos de doctrines et Bedel, à propos des hommes. Ils ne s'entendaient guère.

17 août 1935.



L'ENIGME DE L'ARCHIDUC JEAN-SALVATOR DE TOSCANE

Les mémoires de l'archiduc Léopold d'Autriche, fils du dernier grand-duc de Toscane Ferdinand IV, viennent de paraître en français, sous ce titre: *Souvenirs de la cour de Vienne*. La lecture en est passionnante, comme on l'imagine sans peine. Aucun règne n'a été si fertile en événements dramatiques que celui de François-Joseph, aucun n'a compté autant de tragédies, aucune famille souveraine n'a eu tant de princes promis à un destin tragique. Quelques mots suffisent à évoquer ces drames: l'exécution de Maximilien, Meyerling, l'assassinat de l'impératrice Elizabeth, Sarajevo.

Toutes ces sombres histoires reviennent dans les mémoires de Léopold, et l'auteur y projette des lueurs nouvelles.

Sa propre vie est un roman digne des Habsbourgs. Ayant renoncé à ses titres pour épouser une actrice (la chose était fréquente dans sa famille), il devint Léopold Wolfing. Jusqu'à la révolution qui détrôna sa famille, il coula une existence heureuse et obscure, en Suisse. Puis, quand vint la débâcle, abandonné de la femme pour qui il avait tout perdu, il croula dans la misère. Les emplois les plus modestes ne lui semblaient pas à dédaigner;

Pierre Daviault

tout lui était bon pour gagner sa vie, sauf les besognes où aurait sombré sa dignité d'homme. Un jour, il se fit conférencier de cinéma afin de présenter un film sur sa famille dans un grand nombre de villes européennes: c'était au temps du film muet. Ce travail lui plut. Mais il dut l'abandonner quand naquit le cinéma parlant. Il se fit journaliste, racontant ses souvenirs, en tranches, dans les journaux.

Choisissons, dans son livre, l'histoire sur laquelle il apporte le plus de documents neufs, c'est-à-dire celle de l'archiduc Jean-Salvator de Toscane, oncle de l'auteur.

Nous touchons à l'une de ces énigmes de l'histoire qui resteront toujours sans solution, doit-on croire, comme celle de Louis XVII, du maréchal Ney et tant d'autres. En effet, on n'est pas sûr encore que Jean-Salvator soit mort. Mais procédons par ordre.

Poète, compositeur, philosophe, ami des artistes, Jean-Salvator menait une vie en marge de la famille royale, mais à Vienne tout de même, à la tête d'un régiment. Un jour, il s'avisa de publier un livre où il relevait les défauts de l'armée autrichienne, ne ménageant ni le ministre de la guerre ni les feld-maréchaux ou l'archiduc Albrecht.

Pour le punir, on l'envoya à Linz, trou de province, où l'ennui le poussa au désespoir. Résolu d'en sortir, il fit le projet d'occuper le trône vacant de Bulgarie. Informé, l'empereur François-Joseph le frappa dans ce qu'il avait de plus cher, c'est-à-dire son métier militaire, en lui enlevant le poste de colonel au troisième régiment d'artillerie.

Jean-Salvator s'en alla vivre dans son château d'Orth. Du matin au soir, il travaillait comme un paysan, à la sueur de son front. Par hasard, il aperçut, dans la forêt, une femme: Milly Stübel, dont il s'éprit éperdument... Jean proposa à

L'énigme de l'archiduc...

Milly, chanteuse d'opéra, de l'épouser en simple citoyen: ils gagneraient leur vie au théâtre, elle comme chanteuse, lui comme directeur.

L'archiduc s'en alla faire part de son projet à l'empereur. Une scène terrible s'ensuivit. Pour la première fois, quelqu'un osa dire à François-Joseph ce qu'il pensait de sa tyrannie. Jean-Salvator devint Jean Orth et se vit interdire, sous peine d'incarcération immédiate, de rester ou de rentrer en Autriche.

Passionné de navigation, Jean Orth décida d'acheter un bateau, puis de s'en aller, seul avec sa femme et quelques marins, à travers les mers. L'archiduc Léopold le vit à Fiume, la veille de son départ. *Te reverrai-je?* lui demanda-t-il. L'autre lui répondit, avec un sourire énigmatique: *Peut-être...*

Quelques mois avant cet événement, Jean-Salvator avait été l'un des principaux acteurs d'un drame étrange qui reste inexpliqué. La comtesse Larisch (la seule femme peut-être qui sût le mot de l'énigme de Meyerling) l'a raconté dans ses mémoires.

Peu de temps avant sa fin, l'archiduc héritier Rodolphe avait été la voir à son hôtel et lui avait confié un coffret de fer qu'elle ne devait pas ouvrir et ne remettre qu'à la personne qui se ferait connaître par ces quatre lettres: R. J. U. O. La comtesse était la cousine de Marie Vetsera, l'amie de Rodolphe, et elle avait servi d'intermédiaire entre ces deux amoureux tragiques. C'est ce qui motivait la confiance que lui faisait Rodolphe.

Celui-ci ne s'expliquait aucunement sur le contenu du coffre. Il laissait entendre seulement qu'il s'y trouvait des papiers politiques fort compromettants.

Pierre Daviault

Le lendemain du drame de Meyerling, la comtesse recevait un billet signé R. J. U. O. de la part d'un homme qui la priait de lui rapporter le coffret, en pleine nuit, dans un endroit désert. L'intrigante se rendit au rendez-vous et remit la cassette à un inconnu enveloppé d'un ample manteau.

Cet homme se fit connaître: c'était l'archiduc Jean-Salvator. Il ne révéla pas le contenu de la cassette (du moins, la comtesse Larisch ne nous le révèle pas: mais ses mémoires furent publiés en 1913, du vivant de François-Joseph par conséquent, et elle avait intérêt à voiler certaines choses). Cependant, il affirma que, si l'on avait connu ces documents, Rodolphe aurait été accusé de haute trahison et fusillé.

La comtesse se rappela alors que le prince héritier, à en croire une rumeur, avait songé à se faire proclamer roi de Hongrie, séparant son royaume de l'Autriche.

Jean-Salvator prit congé disant: *Je vais disparaître, mais pas de la même façon que Rodolphe. Je mourrai, mais je resterai en vie. Vous n'entendrez plus parler de moi...*

Jean-Salvator ou plutôt Jean Orth s'embarqua à Londres sur la *Sainte-Marguerite*. A quelque temps de là, on apprit que la *Sainte-Marguerite* avait mouillé à La Plata. Le capitaine Jean Orth, affirmait-on, en était descendu avec une femme fort belle, habillée en matelot. Il avait engagé un nouvel équipage. Plus tard encore, le navire jetait l'ancre près de Valparaíso. Jean Orth avait paru dans un café, accompagné de la femme en matelot, qui avait divinement chanté pour réjouir les buveurs.

Dès le départ de Valparaíso, la *Sainte-Marguerite* avait rencontré une tempête de plusieurs jours. A la longue-vue, du cap Horn, on l'avait reconnue,

L'énigme de l'archiduc . . .

ballottée par les flots. Puis elle avait disparu, et, depuis ce jour, personne n'a plus entendu parler de la *Sainte-Marguerite*.

Avait-elle péri? Un croiseur autrichien alla à la recherche du voilier. En vain. Mais Jean Orth vivait-il? La comtesse Larisch et la mère de l'ancien archiduc le croyaient.

C'est alors qu'arriva en Autriche un jeune officier de marine qui avait fait partie du premier équipage de la *Sainte-Marguerite*. A l'entendre, Jean Orth n'était pas parti de La Plata avec le nouveau personnel du voilier, mais s'était enfoncé dans le continent sans laisser de traces. Le capitaine et la femme qu'on avait vus à Valparaiso n'étaient ni Jean ni Milly. Mais des gens qui jouaient leurs rôles. On se rappelait que l'homme, emmitoufflé jusqu'aux oreilles, n'avait pas montré son visage.

Des voyageurs vinrent, par la suite, raconter qu'ils avaient vu Jean Orth en divers pays d'Amérique. Un explorateur affirmait l'avoir aperçu parmi les glaces des régions polaires.

La mère du disparu ne cessait de prier pour son retour. Un matin, on trouva son cadavre sur les dalles de la chapelle où, comme chaque nuit, elle avait adressé ses supplications au ciel.

Comme elle était étendue dans son cercueil, au milieu d'une vaste salle du château, un soir, un inconnu qui cachait bien ses traits entra furtivement. Il pria près du cercueil et le vieux domestique qui assistait à la scène remarqua que ses épaules tremblaient comme celles d'un homme en sanglots. Se relevant, il vint contempler le cadavre, qu'il baisa au front. Puis il déposa un bouquet de fleurs des champs et se retira. Le laquais dit ensuite: *Je puis jurer que c'est l'archiduc.*

Pierre Daviault

L'émoi se répandit à Vienne, où l'archiduchesse devait être enterrée comme tous les Habsbourgs. L'archiduc Albrecht, le vieil ennemi de Jean-Salvator, obtint de l'empereur des mesures extraordinaires. Le signalement de Jean Orth fut donné à la police, qui eut ordre de surveiller quiconque entrerait à Vienne. Et personne ne put pénétrer dans la capitale, la veille ou le jour des funérailles, sans subir un examen rigoureux. On craignait que la présence de Jean Orth ne fût la cause de désordres. Autour de l'église des capucins, où devait avoir lieu l'enterrement, des centaines de policiers se glissèrent dans la foule pour chercher l'homme mystérieux. Jean Orth ne parut pas.

L'énigme restait entière. Dans les années qui suivirent, on continua à signaler sa présence un peu partout. Des imposteurs se donnèrent pour Jean Orth. Mais le mystère ne s'éclaircissait pas.

Quant à l'archiduc Léopold, il semble croire que son oncle est mort, non pas en mer, mais quelque part en Amérique.

L'auteur des *Souvenirs de la cour de Vienne* fait, sans y insister, une constatation curieuse. C'est que tous les membres de la famille impériale d'Autriche qui sont disparus mystérieusement ou ont été assassinés avaient conspiré contre François-Joseph. Même Rodolphe, le suicidé (ou l'assassiné...) de Meyerling. Même l'impératrice, peut-être, qui ne cachait pas sa sympathie pour les Hongrois. Libre aux lecteurs doués d'imagination de se demander ce qu'était réellement l'énigmatique empereur.

12 février 1938.

L'ÉNIGME DU MARÉCHAL NEY

Il est des énigmes historiques qui passionnent chercheurs et curieux depuis des siècles et qu'on n'arrivera sans doute jamais à résoudre. Elles fournissent des sujets aux écrivains et aux journalistes et elles satisfont le goût du mystère qu'on conserve à tout âge. On n'est pas encore arrivé à déterminer qui était le Masque de fer; on n'est pas sûr encore que le jeune Louis XVII soit mort au Temple. Sans doute ne sera-t-on jamais fixé, sur l'un ni l'autre point.

Pour être moins célèbre, un autre mystère intrigue les historiens qui ne sont pas arrivés à y faire la lumière: le maréchal Ney a-t-il été exécuté réellement par les soldats de Louis XVIII? Ne s'est-il pas plutôt enfui aux Etats-Unis, où il se serait éteint de sa belle mort? On se pose la question, en effet. Dans un cimetière de la Caroline du Nord, on montre aux touristes une pierre tombale portant le nom du grand soldat. Deux livres ont paru aux Etats-Unis, remplis de témoignages et de preuves favorables à la thèse du séjour aux Etats-Unis. Leurs auteurs sont parfaitement convaincus que Ney n'a pas été exécuté en France. Récemment, dans les *Annales de Paris*, René Arnaud examinait ces documents et se prononçait contre leurs conclusions. Mais il s'appuyait sur des raisonnements

et des déductions, plutôt que sur des faits, et l'on sait comme le raisonnement est de peu d'utilité en histoire. L'énigme reste intacte. Voyons donc les données du problème.

Rappelons brièvement l'histoire véridique (officielle en tout cas) du maréchal Ney. Après l'abdication de Fontainebleau, Ney se rallia aux Bourbons. Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, Louis XVIII envoya Ney à la tête d'une armée nombreuse pour barrer la route à l'empereur. Affolé par l'enthousiasme des populations, emporté par le courant qui soulevait ses propres soldats et aussi sans doute par le souvenir des gloires passées, Ney jeta son sabre aux pieds de Napoléon et le suivit jusqu'au soir de Waterloo.

Rentrés en France et furieux de ce qu'ils appelaient sa trahison, les Bourbons traduisirent le maréchal devant un conseil de guerre qui refusa de juger le grand soldat. Plus docile, la Chambre des Pairs le condamna à mort. Le 7 décembre 1815, à neuf heures du matin, Ney était conduit au pied d'un mur près de l'Observatoire. Face aux douze soldats qui braquaient leurs fusils sur lui, il dit: *Faites votre devoir. C'est là qu'il faut frapper, ne me manquez pas... Mon honneur...* Il n'acheva pas. Le commandant avait crié précipitamment: *Joue, feu!* Le peloton se retira. Un gentilhomme traversa l'espace libre et vint remuer le corps du pied, pour bien s'assurer que l'homme était mort. Un officier anglais du corps d'occupation de Paris vint tremper son mouchoir dans le sang du mort. Un autre, à cheval, fit sauter sa bête au-dessus du cadavre: tristes outrages à l'ennemi vaincu et qui les avait fait bien trembler, surtout en Espagne, où il avait commandé contre Wellington. De même, à l'hospice de la Maternité où le corps fut exposé,

L'énigme du maréchal Ney

500 Anglais vinrent le voir. Les gardes nationaux leur dirent ironiquement: *Mais, messieurs, vous avez dû le voir en Espagne! Que ne veniez-vous le voir il y a cinq ans!*

Le soir de ce 7 décembre, trois hommes suivaient au trot la route de Paris à Orléans. L'un était le général comte Lefebvre-Desnouettes, proscrit par le roi et fuyant en Amérique. L'autre était Pascal Luciani, petit parent de Napoléon: il était le fils d'un cousin de la mère de l'empereur. Lui aussi, soldat de l'Empire, s'en allait à Philadelphie. Quant au troisième, les autres s'adressaient à lui avec respect comme à un personnage considérable.

Pendant cinq nuits de suite, le trio chevaucha à bride abattue. Puis, à Bordeaux, ils montèrent sur un navire en partance pour l'Amérique. Sur le pont, un matelot apercevant le troisième personnage, lui dit: *Il me semble que je vous connais. — Pour qui me prenez-vous donc? — Pour mon ancien chef, le maréchal Ney!* L'autre s'écria: *Le maréchal Ney a été exécuté à Paris!* Puis il alla s'enfermer dans sa cabine, d'où il ne sortit plus pendant les 35 jours que dura la traversée.

Débarqué à Charleston, dans la Caroline du Sud, le mystérieux personnage alla s'attabler dans un café du port. Il y vit le même matelot, qui s'écria: *Bonjour, monsieur le maréchal Ney!* L'homme répondit vivement: *Vous vous trompez, je m'appelle Peter-Stuart Ney.* Après quoi, il quitta le café. Le matelot s'appela Philippe Petrie et il avait servi dans la Grande Armée.

Pendant trois ans, on perd la trace du personnage. En 1819, dans un village de la Caroline du Sud, à Brownsville, un homme à l'aspect imposant venait offrir ses services à titre de maître d'école. Comme on lui demandait quelle était sa compéten-

ce, il répondit: *Je viens de consacrer trois années à une étude approfondie du latin, du grec et des mathématiques.* Cela parut suffisant et on lui accorda une place. Quand on lui demanda son nom, il répondit: *Je m'appelle Peter-Stuart Ney.*

Ney s'installa. Il était évidemment bien supérieur à sa condition. Doué de talents nombreux, il étonnait surtout par son habileté à l'escrime et à l'équitation. Parfois, il consentait à commander la milice du comté et les miliciens n'en revenaient pas de voir un officier si habile. Mais il vivait très retiré. Un jour qu'un élève avait affiché par plaisanterie sur la façade de l'école: "Académie de P.-S. Ney", ce dernier devint pâle de rage et arrachant l'écriteau: *Je ne tiens pas à ce que l'on sache que je suis ici!* s'écria-t-il.

Un jour, la gazette du lieu annonça qu'était mort à Sainte-Hélène "le général Napoléon Bonaparte, ci-devant empereur des Français". Ney eut une syncope. Ceux qui le secoururent entendirent sortir de sa bouche, quand il revint à lui, ces paroles étranges: *La mort de Napoléon, c'est mon dernier espoir qui s'en va!*

Pressé de questions, il finit par expliquer en substance: *Je suis le maréchal Ney. J'ai été sauvé grâce à l'intervention d'une loge maçonnique, qui a agi d'accord avec un illustre franc-maçon, le duc de Wellington. Wellington était le vrai maître de Paris, depuis sa victoire de Waterloo et l'occupation de la France qui l'avait suivie... Le peloton d'exécution fut composé de quelques-uns de mes anciens soldats. Ce fut cette circonstance qui me sauva: on put, en effet, mettre facilement dans le secret tous ces vétérans, ainsi que leur chef, qui avait été mon aide de camp en campagne. On recommanda aux hommes de tirer haut. Il était entendu que*

L'énigme du maréchal Ney

je commanderais le feu, que les hommes attendraient mon commandement et qu'au même instant je me jetterais à terre... A peine avais-je crié "Feu!" que je me jetai la face contre terre. On m'avait fait passer dans ma prison une sorte de vessie contenant un liquide rougeâtre, que j'avais mise dans la poche intérieure de ma redingote. En me frappant le cœur de la main droite, je fis éclater cette vessie au moment même où je tombai... Peu après on me transportait à l'hôpital de la Maternité et des amis dévoués me faisaient échapper en me substituant le cadavre d'un homme mort dans la journée et qui me ressemblait assez pour que, de loin, l'illusion fût possible.

Il expliqua ensuite qu'il avait pris une position modeste afin de se cacher. Il avait changé de nom pour le même motif. N'ayant pas le courage d'abandonner celui de Ney, il avait remplacé ses prénoms en prenant d'abord celui de son père, Pierre, puis le nom de famille de sa mère, qui était d'origine écossaise et qui lui avait appris l'anglais.

Le colonel Rogers à qui il fit ces révélations, garda bien le secret. Mais le maître d'école lui-même commettait des indiscretions. Un jour qu'il était disparu mystérieusement, on le chercha partout. Des nègres le trouvèrent endormi sous un arbre. Comme il ne se réveillait pas, ils se mirent à le hisser en travers d'un cheval. A cet instant précis, il ouvrit les yeux. *Quoi! murmura-t-il, mettre le duc d'Elchingen sur un cheval comme un sac! (On sait que le maréchal Ney était duc d'Elchingen et prince de la Moskowa.)* L'explication de la fugue était simple: Ney s'était mis à boire, pour noyer le chagrin éprouvé à la mort de l'empereur, pensait Rogers. Quand il était pris de vin, il disait volontiers: *Je suis Ney, maréchal de France.*

Pierre Daviault

Ney ne tint plus en place. Quittant Brownsville, il déménageait souvent, pour échapper au couteau des assassins soudoyés par les Bourbons, disait-il, parcourant la Virginie et les deux Carolines.

En 1828, Ney reçut la visite d'un jeune homme élégant, qui passa trois ou quatre jours près de lui. Après le départ du visiteur, le vieux maître d'école se mit à boire et à brûler des papiers, tout comme il avait fait après la mort de Napoléon. Qui était le jeune homme mystérieux? Les auteurs américains affirment que c'était le fils du maréchal, c'est-à-dire le comte Eugène Ney, qui effectivement fit un voyage en Amérique cette année-là.

Ney recevait des paquets mystérieux qui lui venaient par l'entremise du consul de France à New-York. Il affirmait qu'ils lui étaient envoyés par sa femme. Quand on lui demandait pourquoi elle n'était pas venue avec lui, il répondait: *A vouloir me rejoindre, elle risquait sa vie.*

Quand, en 1846, P.-S. Ney fut à l'article de la mort, le médecin lui dit: *Vous avez vécu avec nous dans le mystère. Avant que vous ne nous laissiez pour toujours, nous voudrions savoir de votre bouche qui vous êtes.* A quoi, Ney répondit: *Je ne voudrais point mourir le mensonge aux lèvres. Je suis Ney, maréchal de France.*

On l'enterra dans le cimetière presbytérien de l'endroit et on dressa sur sa tombe une pierre portant cette inscription qu'on peut lire encore: *A la mémoire de Peter-Stuart Ney, originaire de France et soldat de la Révolution française sous Napoléon Bonaparte. Il quitta ce monde le 15 novembre 1846, âgé de soixante-dix-sept ans.*

En 1908, à Saltillo, en Indiana, un vieillard fêtait son centenaire. C'était le docteur E.-M.-C. Neyman. *Je suis né en France,* dit-il ce jour-là, à

L'énigme du maréchal Ney

Paris, le 29 février 1808. Mon père était l'illustre maréchal Ney. Ma mère, une demoiselle Aglaé Augulé. J'étais le troisième de quatre enfants... J'ai vu mon père en 1821 à Baltimore où ma mère m'avait envoyé. Il était alors maître d'école à la campagne. C'est lui qui décida que je serais médecin. Il me mit à ses frais dans une école de Philadelphie. Neyman raconta ensuite qu'il avait gardé le secret jusqu'à ce jour, parce qu'il avait juré de se taire, comme son père, afin de ne pas nuire aux membres de sa famille restés en France.

Neyman mourut l'année suivante et l'on grava sur son tombeau: *E.-M.-C. Neyman, originaire de France, fils du maréchal Ney*. Il laissait un fils qui eut lui-même deux filles: Mme Junia Neyman-Garner et Mme Aglaé-Augulé Neyman-Nunley. Elles vivent toujours à San-Antonio, dans le Texas.

Le maître d'école Ney se passionnait pour tous les ouvrages relatifs à l'Empire. Et c'est tout naturel, qu'il ait été ou non le maréchal Ney. Il lisait et annotait ces ouvrages, surtout les mémoires. On a conservé ses exemplaires, couverts de notes, de *Napoléon en Exil*, d'O'Meara, de la *Relation circonstanciée de la Campagne de Russie* par Eugène Labaume, de la *Vie de Napoléon* par Walter Scott, et nombre d'autres.

Toutes ces notes révèlent une connaissance troublante des moindres détails des campagnes napoléoniennes. Avait-il puisé tous ces renseignements dans les livres? On doit en douter. Peter-Stuart a certes assisté à des batailles. Mais une circonstance donne à réfléchir. Le maître d'école écrit abondamment à propos de la campagne de Russie; en particulier au sujet de la bataille de la Moskowa. Seulement, il ne donne jamais à cette bataille que le nom sous lequel elle était connue chez les Russes

Pierre Daviault

et leurs alliés anglais, c'est-à-dire Borodino. Doit-on penser que c'était par modestie, pour ne pas rappeler son titre de prince de la Moskowa ?

Les souvenirs recueillis oralement par les gens qui ont vécu auprès du maître d'école sont plus probants. Ney était peu bavard sur sa vie passée. Mais en état d'ivresse ou sous le coup d'une forte émotion, il laissait échapper des paroles qui confirmaient de plus en plus qu'il était le maréchal. Il avait en outre des réflexes, si l'on peut dire, de nature à le prouver davantage. Par exemple, il détestait cordialement jusqu'au nom de Wellington, le vainqueur de Waterloo. Il avait surnommé un petit nègre "Arthur Wellesley, duc de Wellington" et il s'amusait comme un enfant à lui faire répéter son surnom. Pas une fois il ne démentit son personnage, même lorsque le whisky lui embrouillait les idées.

L'examen des hypothèses ne peut mener à rien. L'évasion était-elle possible? On a vu des choses plus extraordinaires. Ce qui est plus invraisemblable, c'est que les descendants de Ney en France, les d'Elchingen et les princes de la Moskowa aient toujours ignoré ou caché cette fuite.

Les faits restent: le maître d'école de la Caroline était un militaire, comme le démontraient son habileté à l'escrime et à l'équitation ou ses connaissances pratiques du métier. Il était du reste couvert de cicatrices. Il connaissait trop en détail les guerres napoléoniennes pour n'y avoir pris aucune part. Il prétendait être le maréchal Ney aux heures d'ivresse, où la vérité se fait jour. Même à l'article de la mort il maintint cette prétention. Ce n'était pas un aventurier; jamais il ne chercha à tirer parti de son passé brillant. Quand on reconnaissait en

L'énigme du maréchal Ney

lui le maréchal (cela arriva plusieurs fois aux Etats-Unis) il se troublait et disparaissait.

D'un autre côté quand il demanda la naturalisation aux Etats-Unis il donna une date de naissance qui n'était pas celle de l'état civil du duc d'Elchingen et il déclara: *Je suis né dans le Shropshire, sujet britannique, et je suis émigré de Grande-Bretagne.* Cette déclaration ne prouve rien; le véritable maréchal, s'il voulait se cacher, n'aurait-il pas eu intérêt à mentir? Il le pouvait d'autant plus facilement qu'on ne lui demandait aucun papier.

Enfin on sait que le véritable Ney avait fait des projets de fuite en Amérique et que trois officiers anglais avaient subi un procès à Paris pour avoir fait échapper un autre officier de Napoléon. N'auraient-ils pas trempé par la même occasion dans l'évasion de Ney ?

Ces faits sont si troublants que René Arnaud, hostile à la thèse des auteurs américains, ne s'en tire que par une hypothèse hardie. Pour lui, P.-S. Ney était un ancien officier anglais qui avait fait campagne avec Wellington contre Napoléon: ainsi connaissait-il le détail des batailles, mais du côté anglais. Blessé à la tête, pendant la Journée de Waterloo, il avait subi une trépanation puis était passé en Amérique. Le coup terrible qu'il avait reçu lui aurait causé une douce folie des grandeurs et il se serait imaginé qu'il était réellement le maréchal Ney. Il n'aurait pas été un imposteur, mais un malade.

Cette hypothèse peut tout expliquer à condition qu'on ne l'examine pas de trop près.

D'abord il serait extraordinaire que sa folie eût été ignorée des témoins de son existence: au contraire, il passait pour un homme de grand sens.

Pierre Daviault

Comment penser que cette folie ne lui laissât pas un moment de lucidité? D'ailleurs, il n'est pas sûr que P.-S. Ney fût trépané.

D'un autre côté, pour élaborer son hypothèse, le commentateur français fait bon marché du voyage de Paris en Amérique au cours duquel Ney était accompagné de Luciani et de Lefebvre-Desnouettes. Comment expliquer aussi que P.-S. Ney eût, sur la famille du maréchal, des renseignements que tous ignoraient et qui contredisaient même l'état civil de sa mère, par exemple, renseignements qui étaient exacts en dépit des registres, comme des chercheurs américains l'ont démontré?

Plus on examine la question plus le mystère s'obscurcit. L'énigme de P.-S. Ney reste intacte.

23 mai 1936.

L'ÉNIGME DU "MASQUE DE FER" EST-ELLE RÉSOLUE ?

L'énigme du Masque de fer restera-t-elle à jamais insoluble, pour la plus grande joie des historiens anecdotiques ou des journalistes en mal de copie ?

La solution proposée par Funck-Brentano dans *Légendes et Archives de la Bastille*, il y a déjà plusieurs années, semblait régler le problème. Funck-Brentano prétendait que le Masque de Fer n'était autre qu'un certain Matthioli, dont nous raconterons l'histoire avant de terminer. Mais voilà que Robert Boucard apporte de nouveaux documents qui paraissent tout aussi probants, sinon plus, dans une série d'articles intitulés *Les secrets du chiffre*, publiés d'abord en feuilleton dans *Gringoire*, et qui seront sans doute réunis en volume. Pour Boucard, l'énigme n'existe pas : il s'agit évidemment du général de Bulonde. Nous verrons ce qu'il faut en penser.

Mais faisons d'abord un peu d'histoire. Notons en premier lieu qu'aucun homme n'a porté un masque de fer. Celui de la fameuse énigme avait un masque de velours dont la mentonnière était garnie de crochets d'acier. Ajoutons qu'il y eut, sous l'ancien régime, plusieurs prisonniers masqués.

Pierre Daviault

Pourquoi y en eut-il un qui atteignit à la grande célébrité? A cause d'un truc de publicité.

Voltaire, on ne l'ignore pas, a été l'inventeur de la réclame littéraire, en ce sens que nul n'excellait comme lui à créer un mouvement de curiosité autour de sa personne ou de ses œuvres, à l'époque où il lançait un livre. C'est ainsi qu'il fit un boucan de tous les diables autour d'une histoire criminelle, dont il se souciait au fond comme un poisson d'une pomme. C'est ainsi encore qu'il se fit le publiciste de Louis Mandrin, capitaine des contrebandiers, à la gloire duquel il ne contribua pas peu. Nous n'en finirions pas d'énumérer tous les moyens auxquels il eut recours pour attirer l'attention sur lui.

Or, quand il mit en librairie son *Dictionnaire philosophique*, puis son *Siècle de Louis XIV*, il imagina d'y raconter des anecdotes pour piquer la curiosité. Celle du "masque de fer" constituait son principal atout.

Voici les passages essentiels du récit de Voltaire (tiré du *Siècle de Louis XIV*) : Quelques mois après la mort de ce ministre (Mazarin), il arriva un événement qui n'a point d'exemple; et, ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. Bon commencement pour aguicher le lecteur. Voltaire poursuit: On envoya dans le plus grand secret au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une famille au-dessus de l'ordinaire, jeune et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissait la liberté de manger avec le masque sur son visage; on avait ordre de le tuer s'il se découvrait.

L'énigme du "Masque de fer" . . .

L'auteur en arrive à l'entrée du prisonnier à la Bastille: *Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect (. . .). On lui faisait la grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui (. . .). Cet inconnu mourut en 1703, et fut enterré la nuit, à la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île Sainte-Marguerite, il ne disparut en Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage presque au pied de la tour; un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette et la porta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur: Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains? — Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur; je viens de la trouver, personne ne l'a vue. Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fut informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire. Parmi les personnes qui ont eu connaissance de ce fait, il y en a une très digne de foi, qui vit encore (1760). M. de Chamillart fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret: le second maréchal La Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme qu'on ne connut jamais que sous le nom de l'homme au masque de fer; Chamillart lui répondit que c'était le secret de*

Pierre Daviault

l'Etat, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais.

La légende était bien lancée. Avec habileté, Voltaire ancrerait l'idée qu'il s'agissait d'un personnage très considérable. Les imaginations s'échauffèrent. Un certain baron d'Heiss eut beau, dès 1770, apporter des documents pour démontrer que l'homme au masque de fer n'était autre que Matthioli, personne ne voulut le croire. On racontait qu'il s'agissait de Fouquet, le ministre banni de la cour, ou même d'un frère inconnu du roi, Louis XIV, que celui-ci aurait écarté du trône avec la complicité de sa mère. Cette dernière histoire était si fantastique qu'elle séduisit particulièrement les gens.

A la vérité, personne ne s'en serait préoccupé sans le récit de Voltaire.

M. Funck-Brentano a repris la version du baron d'Heiss, en l'appuyant de documents nouveaux. Funck-Brentano est catégorique: *Aujourd'hui, le doute n'existe plus. Le problème est résolu.* Il était trop catégorique. Robert Boucard a fait renaître le doute. Mais n'anticipons pas.

Le comte Hercule-Antoine Matthioli était ministre d'Etat et sénateur au service du duc Charles IV de Gonzague de Mantoue. Ce duc Charles était jeune et frivole; il dissipait son trésor dans Venise en fêtes et plaisirs: si bien qu'il avait dû engager son revenu à des juifs pour plusieurs années. Louis XIV avait acquis Pignerol en 1632. Il jetait les yeux sur Casal, capitale du Montferrat dont Charles de Gonzague était marquis. La cour de Versailles connaissant la pénurie financière du prince résolut d'acheter Casal deniers comptants. Avec Pignerol, cette place aurait rendu Louis XIV maître de la Haute-Italie.

L'énigme du "Masque de fer" . . .

L'abbé d'Estrades, ambassadeur de France auprès de la République vénitienne, sachant la nature intrigante de Matthioli, lui fit agréer, vers la fin de 1677, les projets de son roi sur Casal. Le 12 janvier suivant, Louis XIV écrivait ses remerciements à Matthioli de sa propre main. Le ministre italien se rendit à Paris. L'acte fut signé: le duc de Mantoue recevait 100,000 écus en échange de Casal. Dans une audience privée Louis XIV remit à Matthioli un diamant de prix et cent doubles louis.

Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis le voyage de Matthioli que les cours de Vienne, de Madrid, de Turin, et la République vénitienne apprenaient simultanément ce qui s'était passé, alors que Louis XIV voulait garder le marché secret jusqu'à ce qu'il eût décidé de se servir de Casal. Matthioli avait trahi son maître et le roi de France, afin de tirer l'argent de tous côtés. Brusquement, on apprit à Versailles l'arrestation du baron d'Asfeld, envoyé de Louis XIV, chargé d'échanger les ratifications avec le duc Charles IV: le gouverneur du Milanais l'avait livré aux Espagnols.

L'abbé d'Estrades proposa à Versailles de faire enlever le traître Mantouan. Le roi ne voulait pas d'éclat; il chargea Catinat en personne (détail à retenir) d'opérer l'arrestation.

D'Estrades, feignant d'ignorer le double jeu de Matthioli, lui donna rendez-vous à Venise pour lui remettre le complément des sommes promises. Les deux hommes se rencontrèrent le 2 mai 1679. Ils montèrent dans un carrosse que Catinat, accompagné de douze hommes, attendait au passage. Quelques heures après, Matthioli pénétrait dans la forteresse de Pignerol, où il était remis au gouverneur Saint-Mars.

Pierre Daviault

On sait que l'homme au masque de fer, quel qu'il fût, a été de fait incarcéré d'abord à Pignerol, puis qu'il a suivi Saint-Mars aux Iles Sainte-Marguerite, enfin à la Bastille, à mesure que le géolier changeait de commandement. On sait en outre que Matthioli a fait toutes ces pérégrinations.

Or Matthioli avait été arrêté en territoire étranger; ce fut l'une des plus audacieuses violations du droit international dont l'histoire fasse mention. Naturellement, Louis XIV la nia, ne voulant pas s'attirer une guerre pour cette affaire. Afin d'éviter tout ennui futur, il importait, puisqu'il ne voulait pas faire mourir son homme, que celui-ci fût à jamais gardé au secret le plus absolu. Ainsi s'expliquerait le masque et tout le mystère dont Matthioli fut entouré.

Circonstances troublantes. Funck-Brentano apporte des documents plus concluants à l'appui de sa thèse. Quand il approuva le projet d'enlèvement, Louis XIV écrivit à l'abbé d'Estrades: *Il faudra que personne ne sache ce que cet homme sera devenu*. Catinat, faisant rapport de l'opération, affirma que ses hommes ne savaient de qui il s'agissait. Matthioli fut immédiatement masqué, et il l'était en arrivant à Pignerol. L'acte d'inhumation de l'homme au masque de fer, à l'église Saint-Paul, porte le nom de Marchioly, ce qui peut être une déformation du nom italien. Enfin, Louis XV aurait dit un jour à Choiseul, qui voulait connaître le secret: *Si vous saviez ce que c'est, vous verriez que c'est bien peu intéressant*; et Maurepas aurait appris à Louis XVI qu'il s'agissait d'un sujet du duc de Mantoue.

Devant ces preuves Funck-Brentano n'hésite pas. Mais Robert Boucard entre en scène.

L'énigme du "Masque de fer" . . .

Le seigneur de Bulonde était chevalier de l'ordre de Saint-Louis, gouverneur de Bretagne, grand prieur des Ordres de Notre-Dame du Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, lieutenant-général des armées du roi.

En 1691, Bulonde guerroyait sous les ordres de Catinat, commandant en chef de l'armée d'Italie. Chargé d'investir Coni, qu'il s'agissait de prendre ou d'isoler pour assurer l'établissement de l'armée dans le Piedmont, Bulonde, contre les ordres de Catinat et sans nécessité, décida brusquement de lever le siège. C'était une rébellion ouverte, et peut-être une lâcheté, qui compromettrait tout le succès de la campagne.

On juge de la colère de Louis XIV. La punition devait être exemplaire, d'autant plus que l'exemple de Bulonde pouvait être contagieux. En outre, écrit notre auteur, *le courroux du roi-soleil exige que le châtiment suive le coupable jusque dans la tombe et qu'il ne subsiste dans l'histoire glorieuse de son règne aucune trace d'un si grave manquement à l'honneur militaire.*

Boucard appuie sa thèse sur une dépêche chiffrée que le ministre de la guerre, Louvois, avait envoyée à Catinat pour lui ordonner l'arrestation de Bulonde. Cette dépêche fut trouvée en 1819 parmi les papiers des héritiers du maréchal de Catinat. Mais les experts en chiffre ne réussissaient pas à percer le mystère. Au début du siècle actuel, le commandant Bazeries, du 2^e bureau de l'état-major général de l'armée (autrement dit du service des "renseignements", mot poli qui désigne l'espionnage), réussit à déchiffrer la fameuse dépêche, qui se lit en partie: *Il n'est pas nécessaire que je vous explique avec quel déplaisir Sa Majesté a appris le désordre avec lequel, contre votre ordre et sans né-*

Pierre Daviault

cessité, M. de Bulonde a pris le parti de lever le siège de Coni . . . Elle désire que vous fassiez arrêter M. de Bulonde et le fassiez conduire à la citadelle de Pignerol, où Sa Majesté veut qu'il soit gardé enfermé pendant la nuit dans une chambre de ladite citadelle et le jour, ayant la liberté de se promener sur les remparts avec un masque.

Quelques jours après, le commandant de Pignerol accusait réception du prisonnier, en ces termes: M. de Catinat envoya icy M. de Bulonde à la citadelle. Il y sera gardé aux intentions du Roy qu'il m'a marquées.

Le coup de la dépêche de Louvois était si fort, que M. Funck-Brentano a répondu à M. Boucard, non pas pour contester l'existence de la dépêche, mais pour affirmer que le mot "Masque" est une lecture douteuse du chiffre correspondant. Boucard rétorqua en établissant que le même chiffre veut toujours dire masque en des centaines de dépêches écrites avec "le grand chiffre royal".

Et Boucard démontre que Matthioli était mort en 1694. A cette date, en effet, Barbezieux, fils de Louvois, écrit au gouverneur de la Bastille: Vous pouvez, suivant que vous le proposez, faire mettre dans la prison voûtée le valet du prisonnier qui est mort, observant de le faire garder aussy bien que les autres, sans communication de vive voix ny par écrit avec qui que ce soit.

Matthioli était le seul prisonnier dont le valet en sachant trop long subissait la même détention que son maître. Celui-ci était donc mort le 10 mai 1694, date de la lettre précitée. Or l'homme au masque de fer, la chose ne fait pas de doute, mourut en 1703.

Autre preuve. Dans la correspondance échangée entre Versailles et le gouverneur des îles Sainte-

L'énigme du "Masque de fer" ...

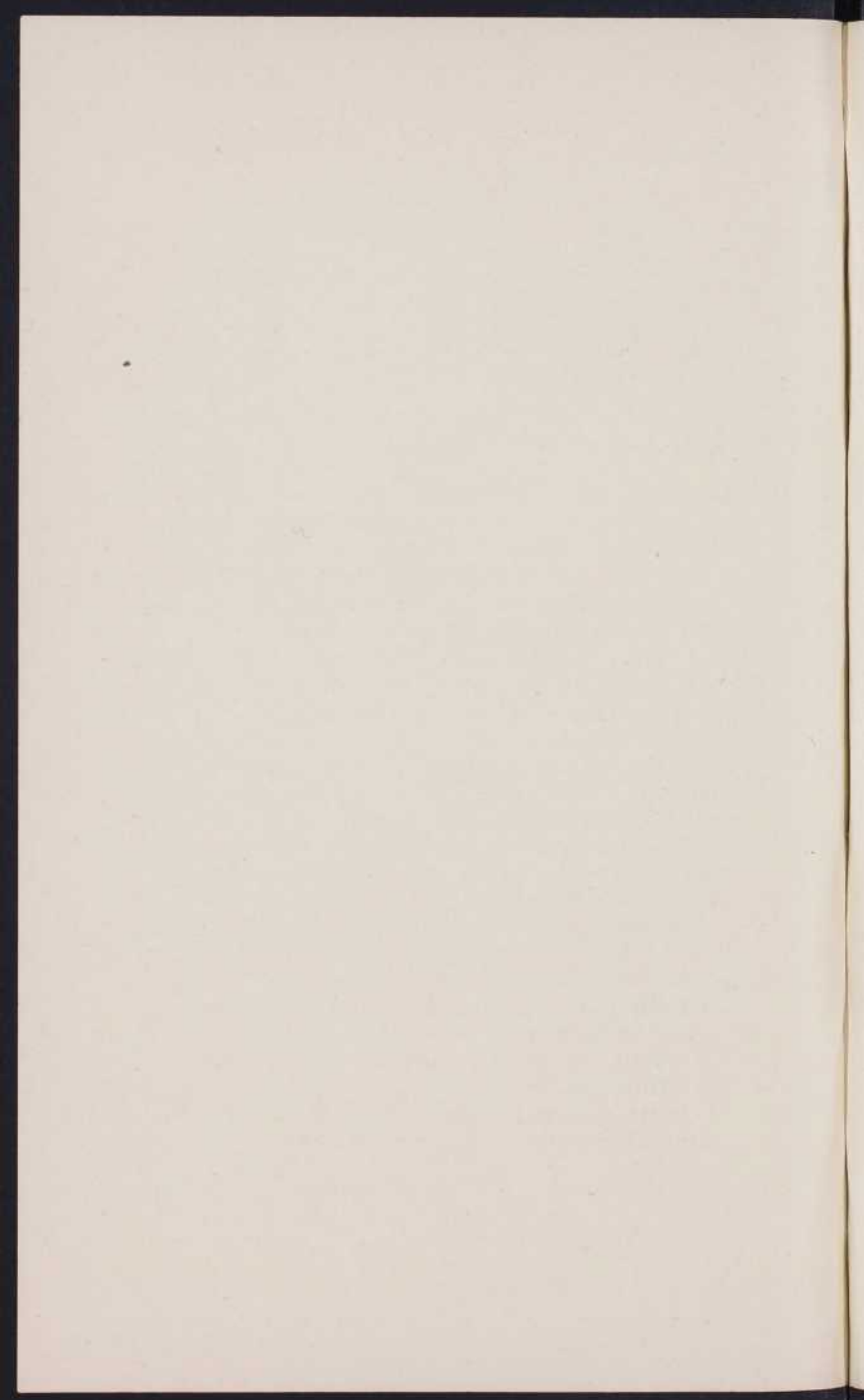
Marguerite, on désignait l'ancien secrétaire du duc de Mantoue sous son véritable nom. Mais jamais il n'était fait allusion à Bulonde. Le nom de Marchioly inscrit à l'acte de décès n'aurait été qu'un moyen de détourner l'opinion.

M. Boucard est aussi catégorique que Funck-Brentano. Pour lui, le mystère du Masque de Fer n'existe pas, et il cite ces mots du commandant Bazeries, qui a déchiffré la fameuse dépêche de Louvois: *Le mystère du Masque de Fer est l'œuvre de ceux qui, sans consulter une seule dépêche officielle, en dehors de tout contrôle documentaire, dans le vague et la confusion des souvenirs populaires attachés aux événements comme aux personnages les plus divers, en ont été réduits à faire de l'histoire avec leur seule imagination.*

Que conclure? Quand deux hommes aussi renseignés que Funck-Brentano et Boucard se prononcent avec tant d'énergie pour deux solutions entièrement différentes, le profane serait mal venu à émettre un avis.

Avouons cependant que Robert Boucard a été le premier à apporter un véritable document historique à l'appui de sa thèse. Funck-Brentano en restait aux hypothèses. Par conséquent, en attendant qu'un chercheur trouve mieux, adoptons la thèse Boucard-Bulonde. Mais n'ayons crainte; le mystère de l'homme au masque de fer, n'en déplaie à nos auteurs, fera couler encore de l'encre.

1er mai 1937.



LE GLORIEUX EXPLOIT DE DU GUAY- TROUIN EN AMERIQUE

Nous racontons ailleurs les aventures de la France Antarctique, c'est-à-dire des Français au Brésil et en Floride. Cela se passait au 16e siècle.

Or la France revint en Amérique du Sud, surtout au 18e siècle et dans des circonstances que l'on croit intéressant de relater.

Outre qu'il s'agit de notre continent, — bien que nous nous sentions plus près de l'Europe que de l'Amérique latine, n'oublions pas que nous appartenons au Nouveau-Monde, — il n'est peut-être pas inutile de faire certains rapprochements entre ces événements et ceux de l'histoire canadienne de la même époque, quand ce ne serait que pour comprendre certaines choses. On verra par ce récit que la France trouvait des armées et des escadres nombreuses pour les lointaines expéditions, bien qu'elle laissât le Canada et l'Acadie, en proie à des difficultés épouvantables, sans beaucoup de secours. Cette incurie à l'égard du Canada ne s'est-elle pas toujours manifestée et ne doit-on pas y voir la principale cause de la défaite de 1759 ? La guerre, au cours de laquelle se produisirent les incidents que nous allons relater, se termina par le traité d'Utrecht, par lequel la France perdait Saint-Christophe dans les Antilles, Terre-Neuve,

Pierre Daviault

l'Acadie et la baie d'Hudson. L'écrivain de marine Challes fit alors cette prédiction: *Ces cessions frappent légèrement les Français parce qu'ils n'en aperçoivent pas les conséquences. Je prévois que Québec et le Canada seront bientôt anglicanisés.* Mais laissons la grande histoire pour la petite.

Par le jeu des alliances, la France et l'Espagne combattaient l'Angleterre et le Portugal. Dans le temps même où l'amiral Walker remontait vers Québec et que la Nouvelle-France ne devait son salut qu'à un ouragan, suivant le glorieux combat que le corsaire Morpain, — nous verrons ce nom à propos des aventures de Chevalier dit Beauchesne, — avait livré à l'Anglais en Acadie, la marine française portait la guerre au Brésil, colonie du Portugal. M. de la Roncière, dans son *Histoire de la marine française* va nous apprendre ce qui y arriva.

En 1710, la compagnie Chastelain de Neuville équipait à Brest une petite escadre de six vaisseaux montée par 800 hommes de troupe et commandée par le capitaine de brûlot Jean-François Du clerc, promu pour la circonstance capitaine de frégate et chevalier de Saint-Louis. Le 16 août, Du clerc paraissait dans la baie de Rio-de-Janiero battant pavillon anglais. Sa ruse ne réussit pas, car il fut accueilli par les boulets du fort Sainte-Croix. Le conseil de guerre, à bord de l'escadre française, hésita. Le lendemain, l'escadre se retirait à 12 lieues de là pour rétablir ses malades. Elle y resta deux mois, pendant lesquels les Portugais renforcèrent leur garnison de Rio-de-Janeiro. Enfin, guidé par des nègres, Du clerc opère sa descente à quatre lieues de la capitale brésilienne, sur une plage d'accès si difficile qu'on l'a laissée sans défense. Avec 1,200 hommes, — car il s'était fait

des alliés, — le commandant français fonce sur Rio-de-Janeiro. Il y pénètre, ayant bousculé un barrage d'étudiants et repoussé les cavaliers d'Antonio Dutra da Silva. Accablé par la pluie de balles qui tombent des fenêtres, il se dirige vers une hauteur fortifiée qu'il ne peut atteindre. Du Clerc se réfugie dans un entrepôt de sucre où il trouve six canons pour riposter à la mitraille de l'ennemi. Le vieux brave ne consent pas à capituler. Menacé d'être brûlé vif dans son entrepôt, il veut se frayer un chemin à la baïonnette. Mais trente et un de ses 53 officiers sont tombés, ainsi que 300 hommes. Il se rend. Deux jours plus tard paraissent trois de ses bâtiments. Avec l'autorisation du gouverneur, Du Clerc fait savoir son sort à ses marins, qui s'en retournent. Les prisonniers français vont connaître une captivité très dure et Du Clerc, la mort.

Alors, Louis XIV ordonne aux corsaires de courir sus à tous les Portugais. Cette vengeance ne suffit pas: il faut à la gloire du Roi-Soleil une revanche éclatante. On y consacrera toutes les ressources voulues, tant pis si les colonies manquent de secours.

Le grand Du Guay-Trouin se charge de la revanche. Il y a, outre la gloire, un immense butin à prendre. Sept armateurs malouins consacrent 1,200,000 francs à l'armement. Le roi prête ses derniers vaisseaux et 2,500 hommes de troupe. En outre, il accorde à des corsaires des brevets d'officiers de la marine royale, et parmi eux, à Denycan, La Moinerie-Miniac, Lefer du Chesnay, La Mare de Caën. Les vaisseaux s'arment à Brest, à Rochefort, au Port-Louis, à Dunkerque. Du Guay-Trouin embarque un matériel de siège pris

Pierre Daviault

aux arsenaux du roi. Et le Canada manquait toujours d'armements. . .

Le 3 juin 1711, Du Guay-Trouin partait, en ordre dispersé, ralliant ses conserves en route. Le lendemain de son départ, l'amiral anglais John Leake paraissait avec vingt vaisseaux devant Brest pour embouteiller Du Guay-Trouin dans le goulet. Trop tard!

L'amiral français (il n'est à cette époque que simple capitaine de frégate) commande 17 navires. Dès le 13 juin, il paraît devant le "Pain de sucre" de Rio-de-Janeiro. Aucune baie n'est mieux protégée. L'entrée en forme de goulet est étroite et, au milieu, un gros rocher force les navires à serrer la côte de près. Or des forts, de chaque côté, défendent cette entrée, à tribord le fort Sainte-Croix, à babord les forts de Saint-Jean et de la Plage-Vermeille. D'autres forts croisent leurs feux dans la baie, ceux de Saint-Théodose et de l'île Ville-Gagnon (souvenir de la France Antarctique) à babord, et à tribord ceux de Notre-Dame de Bon-Voyage et de Caravanca. En outre, quand arrive Du Guay-Trouin, quatre vaisseaux portugais de 36 à 74 canons et deux frégates de 36 et 40 se tiennent derrière le fort Sainte-Croix.

Protégé par une brume opportune, Du Guay-Trouin s'engage en ligne de file dans la passe et, dédaigneux du feu qu'on ouvre bientôt sur lui, il parvient dans l'immense baie, ayant perdu 300 hommes de ses troupes. Sa situation n'est pas rose. Pris entre les forts de la baie et ceux de la côte, il est véritablement encerclé. Un camp retranché prolonge la défense de la ville, commandée par un Normand, Du Bocage, passé au service du Portugal. Comment se tirer de ce mauvais pas? Le commandant français se rend compte que l'île des

Cobras, mal fortifiée, est le point faible de l'appareil de défense. Il va appuyer son attaque sur cette île minuscule. Malgré le feu nourri des forts, il y débarque une petite troupe qui installe les 18 pièces de siège et cinq mortiers. Cette artillerie a bientôt fait de réduire au silence la batterie du mont des Bénédictins qui l'inquiétait surtout. Trois navires portugais se crèvent sur le rivage ou sautent. Le camp retranché, fortement malmené par l'artillerie de siège, ne compte bientôt plus pour la défense. L'horizon s'éclaircit pour les Français.

Le 14 septembre, Du Guay-Trouin descend tout près de la ville, appuyé par le tir de ses navires. Il forme plusieurs bataillons de 2,800 soldats ou marins. Mais le sol marécageux rend très difficile l'investissement de la place. Les Français occupent des hauteurs qui dominent la ville. De là, ils aperçoivent le dernier vaisseau portugais qui se met à flamber.

Du Bocage, qui commande les Portugais, devient très inquiet. Déguisé en matelot malouin, il n'a pas de peine à passer pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire un Français. Il s'introduit ainsi dans la prison où sont gardés quelques prisonniers français capturés par les Portugais. Il obtient des renseignements sur la composition des troupes assaillantes, ce qui lui redonne du cœur au ventre, car il se croyait en face d'une armée formidable. Du Bocage se résout à attaquer les Français. Se faisant précéder d'un troupeau, 1,500 Portugais s'avancent à l'aube jusqu'au pied d'une colline occupée par un lieutenant de Du Guay-Trouin, le chevalier de Goyon. La ruse ne réussit guère. Le corps de garde, composé de 50 hommes, contient les Portugais assez longtemps pour que toute la

Pierre Daviault

brigade se forme en bataille. Du Guay-Trouin accourt avec des grenadiers et prend en flanc un ennemi qui n'a plus qu'à s'enfuir.

Du Guay-Trouin sent qu'il peut désormais parler en maître. Le 19 septembre, il envoie au gouverneur de la ville une sommation énergique, dans laquelle il écrit: *Monsieur, le Roy mon maistre voulant tirer raison de la cruauté exercée envers ses officiers et ses troupes que vous fittes prisonnières l'année passée, m'a ordonné d'employer ses vaisseaux et ses troupes à vous forcer de vous remettre à sa disposition et discrétion, et me rendre tous les prisonniers et faire payer aux habitants de cette colonie une contribution suffisante pour les punir de leur inhumanité. Je n'ay pas voulu vous sommer de vous rendre que je ne me sois vu en estat de vous forcer et de réduire votre ville et votre pays en cendres, sy vous ne vous rendés à la discrétion du Roy. Il m'a commandé d'épargner ceux qui se repantiront de l'avoir offensé dans la personne de ses officiers et de ses troupes. J'apprens que M. Du Clerc, leur commandant, a esté assassiné. Je n'ay point encore uzé de représailles sur les Portugais qui sont tombés en mon pouvoir, l'intention de Sa Majesté n'estant point de faire la guerre d'une manière indigne d'un roi très chrétien. Je veux croire que vous avez trop d'honneur pour avoir eu part à ce honteux massacre; mais ce n'est pas assés. Elle veut que vous en nommiés les auteurs pour en faire un châtiment exemplaire. En sorte que, si vous refusés d'obéir à sa volonté, tous vos canons et toute votre nombreuse multitude ne m'empêcheront pas d'exécuter ses ordres. J'attends, Monsieur, votre réponse. Faites-la-moy prompte et décisive: autrement, vous connaîtrez que, si jusques à présent je vous ay épargné, c'es-*

Le glorieux . . .

toit pour m'épargner à moy même l'orreur d'envelopper les innocents avec les coupables.

Le gouverneur, Francisco de Castro de Moraës, répond: *Vous rendre ma place? Je suis prêt à la défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang.* Du Guay-Trouin reçoit à peine cette réponse qu'il fait pleuvoir un feu d'enfer sur la ville. L'artillerie de l'île aux Cobras, le camp d'investissement, les vaisseaux dans la rade s'en donnent à cœur joie. La panique éclate dans la ville. Du Guay-Trouin se prépare à y donner l'assaut de deux côtés à la fois, quand se présente l'ancien aide de camp de Du Clerc qui vient annoncer que la ville est évacuée et les forts minés: le gouverneur, la garnison et les habitants s'enfuient dans la campagne.

Rio-de-Janeiro est occupée sans coup férir. Les rescapés de l'expédition Du Clerc, 360 hommes, renforcent les troupes du commandant français. Tout le monde se réunit dans l'église des Jésuites, où se chante un beau *Te Deum*. Les forts de la baie se rendent à leur tour.

Castro de Moraës s'est retiré à une lieue et demie de là, attendant les renforts qu'amène Antonio de Albuquerque. Du Guay-Trouin se porte vers lui avec une partie de ses troupes et lui fait savoir qu'il brûlera la ville si la rançon exigée n'est pas promptement payée. Le 10 octobre, Moraës se rend, la veille même du jour où arrive Albuquerque avec 3,000 soldats blancs et 6,000 nègres "aussi aguerris que des soldats". Trop tard encore !

Du Guay-Trouin recueillit une rançon de 615,000 crusades, fit un riche butin et, le 13 novembre, appareillait pour la France. L'expédition de punition avait coûté 20 millions aux Portugais ainsi qu'une escadre entière. Les Français n'avaient

Pierre Daviault

perdu que 500 hommes, mais en avaient délivré 360.

Le retour coûta plus cher à l'escadre française. Deux navires, le *Magnanime* et le *Fidèle*, pris dans un coup de vent au large des Açores, périrent corps et biens. Ils avaient à bord, 1,128 hommes et 600,000 livres en or et en argent.

Les armateurs reprochèrent à Du Guay-Trouin de n'avoir pas poussé à fond le pillage de Rio-de-Janeiro. Mais le roi était content. Il fit savoir partout à ses consuls et ambassadeurs que l'expédition avait forcé un goulet réputé inaccessible et s'était emparé de la plus florissante colonie des Portugais. Son honneur était lavé, son prestige grandi. Mais il ne sortit rien de plus tangible de tout ce déploiement.

Quant à Du Guay-Trouin, il fut anobli, il reçut une pension de 2,000 livres et le brevet de chef d'escadre.

17 juillet 1937.

L'HORRIFIQUE HISTOIRE DES ROBIN- SONS DU LABRADOR

Les histoires officielles, ou tout simplement les histoires générales, ne nous renseignent guère sur les faits parfois les plus significatifs. Une injuste déconsidération enveloppe ce que les "gens sérieux" appellent dédaigneusement l'anecdote ou la petite histoire. Ce qu'on nomme ainsi, c'est tout ce qui n'entre pas dans la catégorie des "grands événements", militaires ou politiques surtout. Pourtant, la vie d'un peuple n'est pas faite seulement de guerre et de politique. Les gens du passé ont vécu autrement; ils ont éprouvé des sentiments, ils ont connu des péripéties différentes.

Pour ma part, le côté humain de l'histoire m'intéresse plus que le cliquetis du canon, les hurlements des guerriers ou la comédie politique qui encombrant les pages de l'histoire. Si je m'en tiens au Canada, j'avoue que les études de Léon Gérin ou de Marius Barbeau, par exemple, me renseignent plus exactement sur ce qu'a été notre peuple et sur son évolution que tel grand travail historique bien célèbre.

Toute cette préface, pour en arriver à dire que je recherche dans l'histoire l'anecdote, mais l'anecdote qui constitue un document humain.

Pierre Daviault

L'histoire du Canada renferme plusieurs de ces petits drames vécus. Par malheur, il faut aller les chercher dans les pièces d'archives ou des bouquins peu répandus.

Celui que je veux vous conter aujourd'hui n'est pas, à vrai dire, inconnu. Mais on ne lui accorde en général que deux ou trois lignes. Sauf chez M. de la Roncière. Voilà un historien selon mon cœur! C'est un grand historien; son histoire de la Marine française compte déjà six gros bouquins et il n'en est guère qu'à l'aurore du dix-huitième siècle. Pour ceux qui comptent par la masse, c'est une recommandation. Mais M. de la Roncière, qui est conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris, se recommande aussi par le sérieux de sa documentation. Seulement, il sait présenter sa matière de façon plaisante et il ne dédaigne pas l'anecdote.

Il s'est arrêté à mon histoire. Mais j'avoue que j'ai dû puiser des renseignements à d'autres sources, dont je ne vous dresserai pas la liste, crainte de vous ennuyer.

Cela s'est passé à l'aurore de notre histoire, aux temps héroïques de la découverte. C'est un beau conte d'amour et de mort. Le moine Thevet l'a raconté dans sa *Cosmographie*, un bien vieux bouquin, et la reine Marguerite de Navarre en a fait un chapitre, le 67^e, de son *Heptaméron*.

Cela s'est passé en l'an 1542 au cours du voyage que fit M. de Roberval aux terres neuves de l'Amérique, appelées Canada par le sieur Jacques Cartier. Ce ne fut pas l'incident le moins romanesque d'une aventure hautement romantique.

Jacques Cartier était déjà venu deux fois dans nos parages. Il avait reconnu la côte de l'Atlantique, le golfe et le fleuve Saint-Laurent, jusqu'au

L'horifique histoire...

Mont-Royal. Ces découvertes avaient suscité un vif intérêt en France, d'autant plus que notre découvreur était rentré, la seconde fois, en racontant qu'au delà des terres reconnues se trouvait le merveilleux royaume de Saguenay regorgeant d'or et de diamants. Les sauvages lui avaient raconté cette fable et il en avait ramené avec lui une douzaine qui reprenaient sans fin leur mirifique récit. Cartier ne croyait pas trop à l'existence de ce pays fabuleux, car il ne demandait qu'à fonder une colonie avec 276 hommes de tous métiers. Cependant, pour obtenir ce qu'il voulait, il savait enflammer les imaginations.

Après un certain délai, François le Magnifique, bien convaincu de la véracité des récits, décida d'organiser une vaste expédition afin d'obtenir des résultats au moins égaux à ceux de son rival Charles-Quint. Une troupe considérable devait traverser les mers, pour conquérir le royaume de Saguenay par la force des armes, imitant les exploits de Cortez et de Pizarre au Mexique et au Pérou. Jacques Cartier commanderait la flotte, mais le commandement général allait à un ami personnel du roi, Jean-François de la Roche de Roberval, qu'on appelait familièrement "le petit roi de Vimeux" à cause de son faste. A vrai dire, le fastueux seigneur était, à cette époque, bien dédoré, parce que le luxe coûtait cher et parce que les découvertes espagnoles avaient provoqué la dépréciation de l'or: les galions apportaient en Europe de telles quantités du métal précieux! Le voyage aux terres neuves devait remettre Roberval à flot, si l'on peut dire.

Les préparatifs firent grand bruit. Le bon poète Clément Marot s'attachait à la fortune du grand seigneur, qui lui donna le commandement de ses

hommes d'armes. Marot, c'est évident, aspirait à la gloire des explorateurs, mais il sentait surtout la nécessité de se faire rare en France pendant quelque temps, étant sous le coup d'une accusation d'hérésie. Les historiens n'ont pu déterminer, au reste, s'il fit vraiment le voyage au Canada. Du moins écrivit-il quelques pièces de vers à cette occasion, ce qui, pour un poète, est la meilleure façon de participer aux événements destinés à devenir historiques.

Roberval, tout grand seigneur qu'il fût, ne pouvait s'improviser explorateur. Les contretemps se multipliaient. Informés de la grande entreprise du roi de France, les Espagnols, qui s'arrogeaient avec les Portugais des droits uniques à toutes les terres de l'Amérique, dépêchèrent un espion à la cour de France. Il faut voir, dans la correspondance du cardinal de Tolède, ministre de Charles-Quint, l'importance diplomatique de l'affaire. L'Espagne fit des représentations à François Ier, invoquant la bulle du pape Alexandre VI qui lui concédait les terres neuves. François répondit avec à propos: *Le soleil luit pour moi comme pour les autres; je voudrais bien voir la clause du testament d'Adam qui m'exclut du partage du monde.* Les ennuis se multipliaient à cause des retards de Roberval. Trois cents hommes de guerre et 160 gentilshommes devaient faire partie de l'expédition. Mais cela ne suffisait pas. Les volontaires ne se présentant pas en nombre suffisant, pour former le contingent de colons, Roberval eut l'idée de demander des prisonniers. Là se place déjà une histoire touchante: une jeune paysanne, Mondyne Boispaye, fiancée à l'un des prisonniers destinés au Canada, ne voulut pas l'abandonner et elle se jeta dans le bateau qui devait l'emporter.

L'horifique histoire...

Cela n'alla pas tout seul encore. Quand Roberval vint s'embarquer à Saint-Malo, les chaînes des forçats n'étaient pas arrivées, pas plus que l'artillerie affectée à l'expédition. Pendant ce temps-là, Jacques Cartier, servi par sa riche expérience des lointains voyages, avait terminé ses préparatifs. Le commandant en chef ne savait quand il serait prêt, et le roi donnait l'ordre du départ. Le pilote malouin en profita pour mettre à la voile, le 23 mai 1541. Ce dont il était enchanté, car il comptait arriver seul au but et ainsi prendre sa revanche du favoritisme dont il avait été victime.

François Ier s'impatientait des retards de son ami, "chef, capitaine et ducteur de l'entreprise". Il apprit enfin que Roberval avait appareillé à Honfleur le 22 août. Mais ce n'était pas pour le Canada. Acculé à la ruine, incapable d'armer ses vaisseaux, Roberval avait prêté l'oreille aux mauvais conseils d'un aventurier connu à Honfleur, Pierre de Bidoux, sieur de Lartigue. Ce Lartigue était un pirate qui, quelques années plus tard, devait d'ailleurs trahir son pays en livrant des secrets d'Etat aux Anglais et en offrant à ces derniers de les mener à l'attaque de Brest. Il enseigna au malheureux Roberval le moyen de faire rapidement fortune. Embusqués près d'un petit port breton, Roberval et Lartigue tombaient sur tous les navires qui passaient, anglais ou français. Ils réalisèrent d'excellents bénéfices. Les Anglais protestaient auprès de François Ier et celui-ci se fâchait: *Je pendrai ce Roberval, s'il me tombe entre les mains*. Il ne le recherchait guère, du reste, peu fâché de ces mauvais tours joués aux sujets de son bon ami Henri VIII.

Enfin, Roberval put terminer ses préparatifs, grâce à un excellent pilote qui avait offert ses

Pierre Daviault

services. C'était Jean Fonteneau, dit Jean Alfonse, qui naviguait sur toutes les mers depuis 48 ans sans jamais perdre un navire. L'expédition quittait La Rochelle le 16 avril 1542.

Le 8 juin, Roberval arrivait à Saint-Jean de Terre-Neuve, où il croisa Jacques Cartier qui rentrait en France, avec, croyait-il, de l'or et des diamants. Ce n'était pourtant que mica et cailloux brillants, comme on devait le reconnaître à Paris, où naquit le proverbe: faux comme un diamant du Canada.

Roberval cingla vers le continent, et c'est ici que se place notre histoire.

A quelque distance du Labrador, le long d'un cap qui se dressait dans une île appelée par les cartographes île des Démon, Jean Alfonse jeta l'ancre et débarqua deux femmes avec des vivres. Immédiatement, un gentilhomme les suivit à terre.

Que s'était-il passé? On a deux versions de l'affaire, celle de Marguerite de Navarre qui affirme la tenir de l'héroïne de cette histoire et celle de Thevet, qui la sut de Roberval. On sait en effet que, bien qu'elle dramatise, la reine de Navarre a la prétention de raconter des récits authentiques.

L'une des femmes était une cousine de Roberval, Marguerite de Nontron; l'autre, sa vieille servante Damienne. Pourquoi Roberval abandonnait-il sa cousine dans une île déserte, au bout du monde, la vouant à un sort effroyable? Je crois qu'il faut voir là-dedans un drame de la jalousie. En effet, si l'on en juge par un document découvert par Robert de Roquebrune, Roberval aimait ses belles cousines. N'était-ce pas pour garder Marguerite auprès de lui qu'il l'avait amenée dans son lointain voyage? Marguerite l'avait-elle rebuté au cours de la traversée? Le certain, c'est qu'un autre

L'horifique histoire . . .

homme était en cause, puisqu'il la suivait dans l'île. Cet homme était-il son amoureux, comme l'affirme le moine Thevet; ou son mari, suivant la version de l'*Heptaméron*? Mystère !

Au début, les Robinsons du Labrador se tirèrent assez bien d'affaire. Le gentilhomme construisit une bonne cabane et, comme il avait eu la présence d'esprit de se munir d'une arquebuse et de munitions avant de débarquer, il trouvait dans la chasse la nourriture nécessaire. Mais les choses se gâtèrent. L'eau était peu potable. Notre homme tomba malade, au bout de huit mois. *Sa femme, écrit Marguerite de Navarre, lui servit de médecin et de confesseur, en sorte qu'il passa joyeusement de ce désert en la céleste patrie.*

La veuve creusa une tombe dans la terre glacée. *Si est-ce que les bestes en eurent incontinent le sentiment, qui vindrent manger la charogne. Mais la pauvre femme, de sa maisonnette, défendoit à coups de arquebuse que la chair de son mary n'eust tel sépulchre.*

Les deux femmes qui restaient se défendaient vaillamment, à l'épée et à l'arquebuse, contre les fauves. En un jour, elles abattirent trois ours, dont l'un estoit aussi blanc qu'un œuf. Le 17^e mois, la vieille Damienne mourut et Marguerite resta seule sur l'île que, dans son imagination, elle croyait hantée des démons.

Après deux ans et cinq mois de ce supplice, un terre-neuvier breton (les navires de pêche étaient fort nombreux dans ces parages depuis au moins le début du siècle) ayant aperçu des feux sur la rive vint secourir l'infortunée.

Marguerite se retira à Notron dans le Périgord, berceau de la famille Roberval, où elle se fit maîtresse d'école. Jusqu'à sa mort, elle éprouvait un

grand effroi à entendre prononcer le nom de son terrible cousin.

L'incident fut connu et devint célèbre. On changea le nom de l'île en celui d'île de la Demoiselle. C'était en réalité un archipel, c'est-à-dire une rangée d'îlots qui abritaient le port de Bonne-Espérance au Labrador. On y entendait comme un bourdonnement de voix confuses, aussi fortes que dans un champ de foire, ce qui faisait croire à une présence démoniaque. En réalité, c'était un phénomène d'acoustique assez naturel.

Rabelais, pour écrire son voyage de Pantagruel, s'était inspiré des récits de Jacques Cartier et de Jean Alfonse, qu'il avait connus personnellement. On sait même qu'il fit un séjour à Saint-Malo pour se documenter. Il ne manqua pas de parler de l'île des Démon, qu'il appelait "île des Macréons". Il en faisait le domicile de pauvres dieux déchus dont les religions étaient mortes. Du reste, il ne manquait pas de se gausser de ces voix que les pilotes prétendaient entendre près de l'archipel et il en fit le fameux épisode des "voix gelées".

Le moine Thevet prit la défense des pilotes et s'éleva avec force contre le ridicule dont Rabelais voulait les couvrir. *Que je veuille permettre aux Panurgiques grabeleurs, écrivait-il, de pantagruéliser en leur barragouin de ces voix gelées qu'ils font à crédit gringotter dans tuyaux glacés par ces phantastiques démons, je m'en garderay bien. Ains, me tiendrai au pilier de la vérité.* Cette vérité, c'était le témoignage des pilotes qui expliquaient tout naturellement le phénomène.

26 juin 1937.

LES AVENTURES D'UN FLIBUSTIER CANADIEN

Vous ne saviez pas qu'il y eût des flibustiers canadiens? Il y en eut même plusieurs. Arrêtons-nous, d'abord, à l'un d'eux, nommé Robert Chevalier dit Beauchesne. Certains lisant mal pensent qu'il était "le chevalier de Beauchesne".

Nous connaissons ses aventures par les mémoires qu'en a publiés Allain-René Lesage, le très célèbre auteur de *Gil Blas de Santillane*. Quelle est au juste l'authenticité de ces mémoires, c'est ce que nous n'allons pas rechercher maintenant. Racontons d'abord les aventures, qui sont savoureuses. Après quoi, nous nous attellerons à l'ingrate tâche de la critique historique.

Robert Chevalier naquit à la Pointe-aux-Trembles le 23 avril 1686. Il mourut à Tours, en France, le 11 décembre 1731. Entre ces deux dates, s'inscrit sa vie d'aventurier.

Dès l'âge de sept ans, il était capturé à Montréal par les Iroquois, dont il adoptait les mœurs et dont il garda toujours les habitudes. A l'entendre, il était devenu l'un des chefs des redoutables sauvages, à la tête desquels il sema partout la terreur. Mais la paix ayant été conclue dans la Nouvelle-France, notre homme, qui n'aimait pas la tranquillité, passa en Acadie, où il devint l'un

Pierre Daviault

des lieutenants de Saint-Castin, grand sachem des Abénaquis. C'est ainsi qu'il fut amené à participer à la défense de Port-Royal, sous M. de Subercase. A cette occasion, il connut le forban Morpain, dans l'équipage de qui il s'enrôla. Dorénavant, ayant goûté à la forte saveur de la flibuste, il ne devait plus la quitter. Devenu commandant d'un navire, il parcourt les mers en vainqueur, remportant partout des victoires étonnantes. C'est toujours Chevalier qui parle, n'est-ce pas ?

Le paradis des corsaires et flibustiers se trouvait dans les Antilles. Chevalier dit Beauchesne ne pouvait manquer de s'y rendre. A Saint-Domingue, il lia sa fortune à celle d'un aventurier célèbre, le Bordelais Etienne de Montauban, qui avait sillonné l'Atlantique de Sierra-Leone dont il avait enlevé la forteresse à la Bermude où il avait pris avec un seul vaisseau toute une flottille anglaise. Le comte de Choiseul décide, à l'arrivée de Beauchesne, le vieux Montauban à sortir de sa retraite. Les deux flibustiers partent en course. Ils prennent sous leur protection un galion espagnol que poursuivent les Anglais et ils enlèvent une frégate de 36 canons chargée de nègres, excellente marchandise. Ce n'était là qu'un lever de rideau.

Chevalier et Montauban achevaient à peine d'amariner leur prise que se montraient deux adversaires, de 24 et 36 canons. Hélas! Montauban fut tué dans le combat. Beauchesne ramène les navires à Saint-Domingue, puis se rembarque sans tarder sur *la Sainte-Rose* commandée par le capitaine canadien Minet. Un brigantin, chargé de trésors et qu'ils attaquent, sombre près de la Jamaïque. Après quoi une frégate jamaïque tend un piège à nos Canadiens. Ceux-ci se jettent dessus, mais quatre navires se démasquent et leur

font grand mal. Il ne rentre que onze hommes au Petit-Goave de Saint-Domingue à bord de la *Sainte-Rose*.

Tous ces malheurs viennent évidemment de ce que le faux Iroquois n'est que commandant en second. Justement, les Espagnols de Saint-Domingue lui offrent une barque de huit canons, montée de 80 hommes. Les triomphes se succèdent. Un navire anglais de 24 canons ne coûte que six hommes à notre héros. Celui-ci garde le pavillon anglais sur sa prise, ce qui permet à un autre adversaire, de 36 canons, de s'approcher. Beauchesne lui lâche sa bordée et prend la frégate. En un rien de temps, il a pris deux gros navires, 200 prisonniers et un tel butin que le dixième des droits d'amirauté atteint 50,000 écus.

Je vous laisse à penser les orgies auxquelles se livrèrent les forbans rentrés à Saint-Domingue.

Ils en sortaient bientôt, pour tomber sur un navire anglais de 46 canons et 300 hommes. On l'enlève naturellement sans coup férir et l'on y trouve 550 nègres ainsi qu'un lest fait d'ivoire et de poudre d'or. C'est la grande fortune.

Mais un philosophe avait prédit à Beauchesne que sa fortune serait éphémère. De fait, on venait à peine d'amariner la nouvelle prise que le terrible garde-côtes *Jersey*, de 54 canons, suivi d'une frégate de 36, paraît. Là, ce n'est plus un jeu. Les Anglais couvrent les Franco-Espagnols de mitraille et puis "leur passent dessus". Chevalier dit Beauchesne, ramené à la Jamaïque, y est maltraité par un protestant français. Et puis, il l'est bien davantage dans la geôle de Kinsale en Irlande où il finit par échouer.

Là, il trouva 1,500 prisonniers français, entre autres l'équipage tout entier du *Coventry*.

Pierre Daviault

Dans les prisons de Kinsale, les malheureux marins étaient traités fort durement. *En changeant de prison, raconte Beauchesne dans ses mémoires, nous ne fîmes que changer de bourreaux. Leur plus grande récréation était de nous voir souffrir. Ces démons se divertissaient à nous faire battre pour un morceau de pain. On nous assommait de coups de canne tous les matins, quand on nous faisait passer en revue pour nous compter, et dans les froids les plus rigoureux, on ne nous donnait ni paille, ni couverture.*

La guerre de course continuait aux Antilles. Un autre corsaire, Philippe Plessis, y faisait parler de lui. Un nommé Malherbe, parlementaire français, avait été capturé par un corsaire agissant sur les ordres du gouverneur anglais de Saint-Eustache, île des Petites Antilles. Plessis se fait fort de le venger et, par surcroît, l'honneur français. Il ramasse à la Guadeloupe quatre barques canonnières et 329 hommes.

Dans la nuit du 17 novembre 1709, il débarquait à Saint-Eustache et grimpait la côte escarpée. Avec ses hommes, il se glisse jusqu'aux remparts du fort. M. le gouverneur en sortait justement, en robe de chambre. Nos hommes le saisissent et désarment le colonel de la garnison avec ses soldats. Pendant ce temps, la flottille, dans le port, met en fuite deux corsaires ennemis. Plessis est maître de l'île. Il prend un butin composé de 430 nègres, il brûle les sucreries et il encloue les canons; après quoi, il se retire.

Un garde-côte anglais, le *Tiger*, de 36 pièces, veut lui barrer la route. Plessis s'en rend maître, non sans des pertes assez considérables. Une patache accourt à la rescousse, d'Antigoa. Notre forban fait sauter le *Tiger*, n'oubliant pas de sauver au

Les aventures . . .

préalable les cinquante et un survivants, car, écrit-il, il a de la charité chrétienne. Le 29 juin, paraît un autre adversaire. L'excellent capitaine ne fait paraître que huit hommes sur le pont. L'ennemi s'approche sans méfiance, ce qui lui attire une décharge de mitraille à bout portant, non moins qu'une averse de grenades et de flacons pleins de poudre. Et Plessis rentre triomphalement à la Guadeloupe.

Beauchesne, entre temps, était parvenu à s'évader et rentrait à Saint-Domingue, assoiffé de vengeance. (Je suis le résumé de M. de la Roncière.) Le gouverneur de l'île, Choiseul, lui confie un navire, le *Brave*, monté par 90 marins. Notre homme tombe tout de suite sur une frégate anglaise de 18 canons. Il ne lui faut qu'un quart d'heure pour s'en emparer. Il transporte les restes de l'équipage à son bord, puis fait sauter le navire ennemi et il envoie dire au gouverneur de la Jamaïque: *Je vengerai tête pour tête 1,500 prisonniers français qu'on a fait périr misérablement dans les prisons de Kinsale.*

On ne sait trop pourquoi, mais sans doute pour y chercher des nègres ("de toutes les marchandises la plus précieuse"), Beauchesne se rend en Afrique. Là, deux garde-côtes anglais, de 50 et 30 canons, lui font passer de mauvais quarts d'heure. Ras comme un ponton, le *Brave* se rend et son équipage, prisonnier, va rejoindre au fond de la cale de l'*Escarboucle* les 300 hommes du *César* de Nantes, commandé par le créole Cazalis qui a succombé en février 1711. Beauchesne fomenté une révolte parmi les prisonniers, mais il échoue. Le commandant anglais, le jugeant trop dangereux, le débarque sur une côte déserte, d'où il se rend au comptoir français de Whydah. Il y trou-

Pierre Daviault

ve, au mouillage, un autre navire nommé le *Brave*. Il en prend le commandement et va saccager l'île portugaise du Prince, mais n'y voit rien à glaner.

Beauchesne passe sur le *François* de huit canons, où il remplace comme capitaine le flibustier Dugué qui a péri en livrant bataille, près de Sainte-Hélène, à un anglais de trente canons. C'est ce Dugué qui accompagnait Iberville dans une mémorable expédition à la baie d'Hudson.

Beauchesne songe à chercher fortune au Brésil, mais sa "tête pensa faire le voyage de Rio-de-Janeiro sans le reste du corps". En effet, s'étant laissé tromper par une frégate qui arrivait presque à la dérive, "manœuvre languissante, sabords fermés, voiles en pantaines", Beauchesne s'en allait l'amariner en chaloupe, quand les sabords s'abattirent et les canonnières ennemis ouvrirent un feu d'enfer. Notre homme eut beaucoup de peine à regagner son bord et à s'échapper. Il se dédommagea par la prise d'un galion portugais arrivant d'Afrique et dans lequel il trouva une quantité considérable de diamants. Désormais riche, il se retira tranquillement à Saint-Domingue et plus tard en France.

Voilà le résumé des aventures de Beauchesne qu'on connaît par le livre de Lesage. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans? Quand le livre parut, parce que Lesage était romancier, on n'y vit qu'un nouveau roman, inspiré de la Hontan et Hennepin. A la fin du 19^e siècle, Léo Claretie exprima l'avis que c'étaient des mémoires authentiques enjolivés par Lesage. Bientôt on en vint à considérer le livre comme un véritable document historique, si bien que, dans le 6^e volume de son *Histoire de la Marine française*, M. de la Roncière, historien très sérieux, écrivait en 1932: *Tout peut être contrôlé.*

Les aventures . . .

tout est d'une exactitude absolue dans cette autobiographie, qui tient, il est vrai, du roman. Dans *Nova Francia* de 1930, M. Léo Leymarie avait exprimé la même opinion et il annonçait une nouvelle édition critique des mémoires publiés par Lesage.

Mais M. Aegidius Fauteux, dans un travail présenté à la Société des conférences de l'Université d'Ottawa (puis publié dans les *Cahiers des Dix*), déclare que les mémoires constituent le plus complet tissu de mensonges. Retiré à Tours, Beauchesne, hâbleur sans pareil, y épatait les habitués des cafés par le récit d'aventures mirobolantes: la chronologie, d'après M. Fauteux, prouve l'inexactitude du récit. Le séjour parmi les Iroquois serait de la pure fantaisie et si Beauchesne assista bien au siège de Port-Royal, ce ne fut pas à la tête d'une troupe de sauvages. D'un autre côté, s'il fut avec Morpain, ce fut comme simple matelot.

Lesage connut l'existence des mémoires. Comme il cherchait toujours l'occasion de faire quelque argent de sa plume, il se jeta dessus. Il fit un livre captivant, car il ne perdait jamais son talent, mais ce livre est déplaisant par certains côtés, parce que le Canada y est sans cesse diffamé et qu'on n'y voit que des êtres crapuleux. Chevalier, qui n'était pas capitaine, mais simple forban de sixième ordre, était menteur, dévoyé et cynique au suprême degré. Ce n'était pas le héros que Claretie proposait à la jeunesse.

M. Fauteux a-t-il raison de détruire la légende? Nous nous garderons bien de nous prononcer. Mais notons que, à notre connaissance, M. Ley-

Pierre Daviault

marie n'a jamais publié l'édition critique des mémoires qu'il promettait.

7 août 1937.

LE CAPITAINE BAPTISTE, MYSTÉRIEUX CORSAIRE CANADIEN

Voici l'un des personnages les plus mystérieux et les plus pittoresques de notre histoire, du reste fort peu connu.

Personnage de notre histoire, en effet, que ce flibustier, dont le nom revient souvent dans la correspondance des gouverneurs à une certaine époque: il fut de ceux sur lesquels comptaient les gouvernants de l'Acadie aux abois.

M. Rameau de Saint-Père, dans son ouvrage, *Une colonie féodale en Amérique*, écrit: Villebon (...) parvint néanmoins à faire subir d'assez grands dommages aux Anglais, en attirant vers son refuge, dans la rivière Saint-Jean, un certain nombre de corsaires qui firent la course sur les bâtiments de la Nouvelle-Angleterre. Nous connaissons les noms de plusieurs d'entre eux, tels que Robineau de Nantes, François Guyon (...) et Baptiste, le plus redoutable de tous.

D'où sortait ce Baptiste ? Là, mystère, et nous verrons qu'il avait les meilleures raisons du monde pour faire les ténèbres sur ses origines. Mais on a lieu de soupçonner qu'il venait du Languedoc, car Vaudreuil affirmait qu'il lui connaissait une épouse dans cette province. M. Rameau de Saint-Père de fait naître à Bergerac. Les lecteurs de Cyrano

Pierre Daviault

diront que c'était l'endroit rêvé pour la naissance d'un aventurier. Et, en effet, notre homme, qui ne s'effrayait pas des voyages, avait bien pu passer de Gascogne en Languedoc. D'autre part, on sait que les Gascons pouvaient faire d'aussi fiers marins que de redoutables mousquetaires.

Quand vint-il en Amérique? Cela aussi est mystérieux. Prenons-le au début de sa période la plus active, celle où il commence à occuper les autorités.

Le 12 septembre 1693, Frontenac, dans une lettre, donne instructions à MM. de Bonaventure et d'Iberville de prendre Baptiste à la Baie Verte avec des sauvages pour aller attaquer Pemquid, expédition à laquelle prend part aussi le baron de Saint-Castin. Elle réussit admirablement et Pemquid est détruit.

Villebon, commandant en Acadie, expose ensuite un projet de descente le long des côtes anglaises, dont la direction sera confiée à Baptiste et autres pilotes. Le 25 octobre, Frontenac fait part de ce projet au ministre. *Le sieur Baptiste, écrit-il, fameux flibustier de ces côtes-là et qui les connoist parfaitement, passe en France pour vous proposer les vues qu'il auroit là-dessus. C'est un homme qui les a beaucoup désolés dont ceux qui le connoissent disent du bien qui n'a donné depuis qu'il s'est déclaré pour nous aucun sujet de croire qu'il n'ait pas toute la fidélité qu'on en doit attendre, qui s'est même marié à Port-Royal à une fille du lieu qu'il auroit envie d'amener ici ne la croyant pas en sûreté où elle est, et qui me paraît avoir des pensées qui seraient d'une grande utilité et d'une médiocre dépense.*

La valeur de Baptiste est alors pleinement reconnue. Villebon ne cesse d'en entretenir Fronte-

Le capitaine Baptiste . . .

nac et d'en faire des éloges. Baptiste a rendu de si grands services que Frontenac demande au roi de lui accorder un brigantin. Ce qui est fait. Notre corsaire, passé en France pour exposer ses projets, en revient en 1694 avec le navire du roi et il se met à la besogne. En quatre mois, il prend dix bâtiments anglais. Mais, un jour que la tempête l'a jeté à la côte, les Anglais le surprennent avec une grosse frégate. Baptiste se défend âprement; puis, voyant l'inutilité de la lutte, il échoue son bateau et se sauve avec son équipage.

Le 2 septembre, ayant trouvé une corvette quel-que part, il s'approvisionne au village des Mines et il prend la mer avec 45 hommes d'équipage. Le 17 janvier suivant, par le travers du cap Mal-lebarre, il prend un anglais de 60 tonneaux, chargé de sucre, de mélasse et autres denrées de Niève et Saint-Christophe dans les Antilles. Il remet cette prise au flibustier canadien François Guyon dont l'équipage pille en partie la cargaison enlevée aux Anglais. Quant à Baptiste, en bon patron, il emmène son équipage hiverner chez lui.

Le 21 avril, il reprend la course. Le 14 mai, il revenait avec une prise et recevait l'ordre de se rendre à la baie des Espagnols pour se joindre à Bonaventure. Dix jours plus tard, Villebon apprenait que Baptiste y avait trouvé plutôt une grosse frégate anglaise de 36 canons. Criblé de coups, après un rude combat, Baptiste s'était jeté à la côte avec son monde. Villebon ne perd pas confiance en son homme. *Ce qui est assuré, écrit-il, c'est que cette frégate ne serait jamais venue dans ce havre si Baptiste n'avait pas été vendu.*

Au reste, l'Anglais ne profite guère de sa prise. Vingt-quatre heures après, Guyon, arrivant de sa course, trouve la frégate et ses prises échouées sur

les rochers du "Grand Menane". La frégate met le pavillon blanc pour lui parler et lui promet de relâcher ses trois prises s'il lui donne deux chaloupes pour passer en terre ferme et des vivres pour quinze jours. Il y consent. C'est ce que raconte Villebon. Mais le récit de ce dernier n'est pas clair. Dans une lettre au style aussi embrouillé, Champigny raconte le même incident et, de son récit, on ne sait s'il faut conclure que Guyon eut maille à partir dans sa rencontre avec l'Anglais, ou si c'est ce dernier qui était en mauvaise posture.

Le 20 juillet, Villebon écrit au ministre: *Le sieur Baptiste passe en France, Monseigneur, pour vous rendre compte de la manière dont les ennemis lui ont enlevé sa corvette. . . Je ne connais en lui que beaucoup d'attache pour le service et j'ose assurer qu'il remplira toujours bien son devoir. M. de Bonaventure est fort aise de l'avoir avec lui.* De son côté, Frontenac écrit au ministre, mentionnant la défaite de Baptiste parmi les motifs qui devraient engager le roi à pousser vigoureusement la guerre contre les Anglais.

Baptiste n'avait plus de navire. Il reprenait quand même la course, en 1696, avec deux barques anglaises trouvées sur la côte. Le 10 mars, alors qu'il ne subsiste plus que de coquillages, il attaque huit chaloupes de pêche: il en prend six et met les autres en fuite. Il va à terre pour armer la plus grande, quand paraissent deux bâtiments de Salem. Caché dans les broussailles, son équipage laisse approcher l'ennemi, puis ouvre un feu si nourri que les Néo-Anglais prennent la fuite, et Baptiste rentre en possession de sa chaloupe. Le lendemain, il est encore attaqué, mais il réussit à se dégager.

Le capitaine Baptiste . . .

On le retrouve, à la fin de l'année, pilote sur un corsaire de Plaisance en Terre-Neuve, s'il faut en croire une lettre de Villebon. En 1697, il commande un navire avec lequel il prend, au large du cap de Sable, le corsaire Basset de Mareine, religieux français (c'est-à-dire huguenot) réfugié à Boston et, comme tous ses pareils, acharné contre ses compatriotes. Villebon le relâcha quelque temps après, croyant de bonne foi, comme le racontait Basset, que ce dernier avait été forcé de prendre les armes contre l'Acadie. Basset récompensa du reste Villebon en revenant l'attaquer avec une frégate.

En octobre de la même année, Baptiste se trouve pris dans l'attaque du fort de Natchouak, où, après une vigoureuse résistance à la tête de sept hommes, il est fait prisonnier. Frontenac devait écrire à lord Bellomont, gouverneur de la Nouvelle-York, pour protester contre le traitement indigne accordé aux prisonniers mis aux chaînes. En 1698, Baptiste est libéré et Villebon écrit: *C'est un très bon sujet qu'il serait juste d'employer dans les troupes que le roi entretient. Il pourrait être garde-côte avec un petit bâtiment.* Villebon, en attendant, le fait capitaine de milice à Port-Royal. Mais il ne réussit guère dans ses sollicitations auprès du roi, parce que Frontenac commençait à connaître le gaillard. Il écrivait: *J'ai appris depuis deux ou trois mois qu'il avait tenu des discours, peu de temps avant qu'il passât en France, qui marquoient qu'il n'avoit pas de trop bonnes intentions. On m'a dit de plus que c'est un homme qui est marié en plusieurs endroits, en France et en Hollande, outre la femme qu'il a présentement au Port-Royal. M. de Vaudreuil m'a assuré qu'il connoissait celle qu'il avait en France et qui est proche*

Pierre Daviault

de chez lui en Languedoc. J'ai cru vous en devoir avertir aussi bien que M. de Chevry, afin qu'il ne puisse pas vous surprendre, puisqu'on prétend qu'il est allé demander en France un autre vaisseau à la place de celui qu'il a perdu, pour avoir plus de facilité de transporter en Hollande ou en quelque autre pays ennemi la femme qu'il a à Port-Royal, avec tous ses effets.

On voit par là que Baptiste était beaucoup marié. Il poussait un peu loin l'axiome qui veut qu'un marin ait une femme dans chaque port.

Cette bigamie suffit à expliquer le mystère dont il s'entourait et le changement de nom qu'il avait cru prudent d'opérer. Qui était-il en réalité? Des pièces d'archives nous renseigneront, car, fort de l'appui de ses chefs, Baptiste devenait, avec le temps, plus hardi et il ne cachait pas toujours son véritable nom.

Ainsi, le 19 octobre 1703, était établi à Port-Royal l'acte de sépulture de Judith Baptiste, née Soubiran, épouse du capitaine Baptiste. Le 22 octobre de l'année suivante, à Port-Royal toujours, avait lieu le mariage de Christophe Cahouet à demoiselle Marie-Anne Maisonnat, fille du sieur Pierre Maisonnat et de feu Judith Soubiran. Or Judith Soubiran était la femme de Baptiste; donc notre Baptiste serait Pierre Maisonnat. Mais poursuivons.

Le 27 janvier 1706 à Port-Royal, cette personne, épouse de Christophe Cahouet, devient la marraine de Magdeleine Samson, et, cette fois, elle signe Anne Baptiste. Les preuves s'accumulent comme vous pouvez le voir: Baptiste et Maisonnat ne sont qu'un seul et même homme.

Mais, nous avons plus intéressant. Le 12 janvier 1707, avait lieu, à Port-Royal toujours, le

Le capitaine Baptiste . . .

mariage de Marguerite Bourgeois (rien de commun avec la fondatrice de la Congrégation Notre-Dame!) à Pierre Maisonnat, fils d'Hélie et de Jeanne Ségure. Il signe de son véritable nom: Pierre Maisonnat.

Cette fois, nous voilà tout à fait renseignés. Et pour dissiper tout doute, nous avons le recensement du 28 août 1714, où l'on relève: le sieur Maisonnat et Marguerite Bourgeois avec leurs enfants: Louis, Alexis, Judith, Marie et Marianne.

Le mystère est tout à fait éclairci. Pour avoir les derniers renseignements sur notre homme, il suffirait de quelques recherches, dans certaines archives de France.

Les derniers documents que nous avons cités sont instructifs à d'autres égards. Tout d'abord, nous y constatons que Baptiste, même à un âge assez avancé, n'avait pas perdu la vocation du mariage, puisque, bien que sa bigamie fût connue des autorités au moins officieusement, il n'hésitait pas à prendre femme. En sept ans et demi il en avait cinq enfants, qui s'ajoutaient à sa famille antérieure, connue au Canada, sans parler de celles qu'il aurait eues en Hollande, en France et autres lieux.

Enfin, dernière leçon de ces documents, on constate que tous les actes de l'état civil relatifs au capitaine Baptiste ont été passés à Port-Royal. Il y était donc fixé, et depuis au moins 1693. Dès lors, on ne comprend pas bien pourquoi M. Rameau de Saint-Père affirme que Baptiste était établi à Beaubassin.

Du reste, ne croyons pas que la révélation de la bigamie de Baptiste lui eût aliéné vraiment la sympathie des autorités. Ayant pris le commandement de l'Acadie à la mort de Villebon, M. de Brouil-

Pierre Daviault

lan en fait de grands éloges et le propose pour une commission dans les troupes régulières. Il écrivait en effet, dans son mémoire du 6 octobre 1701: *Le sieur Baptiste étant un homme sur lequel on peut compter pour toutes sortes d'occasions, rempliroit fort bien une lieutenance.*

Justement, dans le mémoire des griefs contre Brouillan attribué à M. de la Touche, on reproche au gouverneur d'avoir nommé notre flibustier commandant des bâtiments acadiens qui s'armèrent pour la course en 1701 contre les ordonnances. *Ce commandant nommé Baptiste montait un bâtiment sur lequel on mit du canon pour prendre les Anglais qu'il trouveroit le long de la Coste.* A cette occasion Baptiste devait du reste soutenir encore de rudes combats.

Ayant pris un maître pêcheur anglais, celui-ci revint ensuite en force pour se venger des mauvais traitements qu'il aurait reçus à Port-Royal. L'Anglais s'empara de Baptiste et de cinq embarcations françaises.

Brouillan protesta auprès du gouverneur de Boston. Dans une lettre au ministre, en date du 27 février 1703, il faisait connaître qu'il avait réclamé à Boston divers prisonniers, *notamment le sieur Baptiste, officier de la garnison qui connoist parfaitement la coste de l'Acadie, qui a esté pris sur un bastiment qu'il avoit fait sortir pour la pesche, afin d'exciter les autres de faire de mesme, sur l'avis qu'il a eu que le conseil de Boston avoit dessein de le faire pendre parce qu'il a esté autrefois avec les Anglois.*

Baptiste ne fut pas pendu cette fois-là !

Cette lettre de Brouillan est instructive. Elle nous apprend, d'abord, que Baptiste était devenu régulièrement officier dans les troupes du roi. On

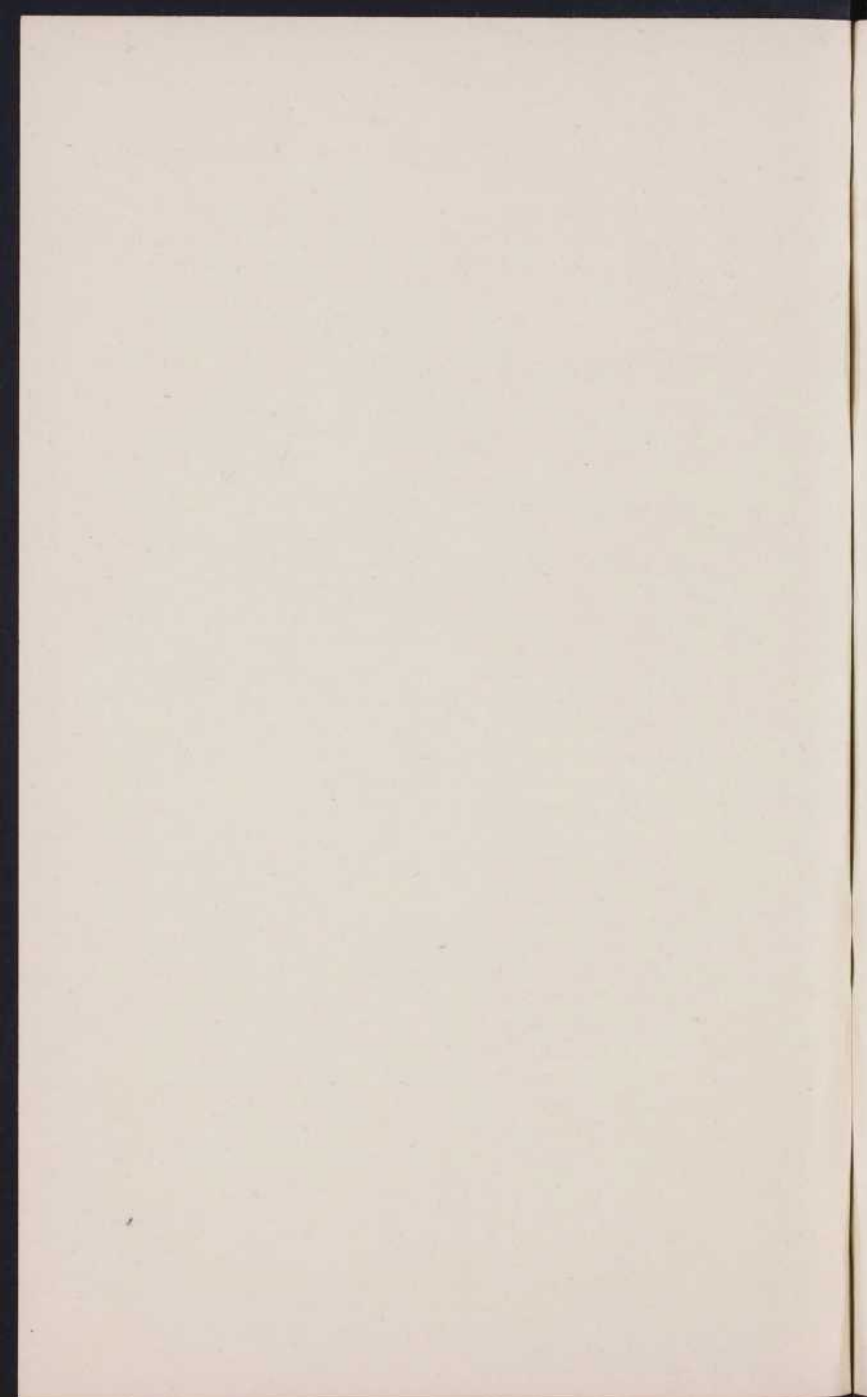
Le capitaine Baptiste . . .

y voit aussi qu'il avait déjà été au service des Anglais. On le savait d'ailleurs, à cause de cette phrase de Frontenac que nous avons citée: *Il n'a donné depuis qu'il s'est déclaré pour nous aucun sujet de croire qu'il n'ait pas toute la fidélité qu'on en doit attendre.*

Mais il est temps de laisser notre homme. Concluons.

Il faut voir en Baptiste un maître homme qui, malgré ses défauts ou ses vices et même ses crimes, a bien travaillé à la gloire de la France sur les côtes de l'Amérique.

28 août 1937.



LIBERTALIA, RÉPUBLIQUE ÉGALITAIRE DE FORBANS

Nous racontons ailleurs l'aventure des mutins de la *Bounty* qui ont fondé un pays prospère dans l'île Pitcairn de l'Océanie. Beaucoup d'autres "ir-réguliers" ont rêvé de créer ainsi une nation nouvelle; où, mettant en œuvre leurs conceptions de la vie, ils s'affranchiraient des conventions qui les gênaient dans la vieille civilisation. Bien peu ont réussi, justement parce qu'ils ne pouvaient se plier à une discipline.

L'une des plus intéressantes de ces tentatives est celle des forbans qui, après avoir écumé les mers, rêvèrent de se constituer une patrie. Ce pied-à-terre ne leur aurait permis du reste que de poursuivre leurs chasses fructueuses. En réalité, ils établirent le pays qu'ils voulaient, mais ils ne le gardèrent que quelques années.

Ce pays s'appelait *Libertalia*; il était situé dans une île voisine de Madagascar et il eut pour fondateur un Provençal du nom de Misson. On voit par là que les compatriotes de Tartarin ne se contentent pas d'exploits en paroles. M. Charles de la Roncière, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris et auteur d'une monumentale *Histoire de la Marine française*, raconte l'histoire de Libertalia dans un volume intitulé le

Pierre Daviault

Flibustier mystérieux. La personnalité de l'écrivain garantit l'authenticité du récit.

Misson était de bonne famille, bien que cadet. Il était cousin du fameux lieutenant de vaisseau Forbin qui, vers la fin du règne de Louis XIV, avait revêtu le costume bariolé et le chapeau pointu d'amiral du royaume de Siam. Misson avait commencé sa carrière à bord d'un navire commandé par Forbin, la *Victoire*.

La France était en guerre avec l'Angleterre. Dans la mer des Antilles, la *Victoire* rencontra le *Winchelsea*, qu'elle battit, mais son capitaine perdit la vie dans la bataille. Misson prit le commandement, avec, pour lieutenant, un Napolitain du nom de Caraccioli. La *Victoire* captura un sloop de la Jamaïque et un navire hollandais chargé de dentelles, d'or et d'argent. La prise était trop tentante pour la faible vertu de Misson. Au lieu de remettre le navire au commissaire des prises, il résolut de garder le navire hollandais, de s'approprier aussi la *Victoire* et de chasser dorénavant pour son propre compte.

Afin de réaliser ce beau programme, il fallait gagner des parages lointains, où ne circulaient pas les escadres du roi. Misson se dirigea vers l'Afrique, jalonnant son périple de prises: dans le golfe de Guinée, le négrier hollandais *Newstadt*; à la côte d'Angola, un navire chargé d'étoffes destinées à la traite; dans la baie de Saldanha, une frégate anglaise de 32 canons, chargée en numéraire de la valeur d'un million et demi de francs. La frégate, aux formes élégantes et aux riches dorures, est rebaptisée le *Bijou* et placée sous le commandement de Caraccioli. Les deux forbans arrivent ensuite aux îles Comores, dans l'océan Indien. A trente lieues au large s'aperçoivent les montagnes

d'Anjouan, où allait se dérouler une mirifique aventure et Misson, devenir prince.

Quand il y débarqua avec ses forbans et son formidable armement, les gens de l'île cherchèrent à se l'attacher, car ils étaient toujours en guerre avec le roi de l'île voisine de Mohély. La reine d'Anjouan donna sa propre sœur à Misson comme épouse. Caraccioli épousa une autre princesse.

Le mariage du chef blanc avec la sœur de la reine, — ces gens étaient des métis d'Arabes et d'Européens, — fut célébré avec pompe. Misson avait revêtu l'uniforme des princes royaux, habit rouge, brodé d'or, avec sabre et poignard à poignée d'argent incrustée de pierres précieuses.

Misson se montra fidèle allié. Son concours permit aux Anjouanais de battre souvent les Mohéliens. Joignant la diplomatie à sa valeur guerrière, Misson unit ensuite les ennemis par un solide traité de paix. Mais cette activité de prince anjouanais ne lui faisait pas oublier les avantages de la flibuste. Il prit encore plusieurs navires, dont les trésors permettaient au Provençal de maintenir son prestige.

C'est probablement dans une expédition envoyée par les Anglais contre les forbans de l'île d'Anjouan que le fameux capitaine William Kidd, le plus célèbre sans doute des flibustiers, abandonna la marine royale pour suivre la carrière de ceux qu'il avait été chargé de châtier.

La puissance grisa Misson. Il caressa l'idée d'avoir sa propre capitale. Il en fixa le site, au cours d'une croisière le long de la côte de Madagascar, qu'il remonta jusqu'à son extrême pointe. Une baie qui s'enfonçait de dix lieues dans les terres et que fermait une gorge étroite, offrait un excellent lieu de refuge pour ses hommes et son butin. Il y

Pierre Daviault

établirait une ville fortifiée où tous ses gens pourraient finir leurs jours en paix.

Il lui fallait une abondante main-d'œuvre pour construire la ville. Misson demanda à la reine d'Anjouan de lui prêter trois cents hommes. Le Conseil des Grands y consentit, à condition que les hommes revinssent au bout de quatre mois et que Misson jurât amitié éternelle aux Anjouanais.

Misson nomma son pays "Libertalia", parce qu'on y allait jouir de la liberté, loin des civilisations. Les habitants de ce pays seraient appelés les "Liberti". Anglais, Français et Portugais étaient fondus en un seul peuple: n'oublions pas qu'à l'équipage primitif de Misson s'étaient joints ceux des navires capturés, heureux de servir sous un tel chef.

Bientôt, flanquant l'entrée de la baie, s'élevèrent deux forts de forme octogonale. Libertalia, la capitale du nouvel Etat, était sise à Diégo-Suarez, en l'îlot de la Lune, sorte de sentinelle qui surveille le chenal s'ouvrant dans le nord de Madagascar, à portée d'Anjouan. Des ruines subsistent encore du temps des forbans.

Il fallait peupler la capitale et la pourvoir de vivres. Misson se mit en campagne. Près de Quiloa, il rencontra un navire portugais de 50 canons, monté de 300 hommes. Le combat fut terrible; 56 forbans y tombèrent. Mais la proie était riche. Misson trouva à bord du bateau une grande quantité de marchandises et 200,000 livres sterling. Les marins vaincus se joignirent à ses hommes. Au retour vers Madagascar, un nouveau navire apparut. C'était un sloop qui hissa le drapeau noir à tête de mort des flibustiers. Il revenait des Bermudes et avait fait une fructueuse croisière dans la Mer Rouge. Invité à bord de la *Victoire*,

le capitaine Thomas Tew scella, verre en main, un traité d'alliance avec Misson. Toute une division navale rentra à Libertalia, échangeant neuf coups de canon avec les forts.

Misson ramenait 190 prisonniers, dont les deux tiers acceptèrent de travailler dans la colonie, au lieu d'être relégués dans l'intérieur. Le commandant refusait toujours de passer ses prisonniers au fil de l'épée, comme Caraccioli et Tew le demandaient. *Je ne fais pas la guerre aux opprimés,* disait-il, *mais aux oppresseurs.* Souvent, il indemnisait les matelots vaincus en prélevant sur sa part. (On sait que le partage des dépouilles se faisait entre l'équipage d'un forban, selon un barème admis dans toute la flibuste: la part du capitaine, plus considérable que les autres, était néanmoins déterminée avec précision.)

Un jour les "Liberti" aperçurent un indigène, qui les conduisit à son village, vers le sud de Madagascar. Ces gens étaient les Malgaches. Misson les attira chez lui: il partageait sur le "bon sauvage" les illusions que Jean-Jacques Rousseau devait mettre par écrit.

Ayant en horreur l'esclavage, Misson traitait en hommes libres prisonniers et esclaves, blancs, Maures et nègres. Tout était versé en commun: l'argent de surplus, une part des prises allaient au trésor public.

Pour augmenter sa population, Misson résolut d'arracher aux négriers les esclaves pris sur le continent africain. Il envoya en chasse le *Bijou*. Au Cap de Bonne-Espérance, le *Bijou* s'empara facilement d'un navire de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, lequel portait dix-huit canons. Le long de la côte d'Angola, Tew, qui commandait le *Bijou*, rencontra un bateau anglais

Pierre Daviault

qui venait d'embarquer deux cent quarante nègres. Tew leur enleva leurs chaînes. À ces nègres se joignaient les équipages défaits.

Nègres et Malgaches chantaient parmi les leurs l'union qui régnait dans la petite république. Les esclaves de l'île Bourbon se mirent à désertier pour rejoindre les Liberti. Ils s'aventuraient vers Madagascar en canots de pêche. Le gouverneur de l'île dut leur faire défense d'aller à la pêche des tortues sans être accompagnés de blancs.

Pour vivre et pour prospérer, malgré les ressources de leur île, les Liberti devaient continuer leur vie de chasse et de combats.

Ils remontèrent vers la mer Rouge tendre leurs rets. Un vaisseau hindou transportait des pèlerins à La Mecque. Il y avait à bord quinze cents personnes, dont trois cents soldats. Tew néanmoins s'en rendit maître. Diamants, soieries, tapis, épices, or et argent y abondaient : chaque matelot eut en partage 3,000 livres sterling. Cinq autres navires suivaient, avec des cargaisons tout aussi riches. Tew voulait les attendre pour s'en emparer, mais son quartier-maître s'opposa à tout retard. On débarqua les gens de la prise près d'Aden, les vainqueurs ne gardant qu'une centaine de femmes et de jeunes filles comme épouses. Le navire fut mis en pièces, mais ses 110 canons devaient renforcer les batteries installées des deux côtés de la passe à Libertia.

Deux sloops, construits dans le nouveau pays, avaient accru la flotte des forbans. Chacun était armé de huit canons, monté de cinquante blancs et cinquante nègres, sous le commandement d'officiers élus par les équipages, au scrutin. Les sloops, baptisés le *Childhood* et la *Liberty*, s'exerçaient à la bataille par des croisières répétées. L'un d'eux ex-

plorait les côtes de Madagascar pour en dresser la carte.

Il revint soudain donner l'alarme. A l'horizon apparaissait une escadre suspecte. Alertée par le branle-bas de combat, la population de Libertalia garnit les forts et les batteries. Tew commandait les Anglais; Caraccioli, les forts; quant à Misson, il gardait avec lui les nègres exercés par un sergent français, afin de se porter aux points les plus menacés. Les agresseurs étaient des Portugais.

L'escadre portugaise, forte de quarante vaisseaux, pénétra dans la baie sous le feu des forts. L'un des bateaux, atteint à la flottaison, donna de la bande. Mais les Portugais passèrent les forts et se crurent à l'abri. Les batteries côtières et l'artillerie des sloops les attendaient. Deux des assaillants coulent. Les autres profitent du jusant pour sortir du traquenard. Misson les poursuit. Atteint par les forbans, l'un des assaillants demande quartier.

A bord se trouvaient deux prisonniers libérés précédemment à condition qu'ils ne portent plus les armes contre Libertalia. Parce qu'ils avaient été traîtres à la parole donnée, ils furent pendus le lendemain en vue des forts. Caraccioli expliqua aux colons que les dirigeants de la république s'étaient départis de leurs principes d'humanité, à cause de l'acte de trahison.

Jusque-là, personne n'avait mis en doute l'autorité de Misson, qui avait pour lieutenants Caraccioli et Tew. Une querelle s'éleva entre ce dernier et le commandant.

Avec sa souplesse italienne, Caraccioli sut faire la paix. Il expliqua aux autres que, pour assurer l'avenir de la colonie, il fallait instituer des lois

Pierre Daviault

et un gouvernement: le code de la flibusterie ne suffisait plus dans un pays organisé.

Les trois chefs demandèrent aux colons de former des groupes de dix qui éliraient chacun un délégué à une assemblée chargée d'élaborer une constitution. Ils annoncèrent en même temps que le trésor commun serait partagé entre tous, ainsi que les marchandises et le bétail. Chaque colon devrait devenir propriétaire des terres qu'il cultiverait et entourerait d'une palissade.

On procéda aux élections et l'on construisit une maison commune. Puis les délégués se réunirent en congrès. Caraccioli ouvrit les séances par un discours habile où il expliquait la nécessité de confier le commandement suprême à un seul individu nommé pour trois ans et chargé du pouvoir exécutif. Le congrès se réunirait au moins une fois l'an et aucune décision importante ne serait prise sans son avis.

La session dura dix jours et les délégués adoptèrent des lois, qui furent imprimées, car la colonie disposait d'un matériel d'imprimerie. De nos jours, les bibliophiles regrettent qu'on n'ait pas retrouvé ce volume.

Le président de la petite république devait s'appeler "Sa Haute Excellence le Conservateur" et jouir de toutes les prérogatives de la royauté. Misson fut élu. Tew devint grand amiral et Caraccioli, secrétaire d'Etat. Il est bon de dire ici que Caraccioli avait été clerc avant de se lancer dans la flibuste. Un Conseil, composé sans acception de couleur ou de nationalité, devait administrer et partager les biens de la communauté.

La colonie ayant besoin de tous ses bras le "grand amiral" appareilla avec la *Victoire* pour aller chercher des mutins de son équipage qui

l'avaient abandonné avec son quartier-maître. Il emmenait trois cents hommes. De là devait venir la ruine de Libertalia.

Les mutins s'étaient installés dans une forêt de Madagascar avec leur quartier-maître pour gouverneur temporaire. Ils refusèrent de rentrer à Libertalia et remirent à Tew un factum où ils exposaient que l'existence était facile et bon marché à Madagascar. Ils s'élevaient à des considérations morales et affirmaient qu'un établissement anglais sur la côte de l'île mettrait un frein à la piraterie : les navires de la Compagnie des Indes seraient mieux protégés.

Tew, à terre, discutait ces questions en buvant du rhum avec son ancien quartier-maître. Un typhon survint qui jeta la *Victoire* à la côte et fit périr tout l'équipage sous les yeux du grand amiral. Tew attendit du secours pendant quatre mois, allumant des feux sur la plage chaque nuit.

Un matin, il aperçut près de terre les deux sloops de Libertalia, le *Childhood* et la *Liberty*, commandés par Sa Haute Excellence le Conservateur. Misson lui apprit avec une grande émotion que tous leurs rêves s'étaient envolés. La *Victoire* partie, la petite république avait eu le tort d'envoyer le *Bijou* en chasse. Affaiblie de la sorte, la colonie n'avait pu résister à l'assaut d'une nuée d'indigènes affolés par le chanvre qu'ils avaient fumé. Ils avaient massacré les colons, sans distinction d'âge ni de sexe. Misson, incapable d'organiser la défense, avait eu à peine le temps de ramasser à la hâte des diamants et de l'or : puis, avec 45 hommes, il s'était sauvé à bord des sloops. Caraccioli avait péri dans l'échauffourée. Misson partagea son trésor avec Tew et lui donna un sloop dans lequel il fit monter une trentaine

Pierre Daviault

d'hommes qu'il put recruter parmi les mutins.

Misson appareilla pour la côte de Guinée. Au large du cap Infantes, le sloop de Sa Haute Excellence le Conservateur, enveloppé par l'ouragan, sombra corps et biens. Tew devait bientôt trouver la mort en attaquant un navire du Grand Mongol. Dans les papiers de l'un d'eux, on trouva la relation de Misson, document que Charles Johnson a reproduit dans son *Histoire des Pirates Anglais*, dont une traduction paraissait à Paris en 1726.

De l'aventure des Liberti, il ne restait qu'un fils né de Tew et d'une princesse malgache. Ce fils, nommé Ratsimilaho, réunit tous les riverains de la côte afin de les mener contre les indigènes du sud de Madagascar. Ce métis devint roi des Betsimisaraka sous le nom de Ramaromanompo.

Libertalia avait duré une vingtaine d'années, c'est-à-dire de 1690 à 1710 environ.

22 août 1936.

LE PIRATE ROBERTSON ET LES TRÉSORS DE L'ÎLE GRIGAN

Aimez-vous les histoires de pirates, de trésors cachés et d'îles perdues? La mauvaise littérature en a fait un abus effroyable. Mais il y en a de vraies, et certaines ne remontent qu'à peu d'années, en somme. Il ne faut pas croire, en effet que les pirates n'aient existé qu'au 17^e siècle. Maurice Magre a publié tout un volume sur les pirates, flibustiers et négriers du 19^e siècle où le lecteur trouvera les récits d'aventures les plus dramatiques. Celui du trésor de l'île Grigan est le plus conforme à l'idée qu'on se fait d'une histoire de pirates, et Magre en garantit l'authenticité. C'est une lecture de vacances tout indiquée.

On rencontre le nom de Robertson pour la première fois, dans les annales de la marine, à propos du récit des guerres d'indépendance que soutinrent les républiques sud-américaines contre l'Espagne pendant le premier quart du 19^e siècle. L'Écossais Robertson s'était engagé dans la marine chilienne, puis dans celle du Pérou. En 1822, il commandait le brick de guerre *le Galvarino*.

Un certain Bénavidès, homme redoutable et célèbre dans ces parages, s'était mis à la tête d'une bande d'Espagnols irréguliers et d'Indiens, au ser-

Pierre Daviault

vice de l'Espagne. Il était d'une cruauté extraordinaire.

Lorsqu'il traversait un village, il y mettait le feu et exterminait tout le monde, y compris les enfants, sous prétexte qu'ils pouvaient donner des indications sur ses mouvements. Un jour, Robertson débarqua les troupes du *Galvarino* dans la ville d'Arauco, pour se lancer à la poursuite de Bénavidès. Il fait prisonnier un officier espagnol, Pacheco, qui refuse de renseigner Robertson sur la situation des irréguliers. Robertson le fait fouetter: au trentième coup, Pacheco parle et Robertson se lance à la poursuite de Bénavidès. Mais l'officier n'était pas mort et l'Ecosse devait le retrouver plus tard. Robertson surprit Bénavidès, qui s'enfuit avec son lieutenant, mais 70 de ses hommes furent tués ou faits prisonniers. Le vainqueur fit pendre ces derniers à des arbres et, par un raffinement d'artiste, il voulut que les corps formassent un cercle. Comme le cercle n'était pas fermé, il fit pendre aussi quelques-uns des Espagnols qui avaient été tués.

Le général Bolivar, commandant des insurgés, avait si peu d'illusions sur son Robertson que, les guerres finies, il le fit enfermer dans une prison de Lima. L'Ecosse réussit à s'enfuir et se mêla à des révolutions qui ne tardèrent pas à déchirer les jeunes républiques. Il y gagna quelque renom.

Un jour, il aperçut dans une église de Lima une grande dame dont il devint amoureux. Mais il ne pouvait espérer de s'attirer les bonnes grâces d'une telle femme. Un officier, à qui il faisait des confidences, lui dit en riant et en lui montrant un trois-mâts anglais, le *Peruvian*: *La possession de ce navire t'assurerait la possession définitive de la femme que tu aimes. — Pourquoi? — Il contient*

Le pirate Robertson . . .

deux millions de piastres d'or. *Empare-toi du navire et Térésa est à toi pour toujours.* Robertson rit de cette aimable plaisanterie.

Mais l'idée n'était pas tombée en une terre stérile. Robertson se dirigea bientôt vers le quartier louche de la ville, où il eut tôt fait de recruter une quinzaine d'aventuriers. Le soir, une chaloupe accostait le *Peruvian*. Surpris dans leur sommeil, les matelots furent égorgés et, tous feux éteints, le *Peruvian* quitta le port. Où irait-il? Les aventuriers, sachant qu'ils seraient poursuivis, firent le projet d'aller se réfugier dans une île perdue de l'archipel des Mariannes, en Océanie, régions que connaissait Robertson. Comme autrefois les marins de la *Bounty*, ils rêvaient de se procurer des femmes et de l'eau-de-vie à Tahiti, puis d'aller vivre, avec leur trésor, loin du monde, en des délices perpétuelles.

Robertson avait d'autres plans. Il était résolu à se débarrasser de ses compagnons. Seul, il en serait incapable. Il s'ouvrit donc de ses intentions à deux Irlandais qui lui paraissaient plus délurés que les autres, Williams et George. Les autres partis, il saurait bien se défaire des deux derniers compagnons, car il entendait garder pour lui seul tout le magot.

Après avoir touché à Tahiti, Robertson décida que, pour se rendre à l'île choisie, il fallait un minimum de sept hommes. On fit confiance à quatre matelots. Pour se débarrasser des huit autres, au lieu de les tuer purement et simplement, on les mit, ligotés, dans une chaloupe qu'on lança sur la mer: quand la chaloupe fut retrouvée, un aventurier vivait encore parmi sept squelettes.

Les femmes embarquées à Tahiti obsédaient nos sept hommes. Ils résolurent de les perdre. Le

Pierre Daviault

Peruvian se dirigea vers l'île Grigan, dans les Mariannes. Comme on approchait de l'île, les femmes comprirent. Elles se jetèrent à la mer, pour tenter de gagner le rivage à la nage, et s'enfuir avant l'accostage des canots: Robertson et ses hommes les tuèrent à coups de fusil.

Les bandits choisirent une cachette sûre pour leur trésor. Tous méfiants, ils ne se quittaient pas d'une semelle, afin d'éviter les complots. Mais l'île devint bientôt un refuge infernal: d'énormes oiseaux accouraient de l'horizon pour se réunir près des femmes tuées à terre. Les cadavres restés dans l'eau étaient couverts d'immenses crabes.

Robertson et ses gens décidèrent d'abandonner l'île. Avec vingt mille piastres trouvés dans la cabine du capitaine et le produit de la vente du *Peruvian*, dont ils avaient décidé de se défaire, les aventuriers comptaient vivre dans l'abondance jusqu'au moment propice au partage du trésor.

Comme le navire arrivait au large de l'île Wahou, Robertson s'aperçut que l'homme de garde était tombé de sommeil. Il le poignarda, puis, avec Williams et George, il lia entre eux les autres matelots et les enferma dans la chambre d'équipage dont il cloua la porte. À coups de hache, les trois copains sabotèrent le navire. Ils s'éloignèrent ensuite en canot, pendant que le *Peruvian* coulait.

Dans l'île Wahou, ils se firent passer pour des naufragés d'un navire de commerce. Ils prirent passage sur un brick et parvinrent à Rio-de-Janeiro. Là, George se laissa entraîner à jouer ce qui lui revenait des vingt mille piastres et qui devait servir à payer sa quote-part d'un petit brick dans lequel on devait aller à la recherche du trésor. Il l'avoua à Robertson et Williams dans un endroit

Le pirate Robertson . . .

solitaire. Robertson feignit une grande colère et le tua.

Avec Williams, le chef des pirates passa à Sydney, en Australie. Une crainte folle attachait les deux survivants l'un à l'autre. Williams était en état d'infériorité puisqu'il ne connaissait pas la navigation et que Robertson avait toujours laissé ses compagnons dans l'ignorance de la longitude et de la latitude de l'île où il les avait menés.

La police pouvait devenir inquiétante à Sydney. Les deux compères s'en allèrent à Hobart, en Tasmanie. Là, ils firent la connaissance d'un vieux marin anglais, du nom de Thompson, propriétaire d'une goélette avec laquelle il faisait la chasse aux loups marins. Ils lui donnèrent cinq mille piastres, tout ce qu'il leur restait, lui promettant la forte somme au retour d'un voyage mystérieux dont ils lui laissaient ignorer le but. Ce mystère et l'importance trop grande de la somme promise éveillèrent les soupçons du vieux marin.

À peine à bord, Robertson confia à Thompson que Williams, sujet à des crises de folie, pourrait bien se tuer un jour. Thompson fit boire et parler Williams. Un soir, la mer étant déchaînée, Robertson et Williams s'attardèrent à causer, seuls à l'arrière. Robertson revint seul vers l'équipage, racontant que Williams, après un bref adieu, s'était précipité à la mer.

Thompson patienta. Mais, quand on fut au milieu des Mariannes, il révéla à Robertson qu'il connaissait l'existence du trésor et il exigea sa part. Robertson savait comme il était facile de se débarrasser d'un homme qui s'approchait trop du bastingage pendant une telle conversation. Il lança Thompson à la mer.

Pierre Daviault

L'équipage voulut sauver son capitaine. Robertson prononça des mots magiques, parlant du trésor. Les marins décidèrent d'abandonner leur chef. Mais Thompson était bon nageur. Porté par les courants, il s'approcha de l'île Tinian, où arrivait justement le señor Medinilla, gouverneur des îles Mariannes, en tournée d'inspection à bord d'un brick de guerre espagnol.

Comme Thompson faisait son récit au gouverneur, en présence des officiers, l'un de ces derniers dressa l'oreille. Robertson n'était-il pas un Ecossais qui avait combattu les Espagnols, dans les guerres du Pérou et du Chili ? Oui, en effet, il en avait parlé. Avec passion, l'officier demanda le commandement du brick pour se lancer à la poursuite du pirate. Le gouverneur consentit.

Robertson avait relâché dans le petit port de l'île Seypan pour acheter des vivres frais. Au moment où il allait rembarquer, il aperçut un brick battant pavillon espagnol qui se dirigeait vers le port. A l'avant, il reconnut avec stupeur le vieux Thompson et, près de lui, un officier espagnol qui n'était autre que Pacheco, que Robertson avait fait fouetter à Arauco.

Le pirate tournant le dos au port se précipita vers l'intérieur. Pacheco l'avait aperçu à la longue-vue. Avec l'aide des chiens indigènes, il fit la chasse à Robertson, qu'il trouva bientôt. Robertson s'était mis hors la loi par ses actes de piraterie. Mais Pacheco songeait surtout à se venger des coups de fouet.

On pensait aussi au trésor. Des propos tenus par Williams et des indications données aux marins de Thompson pour la direction du navire, on conclut que ce trésor se trouvait dans l'île Grigan. Robertson, loin de le nier, promettait des révéla-

Le pirate Robertson . . .

tions une fois qu'on y serait. Il voyait un espoir de se sauver.

Pendant le voyage, il tenta de séduire les marins qui le gardaient, leur promettant les richesses enfouies. Mais Pacheco connaissait son homme et le surveillait.

Au bout de deux jours, on arrivait à l'île Grigan. Sur les indications de Robertson, le navire pénétra dans la crique où, quelques mois plus tôt, arrivait le *Peruvian* et où Robertson faisait tuer les Tahitiennes.

Sur la plage, Robertson fit semblant de s'orienter. Sous prétexte de chercher des points de repère, il demanda qu'on lui enlève les chaînes dont il était chargé. Quand il fut libre, il bondit soudain et se mit à fuir. Il comptait sur sa connaissance des lieux et pensait avec raison qu'on ne tirerait pas sur le possesseur d'un secret gros de deux millions de piastres.

Il y avait parmi les Espagnols des coureurs plus légers que lui. On le rattrapa. Sa rage ne connut plus de bornes. Il proféra des injures en plusieurs langues; il jura de ne rien révéler; il se roula à terre, écumant.

Pacheco le fit transporter à bord du navire où, attaché sur un canon, il reçut les coups de fouet des deux membres les plus vigoureux de l'équipage. Pour accentuer la cruauté, Pacheco avait fait enduire les cordes de sel. Robertson supporta courageusement les vingt-cinq premiers coups, qui déchirèrent sa peau et firent de son dos une grande plaie. On le laissa respirer quelques instants, puis le supplice reprit.

Robertson demanda grâce et promit de mener ses bourreaux à la cachette du trésor.

Pierre Daviault

Il avait perdu tout espoir et décidé de mourir. Le trésor, il ne l'avait gardé par tant de crimes que pour les beaux yeux de la senorita Térésa Mendez. Puisqu'il lui échappait, la femme de ses rêves aussi lui échappait. A quoi bon vivre? L'amour qu'il avait conçu sur le tard était devenu une idée fixe, une passion dévorante, sa seule raison d'être.

Pacheco jouissait de sa vengeance et de la certitude de satisfaire sa cupidité. Il fit donner un verre de rhum à Robertson et les matelots préparèrent un canot pour aborder à l'île du trésor. Enchaîné de nouveau, le pirate fut descendu dans le canot. A peine y fut-il qu'il se jeta à la mer. Un des marins de l'équipage avait une grande réputation de plongeur. Il reçut l'ordre de ramener Robertson. Le marin se précipita à sa suite et réussit à le saisir. Mais il faillit disparaître au fond des eaux. Robertson l'avait saisi à la gorge et cherchait à l'entraîner, pensant avoir une dernière revanche en noyant un Espagnol. L'homme parvint à se sauver. Mais Robertson coula.

Avec le pirate, disparaissait le dernier détenteur du précieux secret. Pacheco et ses hommes échouèrent dans leurs recherches.

Le gouverneur Medinilla maudit la pensée qu'il avait eue de confier un prisonnier aussi précieux que Robertson au sombre Pacheco qui songeait plus à venger des coups de fouet reçus de nombreuses années auparavant que de rechercher deux millions de piastres.

Medinilla se rendit lui-même à l'île Grigan. Il embaucha six cents indigènes pour faire retourner le sol de l'île en tout sens. Ce fut en vain. Le sinistre possesseur du secret avait vaincu ses bourreaux.

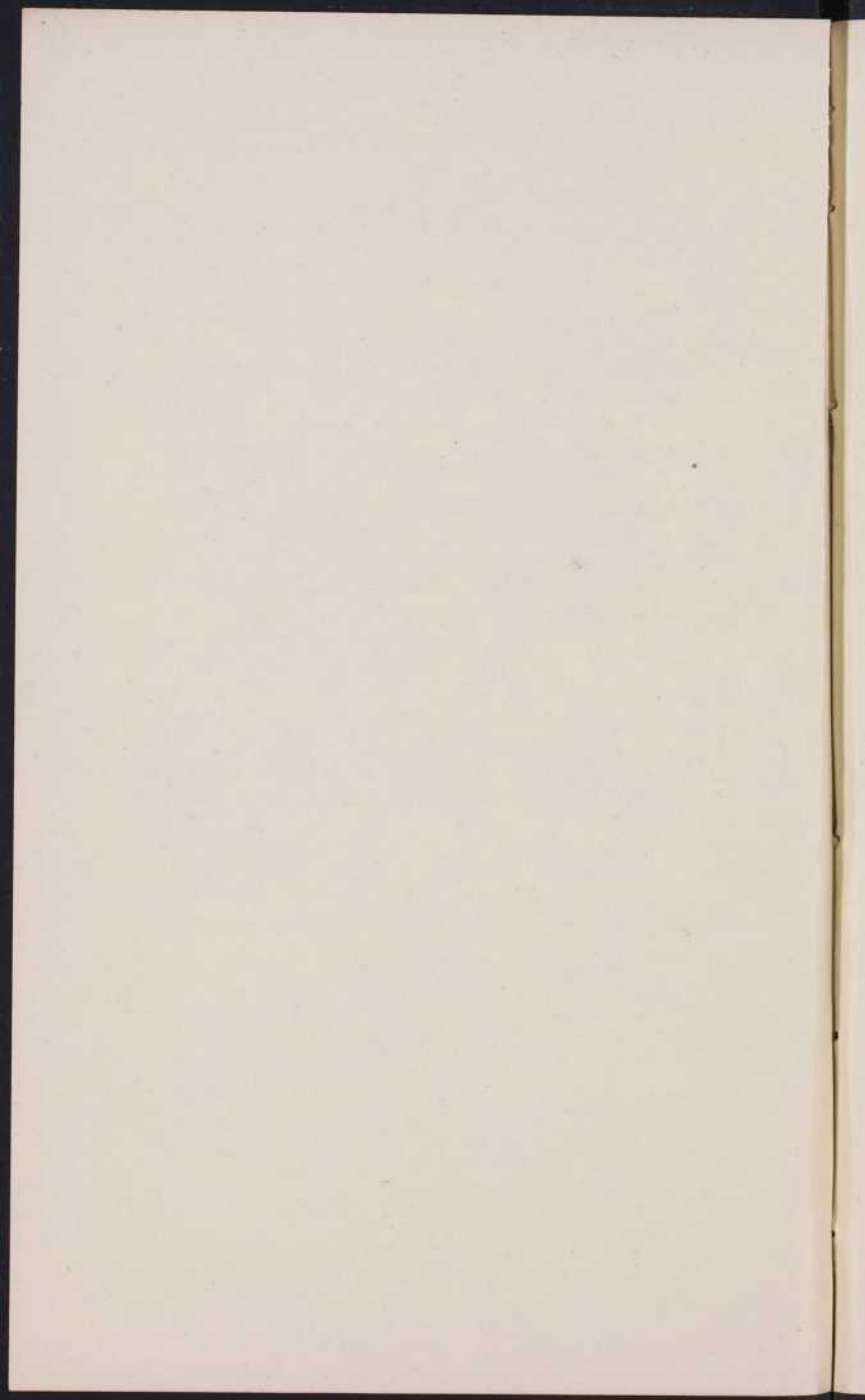
Le pirate Robertson . . .

Encore aujourd'hui, l'or repose dans la petite île Grigan, non loin de la crique où errent des fantômes. De temps à autre, quelques marins, ayant entendu conter l'histoire de Robertson dans un petit port océanien, se lancent en une folle expédition à la recherche du trésor. Aucun n'a russi. Personne sans doute n'y arrivera. L'or de l'île Grigan doit subir le phénomène de l'oxydation des métaux et de la mort des pierres précieuses, qui est le destin des trésors. La terre est pleine de ces trésors enfouis, à la suite de guerres, de crimes ou sous l'effet de l'avarice.

L'histoire de Robertson le pirate, je vous l'avais promise, présente tous les caractères des romans d'aventure. Mais il s'y joint un parfum de sentimentalité qui peut rendre sympathique jusqu'à un certain point la figure de sombre brute de notre Ecossais. Ne convoitait-il pas la grande richesse dans l'espoir, chimérique sans doute, de parvenir jusqu'à la femme de ses rêves, qui vivait dans une sphère trop élevée pour le rude officier-brigand de la marine chilienne et péruvienne? En cette âme de bandit, la petite fleur bleue avait germé et garda jusqu'à la fin sa vivacité.

C'est l'éternelle histoire de "la belle et la bête".

1er août 1936.



LES MUTINS DE LA BOUNTY ET DE L'ILE PITCAIRN

Un film, *Mutiny on the Bounty*, a popularisé cette histoire. C'est une pièce historique, qui, par hasard, ne s'éloigne pas trop de la réalité des faits, sauf sur un point, essentiel il est vrai. En effet, le directeur a faussé la vérité quant au personnage du capitaine Bligh. Il en a fait un monstre de cruauté, dont les sévérités injustes furent cause de la mutinerie. Les descendants de Bligh, demeurant à New-York, lui ont intenté des poursuites. Ils exposent que leur aïeul faisait régner une discipline stricte sur ses navires, mais qu'il était juste et accessible à la pitié. *Il était, affirment-ils, un bon mari, un père excellent et un ami fidèle.* Nous devons penser qu'on lui a donné un tout autre caractère, dans le film, pour procurer à Charles Laughton, le protagoniste, l'occasion d'une magnifique création: il n'a pas laissé passer cette occasion, et les spectateurs sont enchantés de son personnage. En réalité, Bligh était un assez rude gaillard et il fut l'un des responsables de la mutinerie qui engloba toute la flotte de la mer du Nord au temps des guerres napoléoniennes. Bligh n'était pas un monstre, sans doute, mais il n'était pas tendre.

Pierre Daviault

Ce qui est plus grave, c'est qu'en attribuant la mutinerie aux seuls agissements de Bligh, le directeur a fait perdre beaucoup de son sens à l'histoire. Il peut être intéressant, par conséquent, de reconstituer les faits vérifiés par les historiens. Plusieurs ouvrages ont paru sur le sujet (qui a inspiré à Byron son poème *Island*). L'un des plus récents et des mieux documentés est sans doute *l'Histoire des mutins de la Bounty et de l'île Pitcairn (1789-1930)*, par Charles Vidil, capitaine de corvette.

On y apprend que les marins se révoltèrent afin de rester près de l'île merveilleuse de Tahiti, que Bougainville appelait la Nouvelle Cythère. Ils y avaient goûté des plaisirs si enivrants qu'ils ne voulaient plus s'en éloigner. Ainsi espéraient-ils réaliser un rêve idyllique, que beaucoup ont fait sans espérer de le voir sortir du domaine des vaines aspirations. Le plus fort, c'est qu'ils y réussirent et que leur rêve se prolonge, encore de nos jours, dans la réalité. A cette histoire se greffe le récit d'aventures auprès desquelles celles qu'imaginèrent Stevenson dans sa *Treasure Island* ou Melville dans son *Moby Dick* ne sont que doux passe-temps.

Voyons donc les faits.

En 1787, le gouvernement anglais décidait d'armer un bâtiment spécialement aménagé pour le transport des plants d'arbres à pain des Iles de la Société aux Indes occidentales. Le savant Joseph Banks, qui avait accompagné Cook lors de son voyage à Tahiti, prétendait que cette plante s'acclimaterait dans les Antilles et fournirait un aliment abondant aux indigènes.

Le navire choisi portait le nom de *Bounty*. Pour le commander, on avait l'homme rêvé; le

Les mutins de la *Bounty* . . .

capitaine Bligh, marin réputé, qui avait parcouru les mers du Sud pendant quatre ans avec Cook sur la *Résolution*. Bligh finit, après bien des aventures, par porter l'arbre à pain aux îles des Indes occidentales. Mais il devait en voir de toutes les couleurs ! Dans la marine, on l'appela dorénavant "Bread-fruit" Bligh, même quand il devint amiral.

La *Bounty* jaugeait 250 tonneaux et mesurait 30 mètres de longueur par 7 de largeur. Elle portait à bord 43 hommes d'équipage, dont 2 jardiniers, et elle emportait des vivres pour dix mois. Sur ce point déjà, le film fausse la vérité, puisqu'on y raconte que, pour frauder l'Etat, le capitaine n'embarqua pas suffisamment de provisions.

Le navire mit à la voile le 23 décembre. La traversée fut rude, mais Bligh entretenait une excellente hygiène sur son navire (chose rare à l'époque) et personne ne fut malade. La *Bounty* arrivait à Tahiti le 26 octobre 1788; elle y resta près de six mois. Dès l'arrivée, les Tahitiens et les . . . Tahitiennes envahirent le navire et prodiguèrent aux marins, peu habitués à semblable aubaine, les marques de cette hospitalité excessive qui charmait tous les voyageurs. Pendant que Bligh négociait son affaire avec les chefs et tâchait de leur inculquer le respect de l'Angleterre, ses hommes se laissaient enivrer par les charmes des douces *vahinés*. Malgré son austérité, le commandant devait bien fermer les yeux, pour ne pas désobliger les naturels du pays. Enfin, en avril, le navire repartait, avec son chargement d'arbres à pain et en dépit des murmures de l'équipage.

Que se passa-t-il exactement ? Bligh, malgré toutes ses qualités, avait un caractère irascible, insupportable, soupçonneux. Il s'emportait en co-

Pierre Daviault

lères subites, en menaces, en injures; il n'était pas aimé. Le moral était bas sur son navire. Dès le départ de Tahiti, il avait eu des démêlés, en particulier avec son second.

Toujours est-il que, dans la nuit du 19 avril 1789, au large de l'île d'Anamouka, 4 hommes entrent dans la cabine du capitaine, s'emparent de lui, lui lient les mains et le menacent de mort. Le second, Christian, les commande. Les révoltés font monter Bligh dans une chaloupe, avec les marins qui lui restent fidèles; ils donnent aux malheureux quelques provisions, des armes, des outils, puis coupent les amarres et les lancent sur la vaste mer.

Notons ici que la moitié de l'équipage suivit Bligh. Plusieurs autres, qui restèrent sur la *Bounty*, le firent à contre-cœur, soit qu'ils fussent indécis, soit qu'ils craignissent le voyage dans la frêle embarcation. Il faut en conclure que Bligh ne s'était pas rendu si odieux à ses hommes, puisqu'un grand nombre consentaient à partager son misérable sort. Les témoignages révélèrent plus tard que la véritable cause de la mutinerie résidait dans le désir des marins de retourner vers Tahiti et les vahinés. L'examen des documents ne permet plus de doute sur ce point. C'est d'ailleurs ce qui donne tant d'intérêt à l'événement.

La chaloupe se dirigea vers les îles proches, afin de s'y ravitailler. Les indigènes reçurent fort mal les malheureux marins, qui durent même subir un assaut où l'un d'eux perdit la vie. Que faire? Bligh ne vit qu'une solution: se rendre aux Indes néerlandaises, d'où un courrier partait une fois par année pour l'Europe. C'était un voyage de 4,000 milles, dans une petite chaloupe où les hommes étaient entassés les uns sur les autres. Ils n'avaient pas l'espoir de toucher une terre quelconque pour

Les mutins de la *Bounty* . . .

se reposer, ni se ravitailler. Le problème des vivres était le plus angoissant. Le capitaine calcula qu'ils en auraient assez, si chacun ne touchait qu'une once de biscuit et un dixième de bouteille d'eau par jour. Tous jurèrent de s'en contenter.

Ce que fut ce voyage, on l'imagine sans peine. Les marins ne purent débarquer de la chaloupe qu'une couple de fois, sur de tout petits îlots, où ils ne trouvaient que quelques fruits pour varier leur ordinaire. Quand, par hasard, ils prenaient un poisson ou un oiseau de mer, ils se le partageaient jusqu'aux intestins! Mais Bligh les dirigeait de main de maître. Son ingéniosité était extrême; on le verra par un exemple. Il pleuvait souvent, ce qui permettait de renouveler la provision d'eau douce, mais mouillait les pauvres vêtements d'une façon bien désagréable. Bligh imagina de faire tremper ces vêtements dans la mer, vu que l'eau salée ne produit pas la même sensation que l'eau douce. Quand les marins se rhabillaient, ils avaient l'impression de mettre des vêtements secs.

Enfin, on arriva à Timor, chez les Hollandais. En 41 jours, la chaloupe avait parcouru 3,618 milles marins. *Bligh était un rude marin!* s'écrie le capitaine Tivil. Il acheta une petite goélette avec l'argent que lui prêta le gouverneur hollandais et se rendit à Batavia afin de rejoindre le courrier annuel.

De son côté, Christian avait pris le commandement de la *Bounty*. La première effervescence tombée, il réfléchit que son capitaine réussirait peut-être à rentrer en Angleterre. Le gouvernement rechercherait les mutins, qui n'échapperaient pas à la justice. Ceux-ci décidèrent donc de se réfugier dans une île peu connue où ils passeraient toute leur vie. Mais, auparavant, ils voulaient se pro-

Pierre Daviault

curer certains objets à Tahiti; le souvenir des vahinés, surtout, les y ramenait.

A Tahiti, Christian raconta que Cook (dont il taisait la mort) venait de fonder un établissement à Aitoukaki où Bligh était resté. Tablant sur le prestige du grand explorateur, il obtint ainsi du bétail et toutes sortes d'approvisionnements. Puis il embarqua des Tahitiens et des Tahitiennes avec lesquels il se dirigea vers l'île de Toukouaï. Il y avait là des indigènes qui le reçurent fort mal. Il retourna donc à Tahiti, mais les naturels qui l'avaient accompagné racontèrent qu'il avait menti à son premier voyage. On menaçait de lui faire un mauvais parti. Christian décida de remettre à la voile pendant la nuit, mais non sans amener quelques Tahitiennes. Il invita des femmes à une soirée d'adieu, et il s'enfuit sans les laisser descendre. La moitié de ses hommes restèrent à Tahiti.

Christian connaissait l'existence d'une île isolée et pleine de ressources. Dans les documents du bord, il en releva la position. Elle avait été inscrite sur la carte en 1767 par Carteret, qui lui donna le nom de Pitcairn en souvenir de celui qui avait aperçu l'île pour la première fois.

Les mutins constatèrent, en arrivant, que l'atterrissage y était extrêmement difficile, ce qui contribuerait encore à les mettre à l'abri des surprises. Ils détruisirent leur *Bounty* pour se retrancher tout à fait du monde et ils organisèrent leur vie sur l'île inconnue.

Bientôt un village s'éleva dans Pitcairn. Les neuf Anglais avaient choisi chacun une compagne parmi les Tahitiennes enlevées. Ils abandonnèrent les trois qui restaient aux six Tahitiens restés avec

Les mutins de la *Bounty* . . .

eux et qu'ils considéraient comme des esclaves. De là devaient venir des ennuis sans nombre.

Au bout de deux ou trois ans, fatigués des mauvais traitements des blancs, les noirs se révoltèrent. A la suite de toute une série de petites batailles, il ne restait plus sur l'île Pitcairn, le 6 octobre 1793, que 4 blancs, 10 femmes et des enfants. Christian était mort. A leur tour, les femmes se révoltèrent contre les hommes et décidèrent de les tuer tous. Leur complot déjoué, elles se retirèrent dans une autre partie de l'île, où elles fondèrent un nouveau village. Mais bientôt, hommes et femmes se réconcilièrent; ils se rendaient des visites et ils finirent par vivre de nouveau ensemble.

L'un des marins, McCoy, réussit à fabriquer une eau-de-vie violente: il se tua par accident, en état d'ivresse. Une dernière querelle amena la mort d'un autre homme, Quintal: il ne restait que deux des mutins de la *Bounty*. Mais les enfants grandissaient.

Rentré en Angleterre, le capitaine Bligh avait reçu la mission de chercher encore une fois à transporter des plants d'arbre à pain. En même temps, la *Pandora* appareillait, sous les ordres du capitaine Edwards, pour faire la chasse à la *Bounty*. Edwards retrouva les dix hommes restés à Tahiti. Mais il perdit son navire sur un banc de sable et, comme Bligh avait fait, il regagna Timor dans quatre canots de sauvetage. A Londres, un conseil de guerre jugea les mutins. Les témoignages révélèrent que plusieurs n'étaient restés sur la *Bounty*, après le départ de Bligh, que par indécision. Quatre furent condamnés à mort, 4 furent acquittés d'emblée et 2, recommandés à la clémence du conseil: ils furent graciés. Parmi

Pierre Daviault

ces deux derniers, se trouvait un nommé Heywood, qui devint capitaine de frégate et, sur la fin de sa carrière, refusa le commandement des Grands Lacs du Canada que lui offrait l'Amirauté. Quant à Bligh, il fut gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, où l'Angleterre avait établi une colonie pénitentiaire après la révolte de ses colonies américaines. Il finit sa carrière comme amiral, et commanda sous Nelson à Copenhague.

En 1809, le navire américain *Topaz* aborda par hasard à l'île Pitcairn. Son équipage y vit le dernier survivant des mutins de la *Bounty*, Smith, qui se faisait appeler Adams. L'Amirauté anglaise fut prévenue, mais elle avait trop à faire avec les guerres napoléoniennes pour se préoccuper de l'ancien mutin. Six ans plus tard, le capitaine Stains mouillait dans les parages de l'île Pitcairn. Une embarcation primitive vint vers lui, d'où un jeune homme sauta dans la goélette: il se nommait Jeudi-Octobre Christian. C'était le premier enfant né sur l'île, et il était le fils de l'ancien second de la *Bounty*. Il portait le nom du jour et du mois où il était né. De peau brune, bien fait, c'était un beau type d'humanité. De nouveau, l'Amirauté ignore le rapport du capitaine. Stains racontait que l'île renfermait 45 habitants, presque tous très jeunes. Bien qu'ils fussent nés de Tahitiennes, dont on connaissait la façon de vivre, les mœurs étaient exemplaires sur l'île. La bonne entente y régnait et l'on y paraissait bien heureux. Tous savaient lire et parlaient un langage fleuri: c'est que le vieil Adams-Smith les avait instruits dans les deux seuls livres qu'il possédât: une Bible et un livre de prières, le *Common Prayer Book*.

En 1825, le commandant Beechy se rendait aussi à l'île Pitcairn. Le nombre des habitants y

Les mutins de la *Bounty*...

était monté à 66. Dans l'intervalle, en 1818, 1819 et 1823, des navires y avaient atterri et un nommé John Buffet avait décidé d'y demeurer. Comme Stains, Beechy remarqua la vie patriarcale des habitants de la petite colonie. Adams, le survivant des mutins, y faisait l'office de pasteur et présidait aux mariages. Rien ne rappelait les origines troubles de l'établissement. Les habitants de l'île étaient tous grands, bien faits et forts.

Le gouvernement anglais s'intéressait enfin à la colonie qui lui était venue de façon si inattendue. Beechy trouvait cependant qu'il valait mieux transporter tous les Pitcairniens à Tahiti. Il réussit à les convaincre. Mais, habitués à la solitude de leur île, ils demandèrent à y revenir. Un nommé Nobbs, personnage assez extraordinaire, s'y était installé. Il y prit peu à peu un grand ascendant et évinça Buffet, qui avait voulu s'emparer de la succession d'Adams.

Le gouvernement anglais, sur la foi du rapport Beechy, tenait à transporter les Pitcairniens ailleurs. Il choisit l'île Norfolk, aussi isolée mais plus près de l'Australie. Un premier envoyé ne réussit pas à convaincre les braves gens, qui se rappelaient avec amertume l'exode à Tahiti. Un second eut plus de succès, et il transplanta toute la colonie à Norfolk. Le nouvel établissement convenait assez aux métis, car il satisfaisait le désir d'isolement qui est le trait le plus marqué de leur caractère.

La nostalgie s'empara quand même de bon nombre d'entre eux. Seize retournèrent à Pitcairn, suivis bientôt par d'autres. Et la colonie fondée par les mutins de la *Bounty* renaquit après avoir essaimé ailleurs.

Aujourd'hui, l'île Norfolk, peuplée uniquement des descendants de Pitcairniens, compte mille ha-

Pierre Daviault

bitants. Elle est autonome, sous la surveillance du Commonwealth australien.

A Pitcairn, il y avait 199 habitants en 1930. Le petit peuple a gardé les traits de caractère qui frappèrent tellement ceux qui le découvrirent. Puritains, sans hypocrisie ni intolérance, ils mènent une existence exemplaire, dans le calme et la solitude. Ils sont régis par deux assemblées: un Conseil, composé d'un premier Magistrat (*Chief Magistrate*), d'un président, de deux membres et d'un secrétaire; un *Committee*, formé d'un président, de deux membres et d'un secrétaire. Le *Chief Magistrate* désigne le président du *Committee*, dont les autres membres sont élus au suffrage universel: ce sont les femmes de Pitcairn qui, les premières, ont obtenu le droit de vote dans l'Empire britannique. La révolte de leurs aïeules contre les hommes de l'île leur a fait reconnaître à jamais des droits absolument égaux à ceux du sexe fort !

Les Pitcairniens ont encore les lois d'Adams et de Nobbs, révisées en 1904. Ces lois sont peu nombreuses. Inspirées par un grand sens pratique, elles visent toutes les circonstances essentielles dans la vie des insulaires. Par exemple, un texte législatif interdit de graver quoi que ce soit dans l'écorce des arbres; un autre régleme l'usage de la forge commune; un troisième punit de peines sévères quiconque tue une chèvre ou un chat.

L'île relève de la juridiction du consul anglais de Tahiti. En somme, elle est à peu près indépendante. Le gouvernement anglais lui a toujours fait, depuis le voyage de Beechy, des dons importants. A Norfolk, les autres descendants des mutins vivent de la même façon.

Les mutins de la *Bounty*...

C'est ainsi que l'attrance de Tahiti et des vahinés a fait naître un peuple intéressant.

11 mars 1936.

3109HTOL 1984
309.112-7MA2

TABLE DES MATIÈRES

... ET GRANDES DAMES ...

Une grande dame du Canada au 18e siècle	11
Christiane Cavanaugh, le Dragon de Marlborough	21
Une Amazone du 17e siècle	31

ÉCRIVAINS, ARTISTES, CÉLÉBRITÉS

Le vicomte et la vicomtesse de Chateaubriand . .	41
Louise Colet, poétesse et quémandeuse	55
La vie prudente et glorieuse du chansonnier Béranger	65
La vie douloureuse et active de Guy de Maupassant	79
L'Académie française à ses débuts	91
Au début du siècle	101
Les musiciens : potins et anecdotes	111
Reporters et correspondants	121
De Napoléon III au colonel Lindbergh	127
Entomologistes, originaux et braves gens	133

ÉNIGMES HISTORIQUES

L'énigme de l'archiduc Jean-Salvator de Toscane	147
L'énigme du maréchal Ney	153
L'énigme du "Masque de fer" est-elle résolue? . .	163

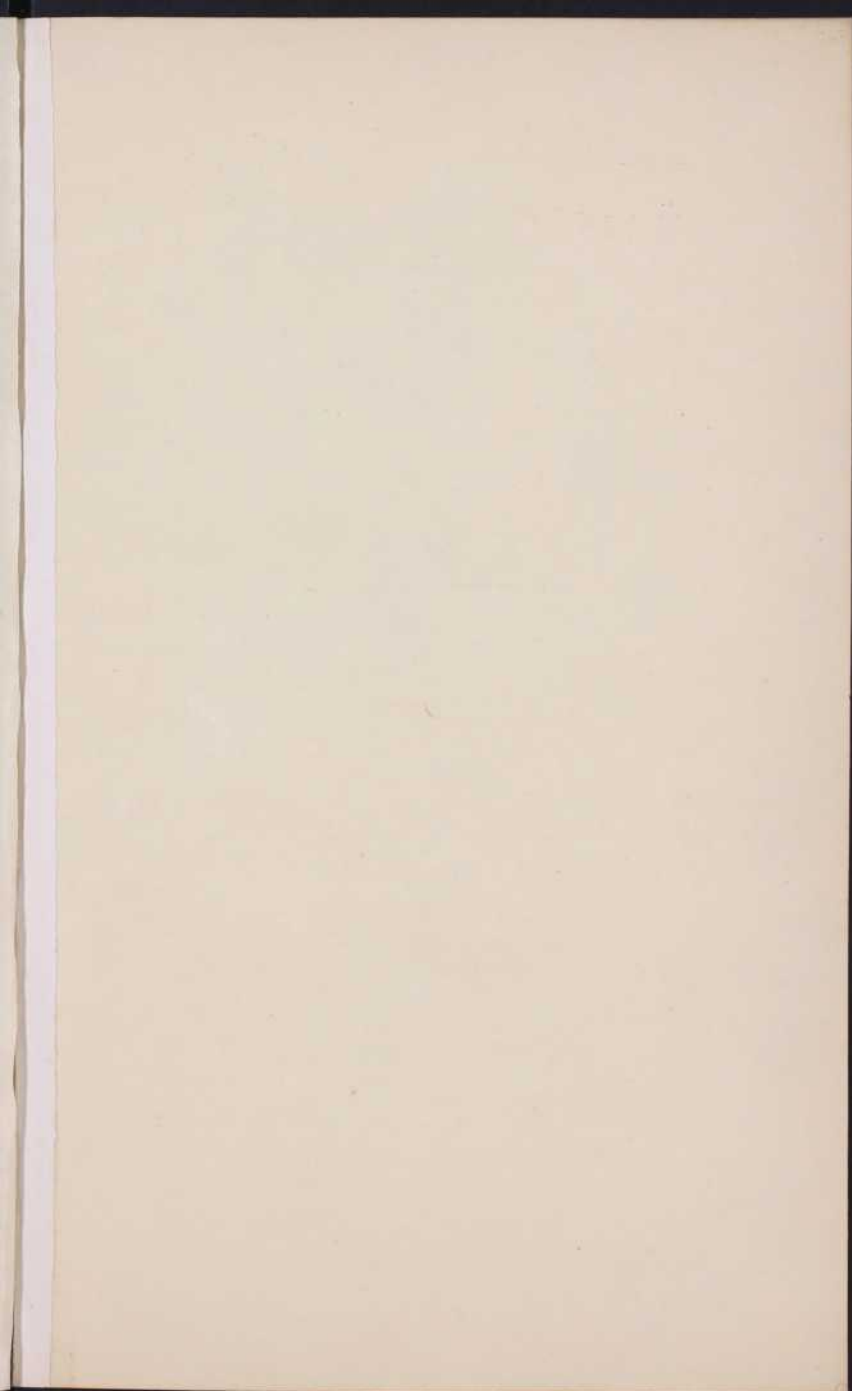
AVENTURIERS DE LA MER

Le glorieux exploit de Du Guay-Trouin en Amérique	173
L'horifique histoire des Robinsons du Labrador	181
Les aventures d'un flibustier canadien	189
Le capitaine Baptiste, mystérieux corsaire canadien	197
Libertalia, république égalitaire de forbans	207
Le pirate Robertson et les trésors de l'île Grigan	217
Les mutins de la <i>Bounty</i> et de l'île Pitcairn	227

Achevé d'imprimer
le dixième jour de février
mil neuf cent quarante-deux
pour les

Editions Bernard Valiquette
1564, rue Saint-Denis,
Montréal

aux ateliers de
L'Éclaireur Limitée
Beauceville, Québec.



Editions Bernard Valiquette

Gottfried Leske — J'ETAIS UN AVIATEUR NAZI \$1.25

Journal d'un sergent-pilote de l'aviation allemande. Magnifique document humain qui fait comprendre la mentalité d'un jeune hitlérien.

Jean Bruchesi — RAPPELS..... \$1.00

Le sous-Secrétaire de la Province de Québec, déjà bien connu comme historien, s'affirme comme littérateur. Belles études qui glorifient la France d'outre-mer et la Nouvelle-France.

Robert Choquette — LES VELDER (roman)..... \$1.00

Dans la préface, M. André Maurois, de l'Académie française, écrit: "Le dialogue est d'un réalisme pittoresque. Les personnages eussent enchanté Dickens". Ce roman est digne du "Curé de Village".

Alain Grandbois — LES VOYAGES DE MARCO POLO (Prix David 1941) \$1.00

Récit passionnant des aventures du célèbre Vénitien, dont les découvertes en Asie eurent un retentissement comparable à celles de Christophe Colomb.

Gérard de Catalogne — NOTRE REVOLUTION Tome I Tragédie dans le monde..... \$1.00

Tome II Hommes et doctrines du XXe siècle \$1.00

Une magnifique synthèse de l'évolution du monde, de 1919 à 1939, avec une étude particulière de la carrière et des idées des dictateurs modernes, Hitler, Mussolini, Franco, Staline, Roosevelt, etc.

Dr Jacques Fortier — "JE VAIS ETRE MERE".. \$1.50

Conseils aux futures mamans par un spécialiste canadien de grande réputation. Etude de la méthode Ogino-Knauss, des troubles de la grossesse, etc.

François Hertel — MONDES CHIMERIQUES.... \$0.75

Plusieurs contes fantastiques reliés par l'apparition d'un même personnage, Lepic, qui est une des plus pittoresques créations de la littérature canadienne d'imagination.

Henry Torrès — PIERRE LAVAL — La France trahie \$1.25

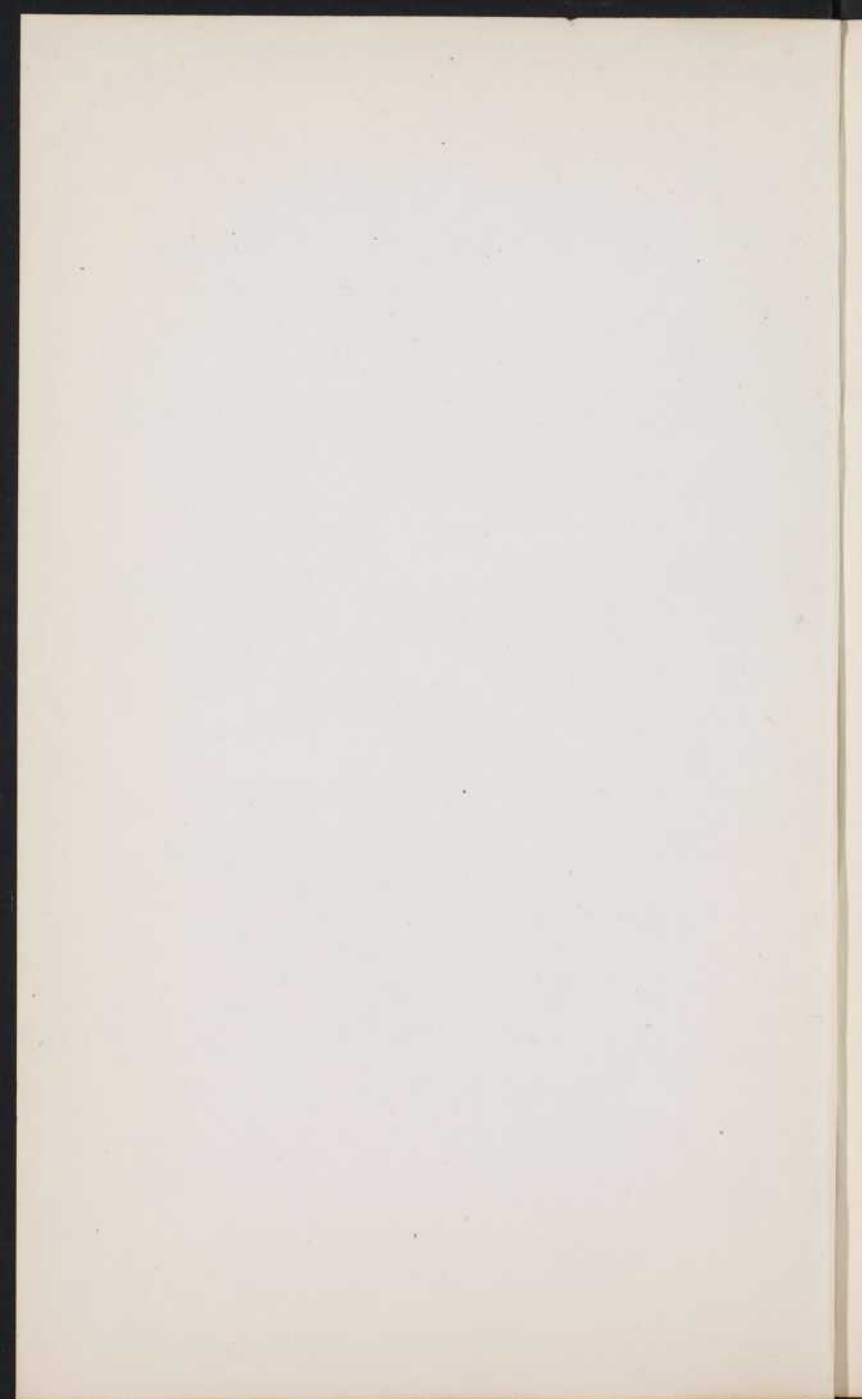
Le célèbre criminaliste français fait le procès de Pierre Laval. C'est le réquisitoire le plus vigoureux qui ait été écrit contre l'un des principaux personnages de la Troisième République.

Otto Strasser — L'AIGLE PRUSSIEN SUR L'ALLEMAGNE \$1.50

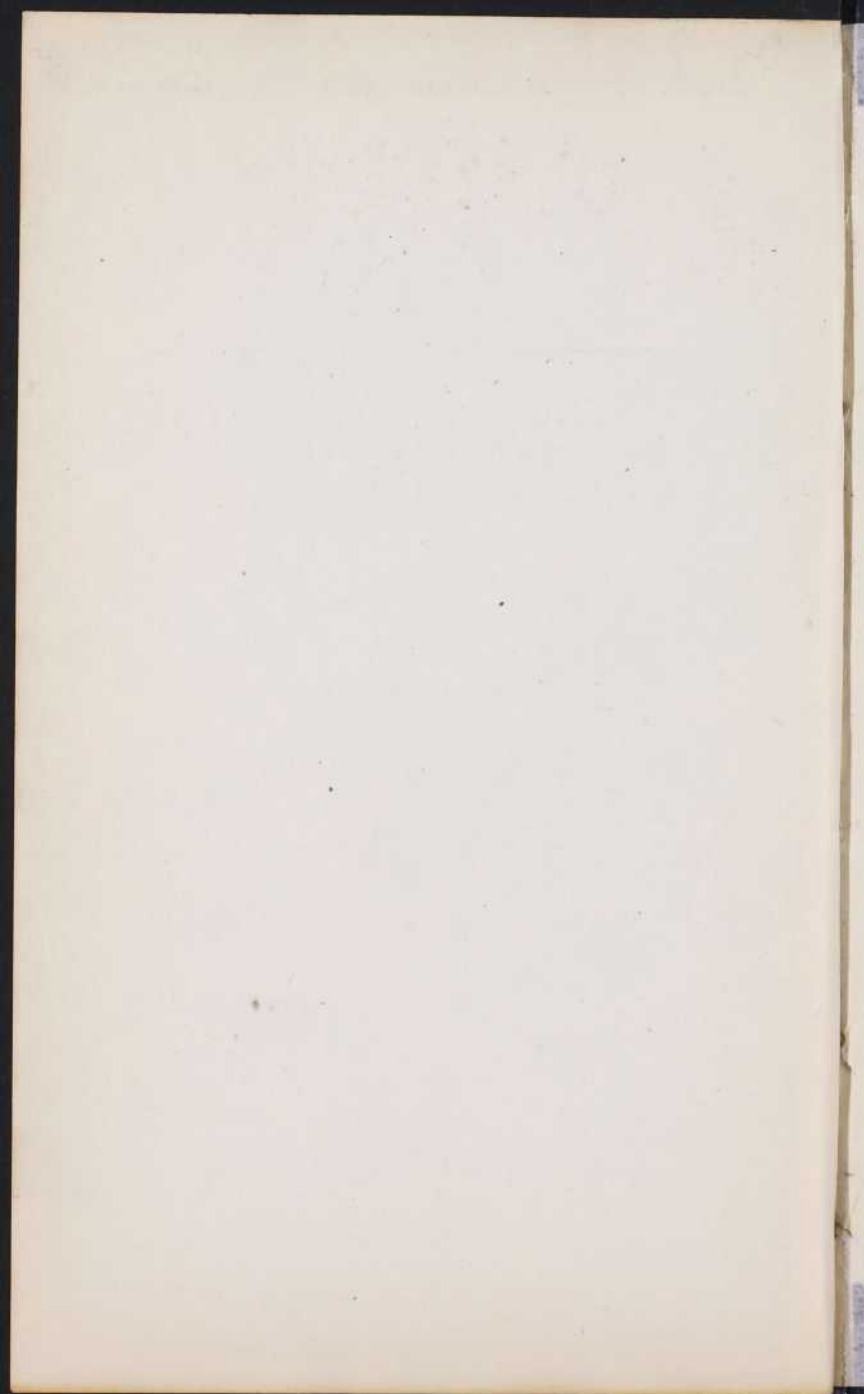
Dans ce livre vigoureux, l'auteur nous donne le récit des intrigues qui, sous le masque d'Hitler, ont amené la clique prussienne à dominer de nouveau en Allemagne afin de réaliser ses grands rêves d'hégémonie en Europe.

(Prière d'ajouter 10c par exemplaire pour couvrir les taxes et frais de port. Merci.)











BNQ



000 378 857